

J. Bauger



ALMANACH

DES

MUSEES.

JE place cet Ouvrage sous la sauvegarde des lois & la probité des Français. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux tout contrefacteur & tout distributeur qui, au mépris des lois existantes, mettraient au jour des éditions contrefaites.

Dans le cas où quelqu'individu, peu délicat, ( qui n'en ferait pas moins poursuivi comme contrefacteur ) ferait paraître, par spéculation purement mercantille, un ouvrage sous ce titre, l'Éditeur prévient le Public, que tous les exemplaires du véritable *Almanach des Muses, des Départemens méridionaux*, seront revêtus de sa signature, tracée en rouge.

*J. Guiraud*



Resp PFXIX-165

A L M A N A C H

D E S

M U S E S

DES DÉPARTEMENTS

MÉRIDIONAUX.

---

A TOULOUSE,

Chez GUIRAMAND, Libraire,  
rue Saint-Rome, 1<sup>re</sup>. Section, N<sup>o</sup>. 96.

( A N X I I I . — 1 8 0 4 . )



THE AMERICAN

1888

U.S. 3

DEPARTMENT

OF THE ARMY

1888

(1888-1889)

---

## AVERTISSEMENT

### DES ÉDITEURS.

---

EN présentant au Public éclairé un choix de Poésies légères , nous sentons combien notre travail est exposé aux traits de la critique. Nous sommes même assurés que l'on nous accusera d'une trop grande indulgence , & que , peu de personnes sentiront combien un *triage* est difficile à faire , lorsqu'il s'agit d'adopter ou de rejeter les productions de plus de trois cents Auteurs.

Ce Recueil ferait bien plus agréable , s'il était l'ouvrage des premiers Éditeurs ; mais ayant renoncé à leur entreprise , les Littérateurs ont cru pendant long-temps que l'*Almanach* ne paraîtrait pas , & plusieurs

ont retiré les Pièces qu'ils avaient envoyées (1). Nous avons tâché de suppléer à cette perte, & nous pouvons dire que nos Correspondans nous ont bien servis. Nous devons, sur-tout, de la reconnaissance & des remerciemens à M. AUGUSTE DE LABOUISSÉ. Ce Poète aimable n'a rien négligé pour nous procurer de jolis Vers, & nous lui devons une partie des meilleures Pièces de ce Recueil.

Les premiers Éditeurs ne voulaient donner que des Poésies inédites ; nous avions le même dessein : cependant deux ou trois Auteurs ayant envoyé des morceaux déjà connus, mais très-agréables, nous n'avons pas cru devoir, pour cette année, les mettre au rebut. A l'avenir nous n'insérerons que des Pièces non-imprimées (2).

(1) Nous regrettons, sur-tout, une *Épître à Clarice*, par M. F\*\*\* ; et plusieurs imitations de *Tibulle* et de *Properce*, par M. DUMÉGE fils.

(2) On trouvera, pag. 98 & 113, deux Quatrains de Voltaire. Ces Vers, connus de tout le monde, sont entrés dans notre Recueil par une inadvertance de copiste.

La Notice aurait été beaucoup plus considérable , si nous avions eu le temps de prendre des renseignemens suffisans pour la rendre complete (1).

La crainte de blesser l'amour-propre des Auteurs nous a empêchés de joindre des Observations critiques à leurs ouvrages. Nous croyons néanmoins qu'elles auraient pu être de quelque utilité pour la pureté de la Langue & la conservation du bon goût.

Aucun motif d'intérêt ne nous a fait accepter la rédaction de ce Recueil. Notre seul but a été d'encourager les Jeunes-Gens qui cultivent les Lettres , en les remplissant d'une noble émulation.

---

(1) Les Auteurs qui voudront que l'on fasse mention de leurs Ouvrages , auront la bonté d'en envoyer deux exemplaires , *franc de port*.

---

CEUX qui voudront concourir à la formation de *L'ALMANACH DES MUSES*,

viii] *AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.*

pour l'an XIV, pourront envoyer leurs  
Vers, franc de port, aux Éditeurs, chez  
M. J. GUIRAMAND, Libraire, rue St.  
Rome, N<sup>o</sup>. 96, à Toulouse. *Aucun paquet  
ne sera reçu après le 10 Thermidor.*

---

ALMANACH

---

# ALMANACH DES MUSES.

---

## L E T T R E

D'UNE GRAND'TANTE A SA PETITE NIECE,  
*SUR LES MODES GRECQUES.*

**S**UR les dangers des *MODES DE LA GRÈCE*  
Tu veux savoir mes secrets sentimens :  
Quelle folie ! Y songes-tu , ma nièce ?  
Moi ! raisonner à soixante - dix ans ?  
C'eût été bon aux jours de ma jeunesse ,  
Lorsque l'amour souriait à mes chants.  
Mais ton repos me touche et m'intéresse...  
Ciel ! je pourrais tranquilliser tes sens !  
O dieu du *PINDE* ! ô nymphes du *PERMESSE* !  
D'un feu divin rechauffez ma vieillesse !

Il est donc vrai ! Le scrupule et l'effroi  
D'un *ATHÉNÉE* (1) ont passé jusqu'à toi !  
Le noir vernis , la couleur odieuse  
Qu'il a jetés sur la mode du jour ,  
Glacent d'horreur l'innocence et l'amour ?

---

*Note des Éditeurs.*

(1) M. *DESPAIZE* avoit lu , dans une séance publique de l'Athénée de Toulouse , la *SATIRE DES MŒURS*.

» Hé ! pourrait-elle être plus dangereuse ?  
 » Porter atteinte aux mœurs , à la santé ;  
 » Être à-la-fois funeste et scandaleuse..... »  
 Oh ! c'en est trop : frémis , jeune beauté ;  
 Abjure - la , maudis sa nouveauté.  
 » Mais risquer tout , mais renoncer à plaire !... »  
 Va : rends le calme à ton sein agité :  
 Le jugement de ce corps littéraire ,  
 S'il n'est point faux , est du moins bien sévère :  
 A le prouver j'appliquerai mes soins.  
 Je sens le poids d'une telle entreprise ;  
 Mais , de prêcher puisqu'*APOLLON* s'avise ,  
 Qu'il soit permis de discuter ses points.  
 Il en est un hors de ma compétence ,  
 Que j'abandonne aux *BARTHE* (1) ; aux  
                   *WEIMOURS* (2) :  
 Je m'en rapporte à leur expérience  
 Sur ce qui peut intéresser nos jours.

Aux vifs transports d'une folle jeunasse ;  
 Qu'un tendre objet remue , agite et presse ,  
 Sans aucun voile offrir deux bras charmans ,  
 Bien dessinés , bien arrondis , bien blancs ;  
 Sous une robe unie et transparente ,  
 Faire sentir , faire toucher aux yeux  
 De beaux contours la forme ravissante ,  
 Et de l'amour les trésors précieux.....  
 Dieux ! quels écarts ! quelle mode criante !....  
 Appaisez - vous , ô rigoureux censeurs ,

---

(1) Médecin français.

(2) Médecin anglais.



Et suspendez, de vos saintes fureurs,  
L'explosion rapide et véhémence.  
Et toi, *DESFAZE*, ô fleau de nos mœurs !  
Contiens aussi ta colère plaisante.

De la vertu quels sont les vrais supports ?  
Qui lui présente une ombre hospitalière ?  
Qui la conserve et défend ses trésors ?  
Ce sont les soins, les leçons d'une mère ;  
C'est son exemple : et ce Dieu tutélaire  
Par sa présence et l'enflamme et l'éclaire.  
Charmes touchans, force, inclination,  
Elle doit tout à l'éducation.  
Sur un objet de pareille importance,  
Certes la mode a bien peu d'influence :  
Ne comptez point sur sa frivolité.  
Non : ce n'est point la main de la parure,  
Sainte vertu ! qui soutient ta beauté,  
Ou qui ternit une glace aussi pure :  
Le goût ne peut nuire à la chasteté :  
Ton souffle seul, fatale volupté,  
Imprime aux mœurs une ample fêlissure.

Vous avez cru, qu'irritant les desirs,  
*LA MODE GRECQUE* invitait aux plaisirs :  
Vous l'avez cru, *MESSIEURS LES RIGORISTES*,  
Vous avez fait comme ces *CASUISTES*  
Dont les vapeurs, troublant le cerveau creux,  
Leur montraient tout sous un aspect hideux.  
Dans vos loisirs vous inventez des crimes,  
Et sous nos pas vous creusez des abîmes.  
Où sont enfin les désastres si grands,  
Les attentats que cette mode enfante ?

Au doux tableau que son art nous présente ;  
Ressentons-nous de légers mouvemens ?...  
A nos regards , bientôt indifférens ,  
La nouveauté perd sa pointe piquante :  
On s'accoutume aux voiles transparens ,  
La nudité n'a plus rien qui nous tente.  
Du bon *ROUSSEAU* telle est l'opinion :  
L'objet qu'on voit fait peu d'impression ,  
L'objet caché cause plus de ravage :  
L'ardente et prompte imagination ,  
Sous le rideau qui couvre son image ,  
S'abandonnant à son illusion ,  
Des plus beaux traits lui prête l'assemblage ,  
Et s'enflammant comme *PYGMALION* ,  
Pour en jouir anime son ouvrage.

Il le pensa , ce grand législateur  
Qui *DÉFIT* l'homme , et subjuguâ son cœur ;  
Aux jeux publics , dans ses profondes vues ,  
Il appelait les *SPARTIATES* nues ,  
Sans redouter les avides regards  
Des favoris de *VÉNUS* et de *MARS*.  
En rougissant , troupe aimable et pudique ,  
De cette fête ornement le plus beau ,  
Vous accouriez..... *L'HONNÉTÉTÉ PUBLIQUE*  
Sur vos appas étendait son manteau.  
Qui blâmera l'oracle de la *GRÈCE* ?  
Qui l'oserait accuser aujourd'hui  
D'avoir voulu corrompre la jeunesse ?  
Lui ! qui des mœurs fut le plus ferme appui.  
Nos magistrats raisonnent comme lui ,  
En tolérant des modes innocentes ;

Malheur à qui les trouve révoltantes ;  
Je ne veux point partager son ennui.

En parcourant le cercle de nos modes ,  
Cercle brillant , rapide et varié ,  
Tableau magique , à *COMUS* dédié ,  
J'en apperçus d'utiles , d'incommodes :  
Presque toujours *LA LAIDEUR* les créa ,  
Et néanmoins *LA BEAUTÉ* s'y plia.

Il fut un tems où les longues *PELISSES* ,  
Les gros *FICHUS* , LES *MANTEAUX A COULISSES* ,  
Les lourds *JUPPONS* empaquetaient nos corps :  
*MANCHE A GRANDS PLIS* se mesurait à toises ;  
On ressemblait aux *PAGODES CHINOISES* :  
La modestie était en vogue alors.  
Vint à son tour la mode moins décente  
De découvrir une gorge naissante :  
O crime affreux ! *TARTUFFE* tempêta. (1)  
Mainte beauté dont l'âge dévasta  
Les doux trésors... dans l'ardeur de son zèle  
Fronda , par-tout , la mode criminelle ;  
Mais nul savant ne se scandalisa.  
L'horreur du vice et non son apparence  
Fesait tonner leur brûlante éloquence :

---

(1) . . . . . Ah mon Dieu ! je vous prie  
Avant que de parler prenez - moi ce mouchoir  
. . . . . Couvrez ce sein que je ne saurais voir :  
Par de pareils objets les âmes sont blessées ,  
Et cela fait venir de coupables pensées.

*TARTUFFE*, scène II.

A 3

Qu'ils étaient loin de la perversité !  
Les mœurs régnaient dans leur simplicité  
On était sage et vertueux sans faste ,  
*On étalait dans la société*  
Un sein tout nu. . . mais le cœur était chaste,

Dans ces jours-ci les dehors apparens  
Ont de grands droits aux applaudissemens :  
L'intérieur ne nous affecte guères,  
On sait pourquoi. . . les discours, les manières,  
Le ton , les airs sont honnêtes , décens :  
On rougirait d'avoir des mœurs grossières ,  
L'honneur , au loin , fait flotter ses bannières,  
Mais soulevez des voiles imposteurs. . .  
Dieux ! quels tableaux révolteront vos cœurs !  
Loin des regards , dans un réduit obscène ,  
*Se refaisant d'une trop longue gêne ,*  
On sacrifie au vice déhonté ;  
Des passions le coursier indompté  
Ne connaît plus de frein qui le retienne.  
Hé ! voilà donc , des sages de nos jours ,  
De nos *CARON* les vertus exemplaires !  
Il leur sied bien d'avoir des mœurs austères ,  
Quand il s'agit d'inculper nos atours !

Frondeurs cruels ! injustes interprètes  
Des vœux secrets qu'osent former nos cœurs ,  
Cesserez-vous , dans vos noires vapeurs ,  
De nous prêter des desseins malhonnêtes ?  
De la nature entendez-vous la voix ,  
Hommes ingrats ? Jalouses de vous plaire ,  
De vous ranger sous nos aimables lois ,

Nous employons , pour fixer votre choix ,  
Une toilette élégante et légère ;  
De nos projets voilà tout le mystère.  
En renonçant au vain tas d'ornemens  
Qui surchargeaient notre antique parure ,  
En revenant à la simple nature ,  
Méritons-nous les reproches piquans  
Que se permet une noire imposture ?  
Ah ! rougissez de vos emportemens :  
Y pensez-vous , misanthropes caustiques ?  
De votre cœur , pour trouver les chemins ,  
Nous avons pris les goûts des RÉPUBLIQUES ,  
Et nos censeurs sont des RÉPUBLICAINS !

Des préjugés abjurons la rudesse.  
Pourquoi tromper le vœu de la tendresse ,  
En la privant de ses plus grands effets ?  
Pourquoi vouloir qu'un objet plein d'attraits ,  
Déroche aux yeux sa taille et sa souplesse ?  
La draperie et l'altère et l'affaisse.  
Hé quoi ! les lys de ce bras enchanteur ,  
Ce velouté , cet éclat de fraîcheur ,  
Qui , de *PAPHOS* , embellissent l'enceinte ,  
En butte aux traits d'une farouche humeur ,  
Se faneraient dans l'ombre et la contrainte !

Long-tems la mode a caché nos défauts :  
Il était tems qu'elle montrât nos charmes ,  
Que , déployant leurs plus riches tableaux ,  
Au tendre amour elle fournit des armes.  
Ne blâmez plus cet innocent projet ,  
A nos travaux , à vos vœux si propice ,

Dont la vertu ne peut craindre l'effet.  
Le soin de plaire , hélas ! est-il un vice ?  
Plus de scrupule et de zèle emporté :  
Graces , respect , hommage à la beauté. . . .  
Elle oubliera votre aveugle injustice,

Mais c'est assez défendre nos penchans  
Pour une mode aimable , enchanteresse,  
Qui met au jour nos plus beaux ornemens :  
Ma longue course a lassé ma faiblesse.  
Comme le Cygne , à ses derniers momens ,  
En ta faveur j'ai prolongé mes chants.  
Pour dissiper le trouble qui te presse ,  
Prends confiance à mes raisonnemens :  
Point de remords : suis tes goûts , ô ma nièce !  
Et des caffards méprise les clameurs.  
Je t'en répons : *LES MODES DE LA GRÈCE*  
Ne nuisent point à l'empire des mœurs.

*Madame VETERAN.*

---

*Note des Éditeurs.*

Cette Épître fut présentée en l'an X à l'Athénée de Toulouse ; mais l'auteur ne s'était pas encore fait connaître , et nous ignorions parfaitement l'existence de Madame *VETERAN*. L'un d'entre nous , en transposant les lettres de ce nom , en a formé celui de *TAFERNE*.

## A QUELQUES AMIS,

RÉUNIS A TABLE CHEZ MOI.

JE n'ai, comme le bon Socrate,  
Qu'un étroit et simple logis ;  
Mais la fortune moins ingrate,  
Remplit le mien de vrais amis.  
Qu'importe qu'elle me dénie,  
Hôtel, château, riche trésor :  
L'amitié, charme de la vie,  
Ne vaut-elle pas mieux que l'or ?

L'or n'a sur elle aucun empire :  
On n'achète point ses bienfaits.  
Sans amis, le riche soupire  
Seul dans ses immenses palais.  
Dans son bonheur, dans sa détresse ;  
L'homme sensible a mille cœurs  
Pour jouir de son allégresse,  
Pour s'affliger de ses malheurs.

Ces rois, ces puissans de la terre,  
Ivres de bonheur et d'orgueil,  
Ont vu leurs noms et leur poussière  
Ensemble descendre au cercueil.  
Mais les Pylade, les Oreste,  
Noms par l'amitié consacrés,  
Triomphant d'un oubli funeste  
Par-tout sont encor révéérés.

La mutuelle dépendance ,  
 Où tant de besoins nous ont mis ,  
 Chaque jour , avec éloquence ,  
 Nous crie : hommes , soyez unis !  
 Pourquoi ce cœur sensible et tendre  
 Qu'en vous Dieu prit soin de former ?  
 Ah ! pouvez-vous vous y méprendre ?  
 Il vous le donna pour aimer.

Pressez-vous autour de mon ame ,  
 Vous , que j'aime , vous qui m'aimez ,  
 Amitié , de ta pure flamme  
 Sans cesse soyons animés.  
 Amis , sur la coupe sacrée ,  
 Que de nectar sa main rougit ,  
 Jurons l'éternelle durée  
 Du doux lien qui nous unit.

DEMORE, *Membre de l'Athénée de Lyon.*

## A LESBIE,

### IMITATION DE CATULLE.

NE vivons, ma chère Lesbie ,  
 Ne respirons que pour l'amour.  
 De ces vieillards chagrins laissons gronder l'envie ;  
 Le soleil meurt et renaît tour-à-tour.  
 Mais que du sien notre destin diffère !  
 Hélas ! lorsqu'une fois de nos rapides jours  
 S'éteint la clarté passagère ,  
 Dans une nuit sans fin nous dormons pour toujours.



Donne mille baisers à l'amant qui t'adore ;  
Joint en cent, joints en mille, encor cent, mille  
encore ;

A ces milliers ajoute cent de plus.  
Confondons-les si bien , ô moitié de ma vie ,  
Qu'après tant de baisers et donnés et reçus ,  
Perdus par Catulle et Lesbie ,  
Leur nombre échappe même à nos jaloux déçus.

*Par le même.*

---

## C O N T E.

U N jour me promenant dans la belle saison ;  
Avec Lucas , au bord d'une onde pure ,  
Je vis dormant sur le gazon  
Un homme à sinistre figure.  
Ciel ! m'écriai-je en reculant ,  
Se peut-il que ce monstre horrible  
Dorme d'un sommeil si paisible ?  
Tais-toi , dit Lucas tout tremblant ,  
Bénis la sage providence  
Qui laisse dormir les méchans ,  
Afin qu'au moins pendant ce tems  
Les bons vivent en assurance.

CHAS.

## LES NATIONS VENGEES,

## O D É.

QUEL bruit soudain se fait entendre ?  
La foudre gronde dans les airs :  
Que de vaisseaux réduits en cendre !  
Quelle horreur règne sur les mers !  
Jamais le démon des batailles  
Ne sema tant de funérailles.  
Vengeant la gloire des Français ,  
Dans les champs affreux de Bellone ;  
*D'Estaing* qu'aucun péril n'étonne ,  
Terrasse l'orgueil des Anglais.

Tel l'aigle , d'une aîle rapide ,  
Fend les vastes plaines des airs :  
Tel dans son ardeur intrépide ,  
*D'Estaing* vole au - delà des mers.  
Envain des remparts invincibles  
Défendent des cités terribles ,  
Sa valeur sait les conquérir :  
Anglais , jadis si magnanimes ,  
Les dieux demandent des victimes  
Que les Français brûlent d'offrir.

Tu disois , ô nation vaine :  
» Qui peut se soustraire à ma loi ?  
» Docile à ma voix souveraine ,  
» La mer se courbe devant moi ,

» Si j'en crois l'ardeur qui m'inspire ,  
» Je vais étendre mon empire :  
» C'est peu de régner sur les mers :  
» Soumettons l'Europe , l'Afrique ,  
» L'Asie et la vaste Amérique ,  
» Que mon char traîne l'univers.

De l'ambitieuse Cartage  
Rappelle les revers affreux ;  
Ses guerriers portent le ravage ;  
Rome chancelle devant eux.  
Mais envain ces foudres de guerre  
Sèment la frayeur sur la terre ;  
Cartage tombe en un instant :  
Que ses remparts cachés sous l'herbe ;  
T'avertissent , Londres superbe ,  
Qu'un semblable destin t'attend.

Où sont ces flottes formidables  
Qui semblaient maîtriser le sort ?  
Où sont ces troupes innombrables  
Qui répandaient au loin la mort ?  
Qu'ont produit ces fières menaces ?  
Chaque jour marque tes disgraces ;  
Le ciel a trompé tes projets ;  
Tu n'enchaînes plus la fortune ;  
Déjà le trident de Neptune  
Passe dans les mains des Français.

O d'Estaing , si grand dans la guerre ,  
Parfait modèle des héros ,  
C'est assez : pose ton tonnerre  
Et goûte un moment de repos ;

Gravés au temple de mémoire ,  
 Tes hauts-faits assurent ta gloire.  
 Arbitres du sort des humains ,  
 Dieux protecteurs de ma patrie ,  
 Bannissez la discorde impie !  
 Que le fer n'arme plus nos mains.

DAYDÉ.

L E S O N G E.

A ÉLEONORE.

TRADUCTION DE MÉTASTAZE.

T O I , dont j'adore les attraits ,  
 Viens consoler mon cœur alors que je sommeille :  
 Et toi, sois juste , amour , rends mes songes plus  
     vrais ,  
     Ou que jamais je ne m'éveille !  
 Cette nuit près de toi je comptais être assis  
     Au bord d'un ruisseau solitaire,  
     Que ce rêve , à mes yeux surpris ,  
 De la réalité portait le caractère !  
 J'entendais à la fois, dans mon ravissement,  
     Des oiseaux le gazouillement ,  
 Le murmure enchanteur de l'onde fugitive ,  
 Et les frémissements de la feuille plaintive.  
 Ce trouble que j'éprouve à ton aspect charmant  
     N'était point venu me surprendre.  
     Je te voyais et seule et tendre ,  
     Telle enfin , que , même en dormant ,

Je doutais si c'était un songe.

J'entends encor ce nom (délicieux mensonge),

Que prodiguait ta bouche, à ton heureux amant ;

O combien tu me parus belle

Lorsque mes yeux charmés, fixaient tes yeux  
tremblans ?

Ah ! si dans un miroir fidelle

Tu contemplais ces yeux d'amour étincellans,

Tu cesserais d'être cruelle.

Que pensé-je ? que dis-je, en ces momens heureux !

Comment dépeindre un si brûlant délire ?

Jamais je ne pourrai redire

Quels furent mes transports, mon bonheur et  
mes feux ;

Mais, il m'en souvient bien, cette bouche  
idolâtre

Couvrit, de baisers amoureux,

Tes mains plus blanches que l'albâtre.

Tu rougissais ; l'amour agitait ton beau sein.....

Lorsqu'un bruit sourd part du buisson voisin.

Je me retourne et vois caché sous son ombrage,

*Phylène*, mon rival, qui jaloux, plein de rage,

Osait compter chaque larcin.....

Étonné, furieux d'un si sanglant outrage,

Je m'éveille et vois fuir mon songe et mon  
bonheur.

L'ombre il est vrai peut sur son aile sombre

Emporter mes plaisirs, emporter mon erreur ;

Mais le feu qui brûle mon cœur

Ne peut ainsi fuir avec l'ombre.

Ah ! si je suis en rêve , heureux quelques momens ,  
 Si l'amour prend pitié du feu qui me dévore ,  
 S'il paraît attendrir le cœur d'Éléonore ,  
 Hélas ! bientôt le jour me rend tous mestourmens.

AUGUSTE DE LA BOUISSE.

A MADAME JULIE CRABÈRE. (1)

QUATRAIN

PRÉSENTÉ DANS LE CALICE D'UNE ROSE.

ENTRE cette Rose et Julie  
 Je sais un contraste bien grand.  
 L'une ne plaira qu'un instant ,  
 L'autre plaira toute sa vie.

J. C. GRANCHER.

*Note des Éditeurs.*

(1) Madame Julie Crabère , vivait au sein d'une famille estimable , lorsqu'une mort cruelle l'a enlevée aux lettres et à ses amis. Elle a laissé peu d'ouvrages , parce qu'elle était modeste et timide. Le plus considérable qu'elle ait entrepris est un poème de cent vers ; on se propose d'en enrichir le second volume de ce Recueil.

---

---

VERS*EN RÉPONSE AU QUATRAIN.*

VOTRE hyperbole est très-jolie,  
Et très-flatteuse assurément;  
Mais pourquoi tant louer *Julie*,  
Lorsqu'au lieu de la flatterie  
On peut user du sentiment.

*Feue JULIE CRABÈRE.*

---

---

RÉPONSE*AUX VERS PRÉCÉDENS.*

MON hyperbole est peu jolie,  
Et ne dit point assurément  
Tout ce que l'on sent pour *Julie*;  
Mais l'accueil d'une flatterie  
Encourage le sentiment.

*J. C. GRANCHER.*

---

---

STANCES*IMITÉES DES ANCIENS.*

LA fleur qui naît avec l'aurore,  
Avec le jour doit se flétrir,  
Malgré le sourire de Flore  
Et les caresses du Zéphir.

B 3

L'ombre qui fuit, le flot qui roule,  
Sont moins rapides, dans leur cours,  
Que la pente par où s'écoule  
L'âge si brillant des amours.

Aux heures les plus fortunées,  
Aux rêves de l'illusion,  
Succèdent de tristes journées,  
Et les conseils de la raison.

Le tems, qui change toutes choses,  
M'annonce que je dois finir;  
Aujourd'hui je cueille des roses,  
Demain il me faudra mourir.

L'esprit, les grâces, la sagesse,  
Ami, ne nous sauveront pas  
Et des rides de la vieillesse  
Et des atteintes du trépas.

Tu quitteras ces doux rivages,  
Ces enfans soumis à ta loi,  
Ces fleurs, ces amis, ces ombrages,  
Ces ruisseaux qui coulent pour toi.

Bords rians, où je fis entendre  
Le bruit de mes premiers accords,  
Bientôt vous me verrez descendre  
Sur la sombre rive des morts.

Un jour ma lyre détendue,  
Appelant un chantre nouveau,  
Sera tristement suspendue  
Au noir cyprés de mon tombeau.



Mais lorsque le jour doit s'éteindre ,  
Quand la nature doit finir ,  
Dois-je murmurer et me plaindre  
Du sort qui m'oblige à mourir ?

Ces *beaux* astres qui , sur nos têtes ,  
Brillent de mille feux divers ,  
Doivent , au milieu des tempêtes ,  
Disparaître de l'univers.

Grand Dieu ! dans cette horreur profonde ,  
Conserve en moi le sentiment :  
Mon ame doit survivre au monde ;  
L'homme triomphe du néant.

O tems cruel , à tes outragés  
Mon cœur ne sera point soumis ,  
Et je dois , sur d'autres rivages ,  
Vivre encore pour mes amis !

AILLAUD , Fondateur de l'Athénée  
de Montauban , correspondant de  
plusieurs Académies.

## LES DEUX MARIAGES,

## FABLE.

DEPUIS six mois, veuve d'un vieil époux,  
D'un deuil propre et galant, Dame Thomas vêtue,  
S'en allait, trotant par la rue,  
Et saluant chacun d'un souris doux :  
Tel un Autour s'ébat après sa mue.  
Ce beau garçon, disait-elle à part soi,  
Me plairait fort ; mais voudrait-il de moi ?  
Celui-ci me déplait ; avec sotte figure,  
Faut-il au moins avoir quelque tournure !  
Cet autre... est vieux, et ne m'agrèrait pas.  
Dirai-je le fin mot ? c'est que Dame Thomas,  
Qui jà s'ennuyait du veuvage,  
Rêvait un second mariage.  
Où courait-elle de ce pas ?  
Chez sa commère Simonette,  
Des matrones du lieu l'oracle et la trompette :  
» Je vous trouve chez vous ! Ah ! quel bonheur !...  
hélas !  
Dit en entrant notre veuve éplorée ;  
» Qu'il me tardait, vous pressant dans mes  
bras,  
» De pouvoir avec vous passer une soirée ;  
» Mais la mort de Thomas m'a tant fait de chagrin...  
» Si vous saviez combien ma perte est grande ;  
» Ajustemens, bijoux, j'avais tout à commande.  
» Il est vrai cependant de dire qu'en hymen

- « Le pauvre cher défunt, Dieu veuille avoir son âme,  
» Nè savoit que parer sa femme.  
» Vous comprenez, qu'époux sur son déclin...  
» Pour moi, lorsqu'il reçut ma main,  
» J'étais à peine au sortir de l'enfance...  
» A propos de cela ! j'ai quelque confiance  
» A vous faire.... Mais, chut.... Si j'en crois le  
devin  
» Que j'ai, sans me nommer, consulté ce matin,  
» Je dois trouver bientôt un parti plus sortable.  
— Cet homme a donc commerce avec le diable ?  
» Il est de fait que Jacques, mon cousin,  
» M'a proposé son beau-frère Martin ;  
» Mais il a cinquante ans ; j'ai rejeté l'antienne.  
» On veut aussi me donner Mathurin ;  
» Est-ce un parti qui me convienne ?  
» Dites-moi, le connoissez-vous ?  
» A l'arbre on voit l'écorce, et non pas le dessous.  
» Tenez, je suis franche, commère,  
» Apprenez, sans plus de mystère,  
» Que le défunt m'a légué ses contrats,  
» Et son logis meublé du haut en bas.  
» Vous pensez bien qu'avec cet avantage...  
» Je ne dis pas cela pour me vanter ;  
» Mais si vous entendiez parler d'un garçon sage,  
» N'oubliez pas de me citer.  
Ce fut en vain que Simonette  
Le lendemain fut par-tout indiscrette.  
Quelque bien que la veuve eût rendu ses filets,  
Aucun oiseau ne se prit dans ses rêts,  
Enfin, grâce à la providence,  
Elle attrape un gros malotru.

Il n'a rien ; mais, s'il est tout nu,  
 Un époux de cette apparence  
 Promet beaucoup à sa vertu.  
 Qui fut donc dupe ici ? Ce fut ce pauvre hère,  
 Qui du défunt dut réparer les torts,  
 Et qui, croyant épouser des trésors,  
 N'eut de réel, au fond, qu'une vieille Mégère.  
 Il ne fut pas long-tems sans voir la vérité ;  
 Il s'emporta ; malotru ne sait feindre :  
 Plus haut que lui, criant de son côté,  
 La femme prétendit avoir seule à se plaindre,  
 Et s'emporta contre sa parenté :  
 « Quoi, pour un tel manant préférant l'indigence,  
 » J'ai refusé, disoit-elle, Martin,  
 » Lucas, Gros-Pierre et Mathurin !  
 Le manant perdit patience,  
 Et sur son dos fit jouer le bâton.  
 C'est ainsi qu'un manant au logis a raison.  
 De porte en porte, au voisinage,  
 La Dame fut pleurer ; chacun s'en rit tout bas.  
 Le plus sensé lui dit : « Prise en vos propres lacs ;  
 » Votre malheur est votre ouvrage.  
 » Jeune épouse du vieux Thomas,  
 » Vous deviez réfléchir que dix ans de ménage  
 » Avaient fait tort à vos appas :  
 » Femme prudente, en pareil cas,  
 » Fait choix d'un époux de son âge. »  
 Au lieu de ce discours, en ce siècle si sage,  
 Divorcez, eût-on dit, et sortez d'embarras :  
 Mais, c'est qu'alors on ne divorçait pas.

HENRI BOILLEAU, *Membre de l'Académie des  
 Sciences, Arts et Belles-Lettres de Toulouse.*

---

---

A M. AUGUSTE DE LABOUISSÉ,

*SUR SES POÉSIES INÉDITES.*

J'AI lu ces vers, que ta muse flexible,  
Redoute en vain de produire au grand jour;  
Va, ne crains point: le Français est sensible  
Aux vers dictés par le goût et l'amour.  
Que si Zoïle au combat te dénie,  
Laisse tomber ses inutiles coups:  
L'on doit en paix, braver la jalousie,  
Lorsque l'on peut éclipser les jaloux.

J. C. GRANCHER.

---

---

A M. AUGUSTE GAUDE.

PERSONNE n'aime autant que moi  
L'auteur d'une chanson jolie: (1)  
L'amour m'imposerait sa loi,  
S'il répondait à ma folie.

Mais je ne vois jamais de près  
L'auteur d'une chanson jolie:  
Ce serait m'exposer exprès  
A faire une tendre folie.

---

(1) Pièce de vers de M. Gaudé, intitulée:  
*LA PLUS JOLIE.*

Pour plaire aux enfans d'Apollon  
Faut-il être la plus jolie ?  
Ah ! combien au sacré vallon  
J'ai vu de laideur embellie !

Muse, de qui je prends leçon,  
Prête-moi ta douce harmonie ;  
Fais que j'inspire une chanson  
A l'auteur de la plus jolie.

Madame DE MONTANCLOS.

## RÉPONSE

A MADAME DE MONTANCLOS.

**J**E vous dois, au lieu de chanson,  
Un sentiment bien véritable.....  
Pour plaire aux enfans d'Apollon  
Croyez qu'il suffit d'être aimable.

Vous l'aurez toujours en effet  
Cet heureux talent de séduire ;  
Si la beauté vous délaissait,  
L'esprit vous rendrait votre empire.

Quoi ! déjà vous dites *je fus* !  
Quelle crainte et quelle faiblesse !  
Ah ! la ceinture de Vénus  
A votre taille ira sans cesse.

Ninon

Ninon savait à soixante ans  
Faire envier ses douces chaînes ;  
Anacréon en cheveux blancs  
A charmé les Dames d'Athènes.

Muse et Grace , offrez à l'amour  
Ce charme indépendant de l'âge ;  
Mais si vous plaisiez moins un jour ,  
Il faudrait aimer davantage.

Le zéphir , en butte aux rigueurs ,  
S'échappe au lever de l'aurore ;  
La rose se couvre de pleurs ,  
Mais son épine tient encore.

A midi , quel brûlant transport !  
La rose dit : Je fus trop sage ;  
Et le soir , plus habile encor ,  
Elle ouvre son sein au volage.

Si vous aviez pareil destin ,  
Je vous dirais : Faites comme elle ;  
Mais près de vous , soir et matin ,  
Le zéphir doit être fidelle.

AUGUSTE GAUDE.

## EPIGRAMME.

QUAND LOUIS ordonna que de la France entière  
 On bannit à jamais ces deux fameux écrits ,  
 L'Esprit d'Helvétius, la *Jeanne* de Voltaire ,  
 En même-temps condamnés à Paris ,  
 De nos cantons les mouchards réunis ,  
 A les chercher épuisèrent leur zèle ,  
 Et, de concert, mandèrent à Louis  
 Qu'ils ne trouvaient dans le pays  
 Esprit ni Pucelle.

J. P. PAGÉS.

## BALADE (1)

PAR EUSTACE MOREL, Bailli de Senlis.

VOUS qui voulez l'ordre de Chevalier ,  
 Il vous convient mener nouvelle vie ,  
 Devotement en oraison (2) veillier ,  
 Pechié fouir (3) , orgueil et vilonnie (4).  
 L'Eglise devez deffendre  
 La vefve (5) aussi l'orphelin entreprendre.

(\*) Cette pièce est extraite d'un manuscrit de la ci-devant bibliothèque du clergé de Toulouse.

(2) *Oraison*. (3) *Péché fouir*. (4) *Vilainie*.

(5) *Veuve*.



Il faut hardis et le peuple garder,  
 Être loyaux, toujours à l'honneur tendre,  
*Ainsi se doit Chevalier gouverner.*

Humble cuer (6) ait, tandis doit travailler,  
 Et poursuivre faits de chevalerie.  
 Juene (7), loyal, être grant voiatjier (8),  
 Tournois suivre et jôuster pour dames;  
 Il doit à tout honneur tendre  
 Si qu'on ne puise de lui blasme reprendre,  
 Ne lascheté en ses euvres treuver (9),  
 Entre tous se doit tenir le mendre (10):  
*Ainsi se doit Chevalier gouverner.*

Il doit amer (11) son Seigneur droiturier,  
 Et dessus tout garder sa seignorie;  
 Largesse avoir, estre vrai justicier,  
 Des preud'omes (12) suivre la compaignie,  
 Les mœurs dis ouir et apprendre  
 Et des vaillants les proesses (13) comprendre;  
 Afin qu'il puisse ses grants faits achever,  
 Comme jadis fist le Roy Alexandre:  
*Ainsi se doit Chevalier gouverner.*

- (6) Cœur.      (7) Jeune.      (8) Voyageur.  
 (9) Trouver.      (10) Moindre.      (11) Aimer.  
 (12) Prud'hommes.      (13) Prouesses.

## T R A D U C T I O N

DE LA DIXIEME EPITRE D'HORACE.

A F U S C U S .

*Urbis amatorem , &c.*

SALUT, mon cher FUSCUS ! tu te plais à la ville,  
Et moi, je trouve aux champs un bien plus doux  
asyle ;

Sur ce point , il est vrai , nos goûts sont inégaux,  
Mais pour le reste unis, comme frères jumeaux,  
Ce que veut l'un de nous, l'autre aussi le désire :  
Comme deux tourtereaux, quand notre cœur  
soupire ,

C'est pour le même objet , sauf l'habitation.  
Tu vis heureux à Rome , et moi , dans un vallon ;  
A l'ombre des forêts , auprès d'une onde pure ,  
Et de rocs tapissés de mousse et de verdure :  
Je vis , je règne enfin quand je quitte ces lieux  
Que vous autres à Rome élevez jusqu'aux cieux.  
Les gâteaux emmiellés, qu'on offre aux sacrifices,  
Pour être trop communs , ne font plus les délices  
Desservans des autels ; de même , pour mon cœur ,  
Tous les plaisirs de Rome ont perdu leur douceur.  
A mon bonheur il faut une autre nourriture ,  
Plus saine et plus conforme aux goûts de la nature,  
Et qu'on ne trouve point au sein de vos cités.

C'est dans les champs que sont ces sites abrités ,  
Loin desquels il n'est point de demeure agréable ,  
Là , le froid de l'hiver devient plus supportable ,  
L'été , le doux zéphyr rafraichit la maison ,  
Et tempère l'ardeur du *Chien* et du *Lion*.  
La nuit , les noirs soucis , le fracas de la ville ,  
Troublent votre repos ; aux champs tout est  
tranquille ;  
Nous y goûtons en paix les douceurs du sommeil.

Des objets enchanteurs y charment le réveil.  
Les marbres les plus beaux qu'étale la *Lybie*,  
Taillés avec tout l'art de l'humaine industrie ,  
Rendent-ils plus d'éclat , flattent-ils plus nos sens  
Que l'émail de nos prés , et les fleurs de nos champs ?  
L'eau , qu'un plomb tyrannique enchaîne dans sa  
course ,  
A-t-elle meilleur goût qu'au sortir de sa source ,  
Et lorsque sans contrainte elle suit son penchant ?

Mais des goûts naturels admire l'ascendant ;  
Tout pervertis qu'ils sont , dans vos maisons des  
villes  
Vous voulez des bosquets , des gazons , des  
charmilles.

Un Palais ne plaît pas , si , du fond des salons ,  
L'œil n'apperçoit au loin de riantes moissons.  
Nature ! à te chasser vainement on conspire ;  
Tu ris de nos dédains et reprends ton empire.

Malheureux le marchand qui se trompe , et  
confond ,  
Avec celle d'Aquin la pourpre de Sidon !

Mais on éprouve encor un bien plus grand  
dommage,  
Quand, dans ses jugemens on n'est pas assez sage,  
Pour distinguer l'erreur d'avec la vérité.

Qui sent plus le bonheur sent plus l'adversité.  
On quitte avec regret un objet qu'on admire.  
Fuis les Grands, cher Fuscus, méprise leur  
empire ;  
On peut, loin des palais, sous les plus humbles  
toits,  
Surpasser en bonheur et les Grands et les Rois.

On dit qu'au bon vieux temps, et dans le  
premier âge,  
Le cerf plus valeureux, du commun pâturage  
Pourchassait le cheval, qui, se croyant moins fort,  
Chercha l'appui de l'homme, et se soumit au mord,  
Aux éperons aigus, au licol, à la selle.  
Avec tous ces secours, vainqueur dans la querelle,  
Il veut se délivrer de l'homme et des harnais,  
Pour aller librement vivre dans ses forêts.  
Malgré tous ses efforts, il ne peut s'en défaire ;  
Le frein, le cavalier qui, de son adversaire  
L'avait fait triompher, contre lui tous puissans,  
Sont de sa liberté les plus cruels tyrans.

Ainsi l'homme insensé qui, pour fuir l'indigence,  
Ne craint pas d'essayer le joug de l'opulence,  
Et vend sa liberté, bien préférable à l'or,  
Pour n'avoir su jouir de son petit trésor,  
Portera son vainqueur, courbé sous l'esclavage.

Contentons-nous du lot qui fut notre partage,  
Lorsqu'il peut satisfaire à tous nos vrais besoins ;  
A quoi sert tant d'argent, gagné par tant de soins ?  
Sans doute qu'il en faut , mais pas outre mesure :  
La fortune pour l'homme est comme la chaussure ;  
Petite , elle meurtrit ; trop grande , autre embarras ,  
Le pied tourne dedans , et l'on fait de faux pas.

Prends donc , mon cher ami , le parti le plus  
sage ;

Sois content de l'état que le ciel te ménage.  
Quant à moi , si jamais je cours après l'argent ,  
Jamais à l'entasser si quelqu'un me surprend ,  
A toute ta rigueur je veux bien me soumettre.

L'or de son possesseur est l'esclave ou le maître.  
Il commande toujours , s'il est trop abondant ;  
Il sert , il obéit , s'il n'est que suffisant :  
Mais il faut qu'il nous serve et non qu'il nous  
domine.

## E N V O I.

De ma maison des champs , et non loin de Sabine ,  
Près du temple sacré du dieu des paresseux ;  
Fidelle adorateur , je me plais dans ces lieux  
Où ma divinité reçoit un pur hommage.  
Fuscus , je m'y plainrais encor bien davantage ,  
Si tu venais souvent y partager mes jeux.

J. A. ROUX , de Carcassonne , Professeur  
de Belles-Lettres à l'École secondaire  
communale de Villefranche d'Aveyrou.

---

---

ÉPIGRAMME

FAITE EN L'AN SIX.

JÉRÔME prouve en ses écrits  
Que la foi *loge* à Rome ;  
Cela pouvait être jadis ,  
Mais de nos jours , en dépit de Jérôme ,  
La foi n'est plus à son logis.

J. P. P.

---

---

LE CONVERTI,

CONTE.

UN débauché qui , durant sa jeunesse ,  
Avait suivi les penchans de son cœur ,  
Et qui , séduit par une folle ivresse ,  
N'écoutait plus la voix de la sagesse ,  
Et se livrait sans frein et sans pudeur  
Aux faux plaisirs qu'enfante la mollesse ,  
Par le hasard fut conduit dans ces lieux ,  
Où , réunis , des mortels vertueux ,  
Ont su trouver un abri salutaire  
Contre l'attrait du vice dangereux ;  
De la vertu c'est le vrai sanctuaire ,  
Elle se plaît dans cet asile heureux ,

C'est-là qu'*Atis* en horreur à lui-même,  
Et pénétré d'un repentir extrême,  
Se résolut de réformer ses mœurs,  
Et d'abjurer ses coupables erreurs.  
Dès ce moment la maligne imposture  
Tourna sur lui ses propos diffamans ;  
Et sans pitié la mordante censure  
Le déclina de ses traits malfaisans.  
Cette injustice en secret l'inquiète,  
De ses yeux même elle arrachait des pleurs,  
Lorsqu'un Vieillard sortant de sa retraite  
Fut vivement touché de ses douleurs.  
D'où vient, mon fils, cette sombre tristesse ?  
Tu me parais accablé de chagrin !  
Des passions la voix enchanteresse,  
Reprit *Atis*, égara ma jeunesse,  
J'ai, grace au ciel, retrouvé le chemin  
Qui nous conduit au sein de la sagesse ;  
Mais dès ce jour la langue des méchans  
A me noircir met tout son artifice ;  
Je ne fais rien, qui dans un mauvais sens,  
Ne soit offert par sa noire malice.  
Eh ! n'as-tu pas, pour consolation,  
Dit le Vieillard, d'un ton plein d'indulgence,  
Deux bons témoins de ta moindre action ?  
Dieu qui voit tout ; et puis ta conscience.

CHAS.

## LA FAIBLE RÉOLUTION.

A ÉLÉONORE.

TROP certaine de ma tendresse,  
Ingrate, avec dédain tu reçois mes aveux.  
J'admire en vain ta bouche, ou l'or de tes cheveux,  
Ou le svelte contour que ta ceinture presse ;  
Loin de répondre à mes désirs ,  
Je te vois , barbare maîtresse ,  
Reprocher à mes yeux ces innocens plaisirs.  
Ainsi jusqu'à ce jour mon espoir est frivole ;  
Je ne puis captiver ton cœur.  
Rapide comme un trait , envain le tems s'envole ,  
J'épouve toujours ta rigueur.  
Mais , que dis - je ? Peut - être un autre est ton  
vainqueur ;  
Peut - être un autre au gré de son ivresse  
Goûte auprès de toi le bonheur.....  
Ah ! prends pitié de ma faiblesse !  
Ne me rends pas victime d'une erreur  
Qui troublerait ton aimable jeunesse.  
De mes rivaux n'accepte pas les vœux ;  
Crains leurs désirs ; ils ne sont qu'une offense ;  
Comme moi pleins d'amour , d'ardeur et de  
constance ,  
Ont-ils mérité d'être heureux ?  
La crainte , les regrets s'emparent de mon ame ;  
Me faut - il prendre en haine et tes traits et  
l'amour ?



Oui, je dois détester la malheureuse flamme  
Que tu te plais, cruelle, à laisser sans retour.  
Je le dois. .... Mais hélas ! ma tendresse est plus  
forte ;

Mon orgueil, mon courroux se plaisent à fléchir :  
L'amour qui m'abusa sur ma raison l'emporte,  
Et j'aime trop pour réfléchir.

AUGUSTE DE LA BOUISSE.

---

O D E

Tirée du Pseaume CXI. *Beatus vir qui timet, &c.*

**H**EUREUX qui, du Seigneur redoutant la colère,  
Marche dans le sentier de ses commandemens ;  
Il recevra du ciel le secours salutaire,  
A ses derniers momens.

Dieu sera son appui, son unique ressource ;  
Contre les ennemis dont il est entouré ;  
Et le bonheur des saints, pour la fin de sa course,  
Lui sera préparé.

Son esprit, qu'ici bas couvraient des voiles sombres,  
Éclairé des rayons du céleste flambeau,  
Verra se dissiper et fuir ces noires ombres,  
Devant un jour si beau.

Celui qui compatit aux peines de son frère,  
Partage du Seigneur les immenses bienfaits,  
Et s'il règle ses vœux sur l'équité sévère,  
Ils seront satisfaits.

La langue des méchans respecte sa mémoire ;  
S'ils osaient l'attaquer , ils seraient confondus ;  
Dieu réserve à son nom cette immortelle gloire ,  
Dont brillent ses élus.

Celui qui met en Dieu toute sa confiance ,  
Demeure inébranlable au milieu du danger ,  
Et remet à son bras , armé par sa puissance ,  
Le soin de le venger.

Le pécheur tourmenté du démon de l'envie ;  
Témoin de son bonheur , en séchera d'ennui ;  
Et tous ses vains projets , conçus pendant sa vie  
Périront avec lui.

Mais le juste qui fut abaissé sur la terre ,  
Vers Dieu s'élèvera sur un char radieux ;  
Et son ame , à jamais exempte de misère ,  
Régnera dans les cieux.

CHAS.

STANCES

## STANCES

## SUR LA GUERRE ACTUELLE.

Aux désirs de l'humanité  
La victoire a daigné sourire ;  
Et, désarmé par l'équité ,  
De ses longues fureurs le continent respire ;  
Mais au sein de ses régions ,  
La mort a promené sa dévorante haleine ,  
Et des siècles de paix effaceront à peine  
Les vestiges sanglans de nos divisions.  
Que de champs transformés en vastes cimetières !  
De cités en mornes déserts !  
Tout pleure autour de nous. Des nations entières  
Ont rougi de leur sang les terres et les mers.  
Leurs corps ont engraisé les moissons jaunissantes,  
Et ces fruits que l'été promet à nos désirs :  
J'entends, je vois errer leurs ombres gémissantes ,  
Et l'air est encor plein de leurs derniers soupirs.

D'un horrible et long incendie ,  
Ce globe offre à nos yeux le tableau déchirant.  
Faut-il que votre perfidie  
En rallume le feu mourant ?  
Rivaux cruels ! *Até*, par vos bouches parjures ,  
Provoque ma patrie à de nouveaux combats.  
Et, prête à r'ouvrir nos blessures ,  
Du fer de l'injustice elle arme vos soldats !

C'est peu, qu'engraissés de rapine ;  
Les maux du genre humain cimentent votre  
orgueil ;

Qu'à votre ambition, le glaive, la famine  
Aient asservi l'Asie en deuil !

C'est peu que nos regards ne trouvent, sur  
les ondes,

Que vos pavillons oppresseurs,  
Et que, des boulevards, des trésors des deux  
mondes,

Mille traités honteux vous laissent possesseurs !

Il faut, à votre voix, que l'Europe se taise,  
Et mette à vos pieds ses états ;

Que votre seul trident calme, soulève, apaise  
Les peuples et les potentats ;

Que de la foi jurée, observateurs rigides,  
D'Albion, jouets éternels,

Nous laissions déchirer, par ses fraudes avides,  
Les pactes les plus solennels.

Nos bras, sans votre aveu, n'oseraient - ils  
construire

Un môle, un rempart de gazon,  
Tisser, ni déployer la voile d'un navire,  
Ni tendre un modeste hameçon ?

Non, non ! le tems n'est plus, où sur ses propres  
rives,

Vous veniez abreuver la France de mépris,  
Et, de ses ports comblés, de ses flottes captives,  
Vos Argus insolens, surveillaient les débris !

Déjà de nos aïeux, les ombres satisfaites  
Ont oublié les jours de Créci, de Poitiers :  
Les fils de leurs vainqueurs, vieillis dans les  
défaites, (1)

Ont cent fois devant nous baissé leurs fronts  
altiers :

Mars a, sur leurs drapeaux, versé des flots de  
honte :

Au seul nom du Français, éperdus de frayeur,  
La barrière des mers, la fuite la plus prompte  
Les dérobent à peine aux coups de sa valeur. (2)

Mais bientôt sonnera l'heure, l'heure fatale

Où leurs mille et mille vaisseaux,

En vain de l'Océan, couvriront l'intervalle ;

Où, par les vents guidée, et maîtrisant les eaux,

Jaillira tout-à-coup l'élite de nos braves,

Et par nombreux torrens roulera sur leurs bords.

Réponds, peuple arrogant, qui nous fuïs, et nous  
braves,

Pourras-tu briser leurs efforts ?

Allons ! que l'honneur, la patrie

Unissent nos sermens, nos vœux, nos intérêts !

Dieux, justice, courage, élémens, industrie,

Tout secondera nos projets !

---

(1) Défaites des Anglais devant Dunkerque, à Quiberon, à Ostende, en Hollande, etc.

(2) Prise de l'Hanovre par nos troupes, et fuite précipitée du Duc de Cambrige.

Atteindre ces voisins perfides ,  
 Ce sera les avoir vaincus.  
*Dans leurs antres , nouveaux Alcides ,*  
 Accourons étouffer les modernes Cacus.

Leur mort va de nos maux tarir la source antique ,  
 Consoler les humains à jamais réunis ,  
 Et , sur leurs autels rajeunis ,  
*Asseoir les vertus , les mœurs , la foi publique.*  
 L'or , désormais acquis par d'innocens travaux ,  
 N'alimentera plus les discordes civiles ;  
*Et Thétis ne verra , dans ses plaines tranquilles ,*  
 Que des frères et des égaux.

Tombe , Albion ! pèris , avilie , abhorrée.  
 Que nos derniers neveux , bénissant nos exploits ,  
 Redisent à leurs fils : « Il fut une contrée  
 » Que réprouvaient les Dieux , les mortels et les  
 lois ;  
 » Elle n'est plus ! Son orgueil , sa puissance ,  
 » Sur l'Europe asservie avaient long-tems pesé :  
 » Elle n'est plus ! Elle outragea la France ;  
 » Et le trône du crime en un jour fut brisé !

J. P. RAVIGNÉ , *Professeur au*  
*Pensionnat de l'Aude , à Carcassonne.*

## LE CHIEN D'EUROPE ET L'AFRICAIN,

## FABLE.

DEVANT un chien d'Europe, un Africain vantaît  
La bravoure des chiens d'Afrique.  
Comme il venait de loin, cet Africain mentait ;  
On ment d'ailleurs toujours dans un panégyrique.  
A l'en croire, ces champions  
N'ont peur de rien, et jusqu'en leurs repaires,  
Vont affronter Hiènes et Lions,  
Rhinocéros, Caïmans et Panthères.  
» Et sortent-ils vainqueurs de ces combats ?  
Demanda finement, le chien de nos climats.  
» Non ! moins fort, que leurs adversaires, »  
Reprit aussi-tôt le hâbleur,  
» Le trépas est souvent le prix de leur valeur, »  
Notre compatriote, alors, en chien habile,  
Observa fort bien que la peur  
Leur irait mieux qu'une audace inutile.  
On appelle intrépidité  
Le sang-froid qu'aux dangers oppose le vrai sage ;  
Les affronter sans fruit, n'est que témérité,  
Et c'est une erreur du courage.

HENRI BOILLEAU, *Membre de  
l'Académie des Sciences, Arts et  
Belles-Lettres de Toulouse.*

---

---

A MADAME DE BOURDIC,

*Qui voulait savoir le sujet d'une conversation particulière.*

Nous étions trois ; nous parlions de la femme  
Chacun nommait l'attrait dont il est plus flatté ;  
L'un était pour l'esprit , l'autre pour la beauté ,  
Et moi pour tous les deux , Madame.  
Seul j'avais donc raison ; qui ne l'eût cru d'abord ?  
Mais quand chacun , pour se défendre ,  
Vous a nommée avec transport ,  
J'ai bien vu que sans nous entendre  
Nous avons été tous d'accord.

AUGUSTE GAUDE.

---

---

## RÉPONSE DE MADAME DE BOURDIC.

Ah ! si l'hymen était moins importun ,  
S'il permettait un choix à la reconnaissance ,  
Celui qui trouve en moi deux charmes au lieu d'un ,  
Obtiendrait cette préférence.  
Des trois c'est bien le plus menteur ;  
Mais on sait que le plus flatteur  
Près du sexe toujours emporte la balance.



---

---

LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

DEVANT *Chirac*, médecin de renom,  
De *Lazare* on vantait la résurrection :  
On exaltait la puissance infinie  
Qui d'un mot le rendit du néant à la vie.  
D'un air sournois notre *Purgon*  
Disait tout bas : le cas est assez rare ;  
J'en conviens ; mais aussi *Lazare* ,  
S'il était mort de ma façon !....

PONCET-DELPECH, *ex-Constituant.*

---

---

## VERS

## SUR UNE VIOLETTE

DONNÉE DANS UN BAL.

ALLEZ, VIOLETTE chérie,  
Allez préparer mon bonheur ;  
Allez sur le sein de Julie,  
Et pénétrez jusqu'à son cœur.  
Peignez lui mon ardente flamme,  
Peignez mes tendres sentimens ;  
Peignez le charme de mon ame,  
Peignez l'ivresse de mes sens.

Dites-lui que , de la constance ;  
 Mon cœur se fait la douce loi ;  
 Dites-lui que , sans espérance ,  
 Vivre est peu de chose pour moi.  
 Dites-lui que mon bonheur même ,  
 Ne consiste que dans le sien ;  
 Enfin dites-lui que je l'aime ,  
 Et que son cœur est tout mon bien.

FONTANES.

## LE RENARD MOURANT,

FABLE,

UN vieux Renard , au fond de sa tanière ,  
 Sans force , sans yeux , et sans dents ,  
 Touchait à son heure dernière ,  
 Et prêchait ainsi ses enfans :  
 » Croyez-en les avis d'un père ;  
 » Renoncez à l'iniquité :  
 » J'ai mal vécu : la mort m'éclaire ;  
 » Mais j'ai trop tard connu la vérité.  
 » Mon cœur est affaissé sous le poids de ses crimes ;  
 » Combien n'ai-je pas fait ici-bas de victimes !  
 » Voyez ces oisons expirans ,  
 » Ces canards égorgés... ces dindons... ces faisans...  
 » Quelle est cette foule sanglante !  
 » Pourquoi cette troupe gloussante ,

» Qui me demande ses petits !

» Ah ! je ne sais plus où j'en suis !...

Vous êtes sans doute en démence ,

S'écria l'assemblée ! Où donc est ce repas ?

Alléchés par son excellence ,

Nous le cherchons par-tout , et ne le trouvons pas !

» Gloutons , dit-il , eh quoi ! rien ne vous  
touche !

» Mon discours était fait pour parler à l'esprit ,

» Et l'eau vous en vient à la bouche !

» Réprimez un vil appétit !

» Déplorez votre gourmandise !

» Oubliez-vous les chiens , les pièges , les lacets !

» Le fripon est toujours en butte à la surprise ;

» Il n'a pas un instant de paix.

— Vos conseils sont fort bons , mais sont-ils  
praticables ?

Reprit l'un des enfans. Fripons de père en fils ,

Songez à vos aïeux , au nom qu'ils ont transmis :

• Nous vivrions désormais en brebis ,

Que nous passerions pour coupables.

Tout vol de basse-cour nous serait imputé....

Mon père , c'en est fait ; le sort en est jeté !

Le mieux est donc , mal famés chez les  
hommes ,

Que nous restions ce que nous sommes.

Qui voudrait croire à notre honnêteté ?

» Puisque le mal est sans remède ,

» Soit , dit le moribond.... Mais qu'entends-je !  
quels cris !...

- » Ce sont des poules ! ... ah ! mes fils ;  
» Courez - y . . . Mais qu'on se possède :  
» Je sens aussi , moi qui n'aime plus rien ,  
» Moi , que vont accabler les ans , à qui tout cède ,  
» Qu'un poulet me ferait grand bien.  
» En renard j'ai vécu , qu'en renard je décède.

HENRI BOILLEAU, *Membre de  
l'Académie des Sciences, Arts et  
Belles - Lettres de Toulouse.*

---

A MADEMOISELLE DE M\*\*\*.

LE JOUR DE SA FÊTE.

J EUNE beauté , qui sur vos traces  
Fixez les jeux et le bonheur ,  
Je ne vous offre aucune fleur ;  
Ce n'est pas à moi , c'est aux grâces  
À célébrer la fête de leur sœur.

DAYDÉ.

## ÉPITRE

A UN JEUNE AUTEUR TRAGIQUE,

SUR LES PRINCIPALES RÈGLES DE SON ART.

O TOI, qui t'élevant sur le cothurne antique,  
Veux braver les écueils de la scène tragique,  
Qui dès tes jeunes ans, de Melpomène épris,  
Cours arracher la palme à tes rivaux surpris,  
Souffre que dans ces vers ma muse te retrace  
Les devoirs qu'autre-fois nous prescrivit *Horace*.

N'attends pas cependant que, rhéteur ennuyeux,  
D'un savoir emprunté je me pare à tes yeux :  
Que du lourd *Vadius* adoptant les maximes,  
J'aille dans mes écrits mettre *Aristote* en rimes.  
A son génie étroit laissons de tels ébats.  
Que le goût, la raison dirigent seuls tes pas.  
Le premier de tes soins, c'est d'instruire et de  
plaire.

Saches créer un plan, tracer un caractère,  
Peins-nous des nations, les vertus et les mœurs,  
Conserve à tes héros leurs penchans, leurs  
humeurs.

Que tout dans *Calypso* montre un amour  
extrême.

Dévoré de remords, en horreur à lui-même,  
En proie à ses terreurs, que *Phalaris* sanglant,  
Dans son cœur déchiré trouve son châtiment.

Que j'aime à voir *César*, dès l'âge le plus tendre;  
S'animer au récit des exploits d'*Alexandre* !  
Le seul nom de *Sylla* réveille sa fureur,  
Et déjà dans l'enfant, j'observe l'empereur.

Tel qu'un nocher soustrait à l'onde menaçante;  
Entend toujours sous lui mugir la vague absente,  
Que, par les Dieux vengeurs, *Oreste* tourmenté,  
Sans cesse voie ouverts les flancs qui l'ont porté.  
Mais non moins qu'au travail, c'est à l'expérience  
Qu'on doit du cœur humain la juste connaissance.  
Je me ris d'un auteur qui, dans un vers forcé,  
Vient me parler d'amour, le cœur toujours glacé,  
Qu'au fond de son collège, un jeune téméraire  
Fasse une tragédie et se croie un *Voltaire*,  
Je plains le tems perdu qu'il emploie à rimer :  
Soi-même il faut sentir ce qu'on veut exprimer.

Tendre *Racine*, ô roi, l'objet de nos hommages,  
Toi, dont les vers touchans plairont à tous les âges,  
Où pris-tu de *Burrhus* le modèle enchanteur ?  
Où pris-tu ses vertus ? Où ? Dans ton propre cœur.

Qu'à tes écrits enfin, toujours le vrai préside :  
C'est *Boileau* qui le dit, suis ce fidèle guide :  
Du théâtre en tout tems le vrai seul est l'appui ;  
Rien n'est beau, rien ne plaît, rien n'émeut que  
par lui.

D'où vient qu'en cette enceinte, une foule attendrie  
Reçoit en gémissant l'arrêt d'*Iphigénie* ?  
C'est que la vérité de son sage pinceau,  
Anima tous les traits de ce vivant tableau.  
En un mot, si le vrai, dans le cours d'un ouvrage,  
A mes yeux satisfaits ne brille à chaque page,

En vain m'étaie-t-on les plus beaux sentimens ;  
Sans atteindre mon cœur, ils effleurent mes sens.

Pour mieux nous émouvoir, rapproche les  
contraires ;

Dans tous les sentimens les extrêmes sont frères.  
Vois ce fier *Orosmane*, étouffant sa fureur,  
Faire aux yeux d'une amante éclater sa froideur.  
O miracle soudain !... Tout son courroux expire !  
Quel Dieu l'a pu changer ?... Un regard de *Zaïre* !

Crains les écarts fougueux ; que tes expressions  
Peignent, sans les outrer, les sombres passions.  
Suivant dans leurs excès nos modernes tragiques,  
Te verra-t-on, rempli de leurs fureurs pythiques,  
En tigres forcenés changeant tous les héros,  
Faire hurler *Talma* dans tes vers ostrogots ?  
Non ! des auteurs fameux imitant la justesse,  
Sois noble sans enflure, et simple sans bassesse.  
Ne va point, tour-à-tour *Alexandre* et *Pasquin*,  
Ravaler le cothurne à l'humble brodequin ;  
Et par des jeux grossiers, avilissant la scène,  
Du sabre d'*Arlequin* n'arme pas *Melpomène*.

Loin de moi *Shakespir* (1), ce tragique bouffon,  
Qui d'un consul romain fait un vil étalon.  
Plus sages dans nos goûts, laissons à l'Angleterre  
Ces bizarres excès qu'admire le vulgaire.

Sublime créateur du théâtre français,

---

(1) Allusion au rôle d'*Antoine*, dans la tragédie  
de *Jules-César* de *Shakespeare*.

*Corneille* (1), tu sus mieux mériter tes succès.  
Dieux ! de quels sentimens mon ame est agitée,  
Quand d'un époux chéri, pressant l'urne sacrée,  
*Cornélie* aux humains dérobe sa douleur !  
Tes larmes, femme auguste, obtiennent un vengeur ;  
*César* vient ; il frémit ; et l'ennemi de Rome,  
Dans *Pompée* abattu , ne voit plus qu'un grand  
homme.

Dans tes écrits toujours , respectant la pudeur ,  
Couvre tes nudités d'un voile protecteur :  
Vois la coupable *Phèdre* , éperdue , égarée ,  
Révéler le secret d'une flamme abhorrée !  
Un tel tableau, sans doute, eût par-tout révolté ;  
*Il me plaît dans Racine* , et je reste enchanté.  
De nos mœurs dès long-temps la pudeur rejetée ,  
Pour nous charmer encor au théâtre est restée.

Des règles de ton art saches te pénétrer ;  
La raison les dicta , tu dois les respecter. . .

Le public, il est vrai, juste autant que sévère ,  
Apperçoit des écarts qu'aisément il tolère :  
Comme au fort d'un beau jour , un nuage léger  
*N'obscurcit point les airs dans son cours passager* ,  
De même les défauts , épars dans un ouvrage ,  
Aux sublimes beautés ne portent point ombrage.  
Eh ! dans quel tems d'ailleurs fut-on moins  
exigeant !

---

(2) L'Europe entière lit et admire *Corneille*. Il faut être Anglais pour admirer *Shakespeare*. Mais aussi *Corneille* vint un siècle plus tard.



Que de succès ravis, et qu'Apollon dément !  
Les beaux arts insultés ont déserté la France ;  
Au talent qui n'est plus succède l'impudence.

(1) Après un siècle entier de succès éclatans ,  
Melpomène avait vu s'éclipser ses amans ;  
*Corneille* descendu dans les royaumes sombres ,  
D'*Auguste* et de *Pompée* entretenait les ombres ;  
Un frère qui par fois partagea ses transports ,  
D'un pas moins assuré le suivait chez les morts.  
Dans la force des ans , l'auteur d'*Iphigénie*  
S'avavançait vers la tombe , en nommant *Athalie*.  
La déesse déjà croyait voir pour toujours  
Succéder le veuvage à ses premiers amours.  
Mais enfin *Crébillon*, nouveau dieu de la scène ,  
Adoucit pour un tems les maux de Melpomène ;  
Hélas ! il vit trop tôt , par un rival heureux ,  
Son infidelle amante enlevée à ses feux.  
Car , tout en admirant son mâle caractère ,  
En secret dès long-temps elle adorait *Voltaire*.  
Près de ce favori , l'altière déité  
Recouvra tout-à-coup sa force et sa fierté.  
Dans les nobles transports de son ardeur divine ,  
Il lui rendit lui seul et *Corneille* et *Racine*.  
Hélas ! depuis sa mort , en proie à ses douleurs ,  
Elle est sourde aux soupirs de ses adorateurs.

---

(1) L'idée de cette allégorie est prise du poëme de M. *Collin - d'Harleville* , intitulé : *Les Aventures de Melpomène et de Thalie*. Il faut rendre à chacun ce qui lui appartient.

*Le Mercier* (1) seul encor sur sa noble jeunesse ;  
 A su fixer les yeux de la triste déesse.  
 Puisse-t-il , sur les pas de ses premiers rivaux ,  
 Faire à l'auguste veuve oublier tous ses maux.

Jusqu'où m'emporte , ami , mon trop aveugle  
 zèle ?

Je ne te retiens plus quand la gloire t'appèle.  
 Des souverains du Pinde , émule ambitieux ,  
 Tu brûles d'égalér ces mortels généreux.  
 Vole , au goût des beaux arts ramène ta patrie ;  
 Nos grands hommes sont morts , mais non pas leur  
 génie.

Pour moi qui jusqu'ici , peu connu des neuf  
 Sœurs ,

Du mont que tu parcours ignore les hauteurs ,  
 Bornant enfin l'essor d'une verve indiscrete ,  
 Quand la raison le veut , souffre que je m'arrête.

Au fond de sa mesure , un hibou retiré ,  
 Et dans son gîte obscur des oiseaux ignoré ,  
 A l'Aigle son voisin un jour tint ce langage :  
 » J'ai fait sur la lumière un excellent ouvrage ,  
 » Et , qu'entre nous , dans peu je prétends mettre  
 au jour ;  
 » J'y pèse savamment et le contre et le pour ;  
 » Des causes , des effets , je résous le problème.  
 » Là , du fameux Anglais j'explique le système ;  
 » Je prouve clairement par quels secrets ressorts

---

(1) L'auteur d'*Agamemnon*. Nommer cette pièce ,  
 c'est faire l'éloge de ce poète.

» Les couleurs à la vue agissent sur les corps ;  
» Sondant la profondeur de la voûte étoilée ,  
» Je rectifie *Huygens* , *Lalande* et *Galilée* .

Sans doute de long-temps il n'eût encor cessé ;  
Mais l'altier confident , justement courroucé ,  
Lui dit : c'est bien à toi , vil enfant des ténèbres ;  
D'insulter aux clartés de ces auteurs célèbres !  
Fuis un éclat funeste à tes débiles yeux ,  
Et ne te mêle plus de lire dans les cieux .

A ce trait imprévu d'une brusque franchise ;  
Le docteur resta court , et sentit sa sottise .  
Je sens aussi la mienne ; et , fidèle hibou ,  
Pour n'en sortir jamais , je rentre dans mon trou .

C. A. CHAUDRUC , *Membre de  
plusieurs Sociétés Littéraires.*

---

## V E R S

A M A D A M E D E G .

S U R U N T A B L E A U D ' A P R È S R U B E N S .

Q U E L L E main savante et légère  
A tracé ce brillant tableau ?  
C'est R U B E N S , ou de son pinceau  
C'est l'aimable dépositaire .

DAYDÉ.

---

---

SUR SAINT FRANÇOIS, MON PATRON.

F R A N Ç O I S fut saint, mais moins heureux.  
Cruel ennemi de lui-même,  
Loin de tous les terrestres nœuds,  
Il chercha le bonheur suprême.  
Le trouva-t-il ? Je n'en crois rien.  
Pour moi, dans la route contraire,  
J'atteste que, moins bon chrétien,  
J'ai trouvé le ciel sur la terre.

Jeune compagne, aux frais appas,  
De doux plaisirs remplit ma vie :  
Comme P A U L, mon ame en ses bras  
Au troisième ciel est ravie.  
Ses parens, devenus les miens,  
M'aiment d'une amitié sincère.  
Je dois à ces nouveaux liens  
D'être deux fois et fils et frère.

De mes jours les auteurs chéris  
Bénissent mes soins, ma tendresse :  
Leur bouche proclame leur fils,  
Le bien, l'honneur de leur vieillesse.  
De doux amis, selon mon cœur,  
M'entoure une troupe fidèle,  
Joyeux témoins de mon bonheur,  
Qu'augmente encor leur tendre zèle.

*Plutus* me ravit sa faveur :  
Mais un cœur humain , serviable ,  
Plus d'une fois sut au malheur ,  
Sans or , me rendre secourable ;  
Pour comble de bien , les neuf sœurs ,  
Jeune , dans leur cour m'accueillirent :  
Le goût , et sur-tout les bons cœurs ,  
A mes vers souvent applaudirent.

Ah ! si le ciel eût à FRANÇOIS  
Offert si douce destinée ,  
Non , il n'eût pas fui dans les bois ,  
D'un Dieu victime infortunée.  
Au sein des arts , de vrais amis ,  
De bons parens , d'épouse aimable ,  
Il eût cherché le paradis ,  
Dût-il après aller au diable.

DEMORE, *Membre de l'Athénée de Lyon.*

---

---

## LES PERSONNES PUBLIQUES.

QUEL triste , quel fâcheux état ,  
Que d'être homme public dans une république !  
Disait un nouveau magistrat ,  
Tout en signant une supplique ;  
On travaille comme un forçat ;  
Et puis voilà qu'avec éclat  
Mille envieux vous font la nique !

— Hélas ! je le sais comme vous ;  
 Répond son épouse *Angélique* ,  
 Je ne dors plus , depuis qu'en dépit des jaloux ,  
 Je suis aussi femme publique.

PONCET-DELPECH , *ex-Constituant*.

LE NOM.

A ÉLÉONORE.

TRADUCTION DE MÉTASTASE.

O D'APOLLON généreux favori !  
 Laurier ! ma main , de l'objet qui m'enflamme ,  
 Vient sur ton bois graver le nom chéri ,  
 Tel que l'amour l'a gravé dans mon ame.  
 Que la beauté me conserve sa foi ,  
 Comme on te voit conserver ton ombrage ;  
 Mais que l'espoir qui soutient mon courage  
 Ne soit jamais si stérile que toi.  
 Heureux Laurier ! quand de feuilles fécondes  
 Ton front superbe un jour s'enrichira ,  
 Ce nom si cher avec toi grandira.  
 Les déités habitantes des ondes ,  
 Les déités habitantes des bois ,  
 Les dieux des champs , les nymphes bocagères ,  
 Pour te fêter réuniront leurs voix.  
 A leurs transports , à leurs danses légères ,  
 Le pin hardi , le lugubre cyprés ,

Le beau palmier que l'Idumée admire ;  
Et tout le peuple habitant des forêts ,  
Rivaux soumis , te céderont l'empire.  
Pour moi , toujours j'ornerai mes cheveux ;  
Arbre chéri , de ton charmant feuillage ;  
Je chanterai toujours sous ton ombrage ;  
Toi seul sauras mes secrets amoureux.  
Oui , tour-à-tour , de celle qui m'engage  
Je te dirai les dons ou les rigueurs :  
Tu sauras tout ; ma joie et mes douleurs.  
Puisse le ciel , sensible à ma prière ,  
S'orner pour toi d'un éternel printems !  
Puisse jamais ton ombre hospitalière  
Ne délasser les bergers inconstans ,  
Ni rafraîchir la bergère cruelle !  
Que le corbeau ne puisse de son aile  
Toucher , flétrir tes rameaux bienfaisans !  
Que seule enfin , la tendre Phylomèle  
Y trouve un nid pour ses petits naissans.

AUGUSTE DE LABOUISSÉ.

---

---

AUX MÂNES  
DU GÉNÉRAL JOUBERT.

PAR tout un crêpe funéraire  
Commande un lugubre concert.  
Le soldat a pleuré son père,  
Le citoyen pleure *Joubert*.  
Il n'est plus, ce fils de la gloire ;  
Un plomb mortel perça son cœur ;  
Mais il nous légua la victoire,  
Et voilà son premier vengeur.

Sous les regards de l'*Italique*,  
Vainqueur par d'immortels travaux,  
Il força l'aigle germanique  
A ployer devant nos drapeaux.  
La Meuse admira son jeune âge ;  
Le Rhin fut grand de ses exploits ;  
Et Turin vit, par son courage,  
Briser le sceptre de ses rois.

Il allait rompre vos entraves,  
O Peuples, naguère affranchis,  
Quand, à la tête de nos braves,  
Il tombe, et meurt pour son pays.  
Ainsi se dessèche sur l'herbe  
Le lis que la faux a coupé :  
Ainsi tombe le pin superbe  
Que les feux du ciel ont frappé.



Entendez-vous l'accent terrible  
De ce jeune guerrier mourant ?  
» Soldats , la mort n'est point pénible ;  
» Avancez sur mon corps sanglant. »  
O grandeur d'ame ! ô stoïcisme !  
Vous méritiez un autre sort !  
Français , à ce trait d'héroïsme ,  
Vous dites : Un grand homme est mort !

Toi , son épouse infortunée ,  
Dont l'image était sur son sein ,  
Ne maudis point ton hyménée ,  
Mais pardonne au cruel destin !  
Ton époux a perdu la vie  
Pour la gloire et la liberté ;  
Mourir ainsi pour la patrie ,  
C'est naître à l'immortalité.

TREY, *ex-Professeur de Législation ;*  
*Avocat à Carcassonne.*

---

---

### ÉPIGRAMME.

TU me dis que DÀMON est un homme d'esprit ;  
Ce jugement me paraît téméraire ;  
Tiens , prends , et lis son écrit :  
Il te dira le contraire.

CHAS.

## ÉPI TRE

A MADAME C-R.

*QUI, en me demandant la pièce de vers  
intitulée MES VŒUX, s'amusait à jouer  
sur ce mot.*

Vous qu'entourent les Vœux du monde ;  
Pouvez-vous désirer ceux que je fis en vers ?  
J'obéis ; mais pourquoi me rappeler mes fers ,  
Et troubler de leur bruit ma retraite profonde ?  
Du sein du repos le plus doux  
Écartant désormais les vœux de la folie ,  
Je n'en forme plus que pour vous ;  
Et quoique vous soyez jolie ,  
Ils sont aussi pour votre époux.  
Cependant ( pardonnez , Madame ; )  
On dirait que pour me ravir  
Ce repos , ce bien de mon ame ,  
L'art , dans votre billet , s'apprête à me trahir ,  
Et que vingt mots douteux , que l'espoir peut saisir ,  
Sont là pour exciter ma flamme  
Et pour me tromper à plaisir.  
Vous me direz qu'il est étrange  
De vous supposer ce dessein ;  
Et qu'après tout il est certain  
Que je prends un peu trop le change.

Vous

Vous ajouterez , par honneur ,  
Que vous n'avez point la coutume  
De demander les vœux du cœur ;  
Mais que vous voulez de l'auteur  
Ceux qui sont sortis de sa plume.  
Oui , Madame , je vous entends :  
Votre sexe a bien cette adresse !  
Et j'avou'rai qu'en mon printems ,  
Dupe par fois de sa finesse ,  
J'ai perdu mes vœux et mon tems.  
Mais enfin quand l'expérience  
Par degrés du cœur féminin  
M'eut donné quelque connaissance ,  
Égaré par l'impatience ,  
Je voulus jouer au plus fin.  
*Zélis* , ingénue et novice ,  
Ne sut pas de cet artifice  
Éviter les pièges trop doux.  
Elle était belle comme vous ,  
Et ne faisait point de malice.  
Son cœur fut le prix de ma foi.  
Vous la blâmerez , je le croi ,  
Vous qui près d'un époux aimable  
De l'hymen chérissez la loi ;  
Mais ma *Zélis* n'avait que moi :  
On est quelquefois plus coupable.  
A ses pieds le tems un beau jour  
Coupa les ailes de l'amour.  
Notre bonheur en fut extrême ;  
Mais de ces ailes à son tour  
Le tems se servit pour lui-même.

Oh ! comme il s'envolait alors !  
Je ne pourrais sans vous déplaire ,  
Risquer de peindre mes transports ;  
Mais ce souvenir qu'il faut taire  
Sera le dernier de mes torts.  
Je sais bien qu'une femme honnête  
Peut pardonner en pareil cas  
L'amour qu'inspirent ses appas  
A sa malheureuse conquête ;  
Mais elle ne pardonne pas  
Qu'une autre nous trouble la tête.  
Ah ! du moins , daignez convenir  
Qu'au maillot ne pouvant vous prendre ,  
Ce n'était point à moi d'attendre ,  
Mais à vous de plutôt venir.  
Le tems , de sa main meurtriére ,  
Flétrit la fleur de mes beaux jours ;  
Il faut bien quitter la carrière  
Et des graces et des amours.  
Vous pourriez y briller sans cesse ;  
Mais , *Hortense* , souvenez-vous  
Qu'il faut y briller sans faiblesse ;  
Et désarmer avec adresse  
L'amour , la haine et les jaloux.  
Bientôt vous voudrez vous distraire  
D'un monde qui sait vous charmer ;  
Vous direz : à quoi sert de plaire  
Lorsque l'on ne veut pas aimer ?  
Ainsi cette scène bruyante  
De vice ou de folles erreurs  
Dont la sagesse s'épouvante ,

Dépouillée alors de ses fleurs ,  
Perdra l'attrait qui vous enchante. —  
Ah ! puissiez-vous , loin des cercles brillans ,  
Où la pudeur toujours murmure ,  
Goûter , plus près de la nature ,  
Les charmes simples , mais touchans ,  
D'une volupté douce et pure ;  
Et puissent vos *jolis* enfans  
Être votre seule parure !  
N'oubliez jamais qu'il est doux  
D'être heureux par la vertu même ,  
Et de fuir un monde jaloux  
Pour s'entourer de ce qu'on aime. —

Souriez un moment aux vœux faits pour *Zélis* ;  
Mais portez quelquefois vos regards attendris  
Sur ceux que vous offre mon zèle.  
L'art ne les a pas embellis ;  
Mais , *Hortense* , s'ils sont remplis ,  
Vous serez plus heureuse qu'elle.

AUGUSTE GAUDE.

---

---

COUPLET ÉLÉGIAQUE.

Tout augmentait mon espérance ;  
Tout favorisait mon ardeur ;  
Tout promettait à ma constance  
La certitude du bonheur :  
Mais un moment a , de ma vie ,  
Pour toujours enfin décidé ;  
L'on me ravit ma douce amie ,  
Et je perds ma félicité !

MAURICE ANGLIVIEL.

---

---

LE MOINE GUÉRI,

C O N T E .

U N certain Monsieur de *Lavigne* ;  
Dont on m'a conté les hauts faits ,  
Joua le tour le plus indigne  
Au révérend père *Dufaix*.  
Ce moine à face rebondie ,  
Menant toujours joyeuse vie ,  
Abandonnait aux bons dévots  
Le soin de faire pénitence ,  
Et pour lui seul plein d'indulgence ,  
Entre la table et le repos ,  
Il partageoit son existence.

Il arriva qu'un certain mal,  
Qui, pour cause, à la bonne chère,  
A sa santé devint fatal,  
Et par un destin sans égal,  
Le régime le plus austère,  
Par un Esculape brutal,  
Fut déclaré très-nécessaire.  
Que faire là ? Qui veut guérir ;  
Sans écouter sa répugnance,  
Doit vite au remède courir ;  
Le premier, c'est la patience ;  
L'autre une sévère abstinence :  
Celui-ci lui parut bien dur,  
Et de trop longue expérience,  
Pour abrégér donc sa souffrance,  
Comme un remède prompt et sûr,  
On prescrit l'eau d'une fontaine,  
Qui n'est pas celle d'hypocrène,  
Ni l'eau pure d'un ruisseau frais ;  
C'est une boisson détestable  
Qu'un malade boit à longs traits,  
Et dont ne s'enivra jamais  
Un buveur dans aucune table.  
Mais n'importe ; il est arrêté  
Qu'à Bagnols, ce petit village (1)  
Il ira prendre le breuvage  
Qui doit lui rendre la santé.  
Il part et trouve sur sa route,  
Monsieur Lavigne que, sans doute ;

---

(1) On y trouve des eaux minérales fort estimées.

Le ciel mit là pour le guérir ;  
Ce Monsieur , poliment s'avance ,  
Et dit : où va sa révérence ?

— A Bagnols , pour ne plus souffrir.

— Mais , vous me paraissez jouir  
D'une santé par excellence.

— Non ! je souffre bien , sans mentir.

— Eh ! quel si grand mal vous tourmente ?

— Le dégoût. Oui , ce mal est affreux ;

A table , hélas ! rien ne me tente ;

Ah ! j'en conviens , c'est douloureux.

Et puis , par un sort bien funeste ,

Tout bon morceau m'est indigeste.

— J'en suis fâché ; mais pour ce soir ,

Chez moi vous prendrez votre gîte ;

Allons , venez , je veux avoir

Le plaisir de votre visite.

C'est en vain que le révérend

Veut esquiver sa politesse ;

Il insiste fort , il le presse ;

A ses vœux enfin il se rend ;

Et vers le château doucement ,

Il s'achemine ; on vous l'accueille ;

Avec un saint empressement ;

Il n'est personne qui ne veuille

Le voir au moins pour un moment.

Fatigué d'être dans la gêne ,

Le bon père très - humblement

Demande à Monsieur qu'on le mène ;

En un lieu de recueillement.

Dans une chambre solitaire ,



On le conduit, on vous l'enserre,  
Dieu merci, très-étroitement;  
Mais quel fut son étonnement,  
Lorsque dans sa prison obscure,  
Consigné par bonne serrure,  
Il voit, au plancher suspendu,  
Un pain noir pour sa nourriture,  
A côté de l'eau toute pure,  
A terre un billot étendu ?  
On devine bien la figure  
Que fait notre bon père en dieu ;  
Il se dépîte, il peste, il jure ;  
Mais, pour échapper de ce lien,  
Il n'est moyen, je vous l'assure ;  
Que faire en cette conjoncture ?  
Se tenir coi, ne dire mot,  
Paraît la plus sage mesure.  
Qui veut se fâcher est un sot.  
Tout résigné, dans le silence,  
Il attend avec patience,  
Qu'un prompt et paisible sommeil,  
Vienne soulager sa souffrance.  
Le lendemain à son reveil,  
Quand le besoin de manger presse,  
Il prend son billot, mais en vain.  
Malgré sa force et son adresse,  
Il n'a pas un morceau de pain.  
Il le reprend, et quelque pièce  
Tombe pour apaiser sa faim.  
En répétant cet exercice,  
Vient l'appétit qu'il a perdu ;

Et ce pain, à ses vœux rendu,  
Est un mets rempli de délice.  
Enfin après qu'il a resté  
Trois jours enfermé de la sorte,  
Il entend qu'on ouvre la porte,  
Pour tirer de captivité  
Le pauvre reclus; il s'emporte,  
Et fait un tintamarre affreux,  
Dans la rage qui le transporte.  
Pour calmer son cœur furieux,  
On lui dit d'un ton gracieux :  
— Mon père, voilà le remède  
Qui surement vous guérira  
Du mal fâcheux qui vous obsède :  
Un bon diner le prouvera.  
A l'instant on le met à table,  
Et Dieu sait comme il s'en tira;  
Il mangea bien, fut très-aimable,  
But ençor mieux et digéra.

CHAS.

---

---

MADRIGAL.

HEUREUX qui pour vous soupire !  
Est-il un destin plus doux !  
Quand on vit sous votre empire,  
On se fait mille jaloux.  
Mais que l'envieux se déchaîne  
Je me ris de son courroux ;  
Eh ! que m'importe sa haine,  
Si je suis aimé de vous ?

## VERS,

A MONSIEUR J. \*\*

DE ton goût pour la solitude  
Viens sacrifier la moitié.  
Ingrat ! N'es-tu pas sans pitié  
D'oser donner tout à l'étude ,  
Et jamais rien à l'amitié.

*Feue* JULIE CRABERE.

## SUR LES VERS PRÉCÉDENS.

LA beauté blâmerait en vain ma solitude  
Si je pouvais l'y tenir de moitié.  
Mais aussi je croirais mériter la pitié,  
Si je m'occupais de l'étude  
Quand elle m'offrirait l'amour ou l'amitié.

J. P. J. A D. L. \*\*\*

## STANCES

## SUR LES BEAUX ARTS.

LASSÉ de combattre la rage  
Des rigres et des élémens ,  
L'homme cessa d'être sauvage ,  
Construisit des remparts et cultiva des champs.

Ses sillons devinrent fertiles ,  
Il eut et des Dieux et des lois ,  
Mais les mœurs farouches des villes  
Ressemblaient à celles des bois.

L'héroïsme était de l'audace ,  
Nos plaisirs de longues fureurs ,  
Nos manières étaient sans grace ,  
Et nos principes des erreurs.

Beaux arts , fortiez de la nature ,  
Venez féconder l'univers ;  
Que l'ame des humains s'épure  
Au flambeau sacré des beaux vers.

Faites descendre sur vos traces  
Les plaisirs de l'illusion ,  
A la beauté donnez des graces  
Et des charmes à la raison.

Voyez jaillir dans l'air la colonne arrondie,  
L'éloquence tonner et régner en tout lieu,  
La toile respirer sous une main hardie  
Le marbre devenir un dieu.

*Sophocle* triomphant dans ses drames sublimes;  
Évoque les héros de l'éternelle nuit,  
Et le tems étonné retrouve des victimes;  
Que sa fureur avait détruit.

Par *Euterpe* enchaîné le superbe *Alexandre*;  
Voit son ame flotter au gré de ses accords,  
Il embrasse la paix, il met le monde en cendre;  
Il est vaincu par ses remords.

O France ! si la terre admire tes merveilles ;  
De Mars et d'Apollon distingue les travaux,  
Nos lauriers sont pour tes héros,  
Et notre encens pour tes *Corneilles*.

Un grand homme a ses pieds enchaîne les destins ;  
Beaux arts, de nos erreurs perçant la nuit profonde,  
Montez avec la paix sur le trône du monde,  
Le sceptre du génie est remis en vos mains.

Si quelques novateurs barbares  
Préférant *Enclide* à *Milton*,  
Osaient détrôner les *Pindares*,  
Je leur dirais, rempli des fureurs d'Apollon :

Si la raison veut nos hommages ;  
 Les arts sont plus ambitieux ,  
 Plaçons *Socrate* au rang des sages ;  
 Portons *Homère* au rang des dieux.

AILLAUD , *Fondateur de l'Athénée  
 de Montauban , Membre de plusieurs  
 Académies.*

### EPI TRE.

Quoi qu'il en coûte, il vous faut un épître.  
 Epître en vers ? ho cela s'entend bien.  
 Vers bien tournés ? c'est un autre chapitre ,  
 Si beau talent ne fut oncques le mien.  
 Pour vous, beau Sire, en donneriez sans peine  
 Tels que *Marôt* les soulait envoyer.  
 Mais quant à nous, rimailleurs à douzaine,  
 Le vieux *Clément* n'oserions coudoyer,  
 Et ne cuidez voir sortir de ma veine  
 Que mots vieillis qu'aurai fu giboyer.

Quand par effort d'une verve à la glace ;  
 D'habits gaulois trente vers affublés,  
 Contre le goût des faiseurs du Parnasse  
 Par moi feront à grand peine assemblés,  
 En dois-je au Pinde affecter une place ?  
 Pour vieux haillons, dont j'aurai fait un vol,  
 Par trop, ami, j'aurais mauvaise grace,  
 Sur l'*Hélicon* me guindant de plein vol

Dans

Dans le séjour de la gent poétique,  
 Pareil frippier ne fut oncques reçu ;  
 Tel y parut en habit Marotique ,  
 De vieux lambeaux maussadement tissu ,  
 Qui par Phœbus, & par toute sa clique ,  
 Matté, honni, si-tôt que reconnu ,  
 Se vit contraint de plier sa boutique ,  
 Et s'en alla comme il était venu.  
 Fors qu'Apollon, comme dit la chronique ;  
 En peu de mots lui fit ce compliment :  
 » Singe insolent, d'une figure antique ,  
 » Si plus t'advient, sous tel accoutrement ,  
 » Montrer ici ta contenance étique ,  
 » Sur foi de Dieu, voici ton châtement :  
 » *Seront tes Vers, par sentence authentique ,*  
 » *Lus et biffés, dans le sacré Vallon ;*  
 » *Et te sera fait défense publique ,*  
 » *Fade rimeur, d'invoquer Apollon.*

Après Phœbus, l'érudite Assemblée,  
 Que ci-devant n'avait pas dit le mot ,  
 De maints brocards lui lâche une volée ;  
 Et plus qu'aucun, l'agréable *Marot*  
 Rit de se voir, par tant gentille mode,  
 En Arlequin travesti par un sot.  
 Lors notre Auteur, muet comme pagode ,  
 Se retira plus vite que le trot.

Or, ne fut onc mauvaise la maxime ,  
 De profiter des sottises d'autrui.  
 Si pour dix pieds, fermes par une rime ,  
 Dont ne saurais bien distinguer l'appui ,  
 J'allais, grimpant dessus la double cime ,

Morguer *Marot*, me ranger près de lui ;  
 Mieux ne serais accueilli, sur mon ame :  
 Maître Phœbus, prenant sur le haut ton,  
 En plein chorus, me chanterait ma gamme,  
 De son bedeau, saisissant le bâton ;  
 Peut-être même, aux nazardes en hute,  
 Je me verrais nazarder tout mon sou,  
 Et qui pis est, faisant la culbute,  
 De haut en bas, m'irais casser le cou.

Et vous aussi, témoins de la vermine  
 Que produirait par sottise vanité,  
 Ne manquerez de me faire la mine,  
 Disant bien haut : « Rimeur, en vérité,  
 » Du vieux *Marot*, la muse un peu trop fine ;  
 » De pareils vers ne t'a jamais dicté.  
 » Chez lui tout plaît ; gracieuse nature,  
 » Art délicat, propre à la façonner,  
 » Jolis dictons, agréable peinture,  
 » Attique sel, fait pour l'assaisonner ;  
 » Vers bien tissés, et de noble structure,  
 » Tels que Phœbus les pourraient ordonner.  
 » Toi, que des mots mettent à la torture,  
 » Sans goût, sans art, tu viens nous griffonner  
 » Vers de *Marot*, qui sentent la roture ! »

Si vous connais, harangueriez ainsi,  
 Et ne sais pas si prendrais bien la chose.  
 Mieux vaut, je pense, éviter tel fouci,  
 Changer de ton, finir l'épître en prose,  
 Et vous parler comme on parle en Quercy.

J. D.



## COUPLETS A UNE MARIE.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

**M**ON Dieu ! quelle étrange patronne  
A-t-on été vous déterrer ?  
En vérité, ce choix m'étonne !  
En quoi peut-on vous comparer ?  
Il est vrai que, pleine de graces,  
Vous lui ressemblez dans ce cas.  
Mais le plaisir est sur vos traces,  
L'ennui toujours fut sur ses pas.

Lasse de traîner sur la terre  
Des jours bien longs, bien ennuyeux ;  
Votre patronne, trop austère,  
Se fit enlever dans les cieux.  
Qui vous voit, soudain vous préfère  
A tout le céleste pourpris.  
Vivre avec vous sur notre sphère,  
Vaut mieux que d'être en paradis.

Son teint fut noir, vous êtes blanche.  
Certes, si le beau Gabriel  
Près de vous, un certain dimanche,  
Tout droit fut descendu du ciel,  
Vous en eussiez donné dans l'aile  
A notre galant messenger :  
A l'esprit saint, l'ange infidèle,  
Eût fait courir plus d'un danger.

AUGUSTE DE LABOUISSÉ.

## STANCES

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

A LA douce clarté des cieux ,  
J'ai vu se clore ses beaux yeux  
Qui désarmaient le plus farouche.  
Témoin de son dernier effort ,  
J'ai vu le souffle de la mort  
Flétrir les roses de sa bouche.

Dieux ! m'écriai - je , dieux jaloux !  
Doit-elle tomber sous vos coups ,  
Victime si prématurée ?  
Et faut-il donc , que sans retour ,  
La coupe de vie et d'amour  
Échappe à sa lèvre altérée !

Vaines prières ! le trépas  
A plongé ses jeunes appas  
Au sein d'une nuit éternelle ,  
Et celle qu'on nous vit chérir ,  
Ne laisse plus qu'un souvenir  
Fragile et passager comme elle.

Ainsi dans les jours du printems ,  
De l'églantier battu des vents  
Se détache la fleur timide :  
Ainsi dans le cours du ruisseau ,  
Passe et fuit un léger roseau ,  
Entraîné par l'onde rapide.

S. E. GERAUD , de Bordeaux.

## SOUVENIR.

Douce retraite , asile heureux ,  
Où l'amour amenait ma jeune et tendre amie ,  
Myrtes qui voilâtes nos jeux ,  
Vous rappelez , à mon cœur amoureux ,  
Le plus beaux momens de ma vie.  
O tems ! cette flatteuse erreur  
Échappera sans doute à ta poursuite ;  
Mais le souvenir du bonheur  
Nous console-t-il de sa fuite ?

AUGUSTE GAUDE.

A M<sup>LE</sup>. JUSTINE \* \* \*.

Dans son humeur badine ,  
Du beau nom d'inconstant ,  
La charmante *Justine*  
Accable son amant.  
On le croit infidèle ,  
Mais il aime toujours ;  
Pour détromper sa belle  
Il lui tient ce discours :  
» *Cupidon* sait nous plaire ;  
» Sous les traits d'un enfant ;  
» Il dompte un cœur sévère :  
» Qu'est-il ?.... un inconstant.

HAZARD.

G 3

## LE SONGE.

PROLOGUE D'UN LIVRE DE FABLES.

A M. AUGUSTE DE LABOUISSÉ.

OUI, c'est à vous que je dédie  
Ces avis, qu'à son gré dispense ma raison,  
Au sein de ma folle patrie.  
Puisseient ces vers, parés de votre nom,  
Servir de passe-port à ma philosophie.  
Une vérité trop hardie,  
Sans corriger *Crésus*, fit exiler *Solon*;  
Et le folâtre *Anacréon*  
Sut, même en la blâmant, plaire à la tyrannie.  
Il est une douce magie,  
Un art de déguiser une utile leçon,  
Qui fait goûter les conseils du génie.  
Cet art vous est connu, favori d'Apollon :  
Vos airs, chantés sur l'*Hélicon*,  
Sont pleins de grâce et d'harmonie :  
Vous écrivez, vous parlez en *Caton*,  
Sans effaroucher la folie.....  
Mais je donne l'alarme à votre modestie ;  
Il faut, pour vous louer, prendre plus de détours  
Qu'aux cercles brillans d'*Idalie*,  
La crainte d'offenser n'en inspire aux amours  
Pour dire à la beauté que les ans l'ont vieillie.

- Dans le temple du goût, cette nuit transporté,  
( Un tel bonheur ne m'arrive qu'en songe ;  
Mais les erreurs où le sommeil nous plonge ,  
Du malheureux font la félicité. )  
J'étais aux pieds d'une déesse  
Que redoute la vanité ,  
Et que recherche la sagesse ;  
Cette déesse était la Vérité.
- » Dans ce vallon qu'abrite le Parnasse ,  
» Suis-moi , dit-elle , et vois sous ce rosier ;  
» Entre *Ovide* et *Chaulieu* , cet auteur prendre  
place ;  
» Le myrte sur son front s'entrelace au laurier.
- » *Erato* reçoit son hommage ;  
» Aimable esclave des plaisirs ,  
» Les erreurs en ont fait un sage ,  
» Et la vertu sourit à ses loisirs.
- » Il est modeste , il est sincère ,  
» Il sert d'exemple aux beaux esprits ;  
» Et, digne fils de la plus tendre mère ,  
» Il est le modèle des fils.
- » Nouveau *Parny* d'une autre *Éléonore* ,  
» L'amour redit ses vers heureux ;  
» Mais l'hymen consacre ses feux.
- » Il est l'époux de celle qu'il adore ,  
» Et n'en est que plus amoureux.
- » Enfin , pour achever un tel panégyrique ;  
» Elle ajouta qu'il avait des amis ,  
» Et qu'il était docile à la critique  
» Quand la raison approuvait ses avis. »

Je m'éveillai , traitant cet éloge de fable ;  
Je faisais donc mentir la vérité :  
Mais en parlant à vous , tout devint vraisemblable ,  
Mon rêve ne fut plus que la réalité.

HENRI BOILLEAU, *Membre de  
l'Académie des Sciences , Arts et  
Belles - Lettres de Toulouse.*

---

A MME. ÉLÉONORE DE LABOUISSÉ,  
*QUI ne voulait pas , disait-elle , être mon  
Confesseur.*

SI vous étiez mon confesseur ,  
Je serais trop dévot , charmante *Éléonore* ;  
Et chaque jour absous des fautes de mon cœur ,  
Je viendrais chaque jour vous les redire encore.  
Mes yeux sur vos yeux attachés ,  
Seraient remplis de ma ferveur sincère ,  
Mais j'oublirais mes vieux péchés  
Pour n'accuser que ceux que vous me feriez faire.

AUGUSTE GAUDE.

## ÉPITRE

A UN ANGLAIS.

T O I, dont l'amour de ta triste patrie  
Aux préjugés a livré ta raison ;  
Qui contemplant notre pur horison ,  
Peut-être bien avec des yeux d'envie ;  
Ne fais pas moins , satirique mordant ,  
Tomber sur nous le venin de ta bile ,  
Grand partisan de ta superbe ville ,  
Et de tes clubs et de ton parlement ;  
Dis-nous , *Rosbif* , usant de ta franchise ;  
Avec ton cœur si ta bouche est d'accord ;  
Si , sans prétendre au titre d'esprit fort ,  
Tu mets enfin l'orgueilleuse Tamise ,  
Tes mœurs , tes lois , ton pays , tes engrais ;  
Bien au dessus de l'empire français ? —  
Bon ! Je t'entends. — Écoute ma réponse ;  
Mon Apollon désire te parler ,  
Et poliment voici ce qu'il t'annonce :  
Dès mon début , je dois te révéler  
Que je ne puis en vouloir à tes princes  
D'avoir jadis enrichi nos provinces ,  
En échangeant contre nos cuisiniers ,  
Nos riens brillans , nos dentelles , nos modes ,  
Et nos ballets , nos chapeaux , nos paniers ,  
Vos lingots d'or , vos profondes méthodes ,  
Ces casimirs , dont le léger duvet ,

Vient de nos jours, aux mains de nos artistes,  
D'abandonner le merveilleux secret.

Écrivez-vous : nous sommes des copistes !

Défendez-vous par de bonnes raisons.

Grâce à nos goûts, qui de mille façons,

Vous font sentir leur douce tyrannie,

Tous ces beaux fruits d'une vaine industrie,

A vos marchands comment les paie-t-on ?

En leur donnant quelque joli pompon.

Mais après tout, quel est donc ton délire ?

L'anglais n'est plus ce qu'il fut autrefois :

Dans leurs devoirs vous conteniez vos rois,

La vérité, vous saviez la leur dire ;

Libres, vaillants, et penseurs à la fois,

Vous respectiez vous-mêmes dans vos lois.

Mais toi qui crois pouvoir nous faire un crime

D'avoir réduit la fière liberté

A n'avoir plus qu'un culte légitime,

Parle, réponds avec sincérité :

Des fiers Saxons, le mâle caractère,

Dans leurs neveux s'est-il donc conservé ?

Ah ! n'étalant qu'un colosse enervé,

Londre n'est plus la patrie et la mère

Des *Malborouk*, des *Clarke*, des *Milton* :

Dans tous ces lieux où rêvait *Addisson*,

Où du bon goût *Pope* tenoit l'école,

Où, l'œil en feu, tonnait le fier *Walpole*,

Où méditoit l'esprit du grand *Newton*,

Je ne vois plus qu'un peuple tyrannique,

Peuple marchand, peuple spéculateur,

Qui, vil corsaire, affreux calculateur,



Sur son comptoir énumère ses crimes ,  
Et qui sans cesse immolant des victimes ,  
Met à l'encan la patrie et l'honneur.

Il est bien vrai que *Neptune* fidèle  
A vos vaisseaux , messagers du levant ,  
Des riches bords du pompeux orient  
Verse chez nous le poivre , la canelle ,  
La porcelaine , au coloris brillant ,  
Et que dans l'or exprimant goutte à goutte  
Le sang du *Cophte* ou du noir *Africain* ,  
De *Wemminster* vos voix frappent la voûte  
Des mots sacrés : vivent le *genre humain* ,  
*La tolérance et la philanthropie* !

Quoi ! croyez-vous par votre hypocrisie  
En imposer encore à l'univers ?  
Non ! l'on sait trop , êtres vils et pervers ,  
Qu'en annonçant la noble indépendance ,  
Vous ne donnez aux humains que des fers.  
Sous le vain nom , sous la fausse apparence ,  
De la justice et de l'humanité ,  
De votre humeur la superbe insolence  
Immole tout , dans sa férocité ,  
Aux Dieux affreux de la cupidité.  
Qu'opposez-vous à ces vives peintures ?  
Un long torrent de lâches impostures.

Je consens bien , qu'en votre rire épais ,  
Vous censuriez , du haut de votre chaire ,  
Ce jeune essaim de nos vifs frêluquets  
Qui , papillons galamment indiscrets ,  
D'un air flatteur caressent leur chimère ,  
Ou voltigeant entre mille beautés ,

Vont, sans façon, s'asseoir à leurs côtés ;  
Parlent tout haut, ou bien à leur oreille,  
Disent de tout que c'est une merveille,  
Et, dans un long et bruyant entretien,  
Répètent plusieurs fois le rôle de la veille,  
Jasent encor, mais sans penser à rien.

De nos soupers, de nos cercles frivoles,  
Que vos pareils, dans leur désœuvrement,  
Offrent, *Rosbif*, un aimable pendant !  
Qu'avec grand soin ménageant vos paroles,  
Vous instruiriez par fois nos têtes folles !  
Ah ! pour m'instruire un moment avec vous,  
Dans vos cafés laissez-moi donc vous suivre :  
Si nos caquets vous mettent en courroux,  
Je vous promets, là, soit dit entre nous,  
D'être muet, quand je vous verrais ivre.  
Nous voilà donc au commun rendez-vous :  
Que j'aime là vos plaisantes manières !  
La pipe en main, exhalant sans façon,  
Une fumée, une vapeur grossière,  
Vous vous groupez autour d'une théière  
Que vous vuidez par inattention ;  
Journaux, pamphlets, nouvelles étrangères,  
De vos ennuis deviennent tributaires :  
En ruminant sur le sort des états,  
Vous sommeillez, mais vous ne parlez pas ;  
A nos bons mots, à nos traits satiriques,  
Vous préférez vos boissons narcotiques ;  
D'un gros dîner digérant le poison,  
Que gagnez-vous à boudier, à proscrire  
Le doux parler, l'aimable déraison ?

Martyrs, hélas ! de la réflexion ,  
Couvant en paix le *spleen* où le délire ,  
Pour n'avoir su ni parler ni médire ,  
Vous mourez tous d'une indigestion.  
Ici , *Rosbif* , s'allume ta colère ,  
Et tu prétends que je traite assez mal  
Un peuple roi , qui n'a point son égal ,  
Dans les beaux arts , la science ou la guerre ;  
En tout cela surpasser les Français !  
L'éloge est court et plein de modestie !  
Plus juste , moi , je vois dans les anglais  
Nos précurseurs dans la philosophie ,  
Dans la carrière ouverte aux nourrissons  
De la sublime et féconde *Uranie*.  
Mais direz-vous que vos doctes leçons  
N'ont répandu dans le sein de la France  
Qu'une stérile , une vaine semence ?  
Oh ! convenez , justes à votre tour ,  
Que nous avons bien égalé nos maîtres ,  
Et que nos fils , peut-être quelque jour ,  
Ne connoîtront que nous pour leurs ancêtres :  
Car vos écrits doctement ennuyeux ,  
Et surchargés de riens fastidieux ,  
A l'esprit droit n'offrent qu'un long dédale :  
Mais le Français , dans sa raison égale ,  
Plus méthodique et plus ingénieux ,  
Élaborant ses écrits lumineux  
Qu'il anoblit par les grâces du stile ,  
Produit toujours un travail plus utile :  
Si vos auteurs sont plus laborieux ,  
Les nôtres seuls savent faire un bon livre.

Mais les romans ! quel peuple peut nous suivre  
Dans le grand art d'approfondir les mœurs !  
Je l'avou'rai , j'aime vos bons auteurs ;  
De *Richardson* j'admire les peintures :  
Quel feu ! quel ton ! quelles fortes couleurs !  
Quels traits profonds ! quelles mâles figures !  
Mais les jugeant sur cet original ,  
Vos romanciers , que sont-ils à cet âge ?  
Un bon écrit , un estimable ouvrage ,  
A pour cortège un essaim infernal :  
D'où tirez-vous , écrivains Cannibales ,  
Ces revenans , ces diables , ces sorciers ,  
Ces loups-garoux , ces moines *besaciers* ,  
Ces souterrains , ces lampes sépulchrales ?  
A vos enfans , voulez-vous faire peur ?  
Je vous pardonne : il vaut mieux , je vous jure ,  
Employer l'art à peindre la nature ,  
Et par l'esprit intéresser leur cœur.

Eh ! quoi , dis-tu , du moins notre théâtre ,  
Notre tribune , ont produit des talens  
Que l'univers comme nous idolâtre. —  
Sur ce point-là sans peine je me rends.  
Est-ce après tout jurér notre ruine  
De préférer *Arbuthnot* , *Tillotson* ,  
A *Bossuet* , à *Pascal* , à *Buffon* ,  
Et de prêcher comme un point de doctrine  
Que *Shakespir* et sa muse divine ,  
Trésors du Pindo et du sacré vallon ,  
Valent *Voltaire* , et *Corneille* et *Racine* ,  
Et que *Dryden* , suivi de ses bouffons ,  
Balance seul la gloire de *Molière* ?

Pour croire ainsi vous avez vos raisons ,  
Mon cher *Rosbif* ; mais pour l'Europe entière ,  
Elle ose avoir un autre sentiment ,  
Et par ma voix vous dit formellement :  
Votre *Thalie* a peu de retenue ;  
Vile bouffonne et mauvais garnement ,  
Pour quelques sous elle se prostitue  
Au noble lord aussi bien qu'au manant :  
Ainsi sa sœur , *Bacchante* échevelée ,  
Toujours rêvant et gibets et poteaux ,  
Puisque l'on rit de sa plainte ampoulée ,  
Elle aurait dû rester dans ses tombeaux.

Indifférent aux traits que je te lance ,  
Où donc , *Rosbif* , égares-tu ton cœur ?  
Ah ! je le vois , ta vive impatience  
Porte tes vœux vers un sexe enchanteur.  
Je cours , je vole avec toi sur ses traces :  
Que de beautés ! que de modestes grâces !  
De leurs beaux yeux le doux et tendre azur  
Qui peint la paix de leur ame innocente ,  
De leur pudeur la réserve touchante ,  
Leur taille svelte , au contour noble et pur ,  
Leur doux penchant à la mélancolie ,  
Un trouble , un air , un timide embarras ,  
En elles tout prévient l'ame attendrie.  
De nos jardins , tel un jeune lilas ,  
Ou telle encor la douce violette ,  
En prenant soin de cacher ses appas ,  
Plutôt attire une main indiscrete.  
Par cette esquisse , où se peint ma candeur ,  
Tu peux juger si j'aime les anglaises !...

Mais malgré moi je reviens aux françaises ;  
Un seul regard a détruit mon erreur.  
Sur ces beautés , que tu mets sur le trône ,  
J'observerai que leur air de langueur ,  
Que de leurs traits , le calme monotone ,  
N'est qu'un rayon languissant de l'automne :  
A la sagesse elles peuvent offrir  
Des agrémens , un solide plaisir ,  
Ce doux commerce entre deux cœurs sensibles :  
Mais parmi nous , dans ses formes flexibles ,  
Avec plus d'art , l'attrayante beauté ,  
Donnant à tout une grâce attachante ,  
Séduit un cœur , le captive , l'enchanté ,  
Et pour sauver de la satiété ,  
Toujours nouvelle et toujours plus piquante ,  
Fait au désir don de la volupté.  
Tel est cet art , cet heureux don de plaire :  
A Londres on sait peut-être mieux aimer ;  
Mais parmi nous , c'est bien une autre affaire ;  
Les femmes ont le talent de charmer.

Ici , *Rosbif* , terminons notre guerre....  
Mais à propos de guerre et de combats ,  
Quand sur les flots et même sur la terre  
Vous affectez l'empire du tonnerre ,  
L'on pourrait bien vous disputer le pas :  
Je ne veux point recourir à l'histoire  
Pour comparer vos monumens de gloire  
Avec ces faits , ces sublimes travaux  
Fruits éclatans produits par nos héros ;  
Sans établir un nouveau parallèle ,  
Je laisse au tems à juger la querelle ;

Mais avec vous, je gage volontiers,  
Qu'à votre barbe infestant vos rivages,  
Nos jeunes fils, la fleur de nos guerriers,  
Iront à Londres exiger des ôtages,  
Avant que *Pitt* nous impose la loi,  
Ou qu'*Hippocrate*, expliqué par vos sages,  
N'ait au bon sens ramené votre roi.

TOULOUSET, *Membre de plusieurs  
Sociétés Littéraires.*

---

---

## IMITATION LIBRE

DE LA XXXIV<sup>e</sup> ODE D'ANACRÉON.

AH! ne fuis point mes cheveux blancs :  
Le lys se plaît avec la rose ;  
Si sur ton sein l'amour repose,  
Il s'agite dans tous mes sens.

Si les ris parent ton visage,  
Ne leur dois-je pas mon bonheur ?  
Crois, jeune Églé, qu'il n'est point d'âge  
Pour celui qui sent bien son cœur.

PONCET-DELPECH, *ex-Constituant.*

## COUPLETS

A MADAME JULIE CRABERE.

EST-CE le Dieu de l'harmonie ?  
Est-ce Apollon ? est-ce l'Amour ,  
Qui nous enchantent tour-à-tour  
Par la voix de *Julie* ?

Au sein de l'antique Italie ,  
Séjour des talens et des arts ,  
Assise à côté des Césars ,  
Régnait une *Julie*.

Des neuf Sœurs elle fut l'amie ;  
L'amour la regretta , dit-on ;  
Pour les consoler , Apollon  
Fit une autre *Julie*.

*Ovide* aimait à la folie  
Une beauté qui n'avait pas ,  
L'esprit que joint à mille appas  
La nouvelle *Julie*.

Elle inspirait ce beau génie ,  
Lorsqu'il inventa l'art d'aimer ,  
Il eût écrit l'art de charmer ,  
S'il eût connu *Julie*.



Sous le ciel , où la poésie  
Nâquit avec les Troubadours ,  
On croit les entendre toujours ,  
En écoutant *Julie*.

*Feue* BOURDIC-VIOT. (1)

---

---

R É P O N S E .

C O N T R E un portrait de fantaisie ,  
Enfant du goût et des talens ,  
Le plus célèbre des amans  
Plaide pour son amie.

Vous redoutez peu le génie  
Du chanfre illustre des *Césars* ;  
Pour moi , je cours des grands hazards  
S'il venge son amie.

---

*Note des Éditeurs.*

(1) Madame *Bourdic-Viot*, était connue par les grâces et la facilité de son esprit. Tout ce qu'on a publié d'elle annonçait une grande vivacité d'imagination et beaucoup de talent. Elle a laissé des contes , des épitres , et plusieurs pièces d'un autre genre. Nous ne pouvons nous empêcher de témoigner le désir de voir M. *Viot* recueillir tous les manuscrits de cette aimable Muse.

Ah ! pour venger la jalousie  
Du tendre objet de son amour,  
S'il me fait oiseau quelque jour, (1)  
Je vole à mon amie.

De l'aigle fameux d'Italie  
Je ne briguerai point les traits :  
Du Colibri les doux attraits  
Tenteraient votre amie.

Moins grande alors, mais plus jolie,  
J'irais me reposer soudain  
Sur la lyre que tient en main  
La plus charmante amie.

Je l'aimerais à la folie !  
Peut-être elle en ferait autant.  
Et mon bonheur serait constant  
Dans le sein d'une amie.

Des arts et de la poésie  
Elle m'apprendrait les secrets ;  
Alors dignement je pourrais  
Célébrer mon amie.

*Fine* JULIE CRABERE.

---

(1) Allusion aux Métamorphoses d'Ovide.

## V E R S

A MADEMOISELLE GEORGEON.

Sous d'autres traits, une Muse ici-bas  
S'en vint naguère essayer son génie :  
Elle chantait, et ses chants délicats  
La décélaient Muse de l'harmonie.  
Or, admirez ma surprise infinie,  
Quand j'approchai la fille d'*Apollon* ;  
En l'écoutant c'était bien *Polymnie* ,  
En la voyant je reconnus *Georgéon*.

J. C. GRANCHER.

## FRAGMENS

DES CHANTS RELIGIEUX,

POÈME INÉDIT. (1)

LA cendre des tombeaux ne retient point notre  
ame ;

Non , de l'ombre des corps cette céleste flamme  
S'élève toute entière ; elle est libre , elle vit :

Les cieux s'ouvrent pour elle , et le chaos finit.

Douce immortalité , besoin de l'homme juste ,  
Sois l'objet de mes chants ! que l'espérance auguste  
Qui t'admet , qui t'attend , que Dieu mit dans nos  
cœurs ,

De ton règne aujourd'hui goûte mieux les  
douceurs.

Je ne révèle point les biens qu'il nous destine ;  
Mais répands sur mon cœur cette clarté divine  
Qui nous laisse entrevoir tes célestes attraits ,  
Et dont les rayons purs n'éblouissent jamais !

Si de ton nom sacré l'homme a paré la gloire ,  
Pour quelques vains lauriers , pour un peu de  
mémoire ,

---

*Note des Éditeurs.*

(1) Ce Poème sera en quatre chants : l'existence  
de Dieu , l'immortalité de l'ame , la conscience et la  
prière.

Pardonne à cette erreur qui flatte les mortels ;  
J'y souris , mais mon culte est tout pour tes autels.

Il est dans notre cœur une voix qui nous crie :  
La vertu trouve ailleurs son heureuse patrie ;  
Tout finit ici-bas ; mais , vainqueur de la mort ,  
L'ami de la justice obtient un meilleur sort ,  
Tel un jour doux succède à de sombres ténèbres ,  
Ou tel , lorsque l'hiver de ses voiles funèbres  
A couvert sans pitié nos superbes forêts ,  
Un rayon du printems y porte ses bienfaits ,  
Et rompant les liens de la sève engourdie ,  
Dans l'urne de la mort fait circuler la vie.  
Eh ! qui peut repousser cet espoir consolant ?  
O Dieu ! toi qui daignas nous tirer du néant ,  
Pourrais-tu dédaigner de nous faire revivre ?  
De nos destins ce monde épuise-t-il le livre ?  
Et dans nos tristes jours quelques momens sereins  
Pourraient-ils donc sur nous accomplir tes desseins ?  
Ah ! le cœur indigné réfute ce système.

. . . . .  
. . . . .

Non , l'ame ne meurt point ; non , d'un être  
sensible ,  
Quand l'argile à jamais demeure indestructible ,  
La mort n'a point détruit tout ce qui l'anima !  
Cendre de mes amis , es-tu ce qui m'aima ?  
Viens , du moins , m'éclairer dans cette nuit  
profonde.  
Quoi ! la vertu périt , et périt seule au monde !  
Non , il n'est point de Dieu , si tel est son destin ,

Où la justice manque , on l'admettrait en vain ;  
 Ah ! si le scélérat , couvert de tous les crimes ,  
 Partage en expirant le sort de ses victimes ,  
 Si la tombe confond le vice et les vertus ,  
 Si Socrate n'est point distingué d'Anytus ,  
 Je cherche en vain le Dieu qu'annonce la nature ;  
 Je récuse des cieux la brillante imposture ;  
 Le hasard a tout fait , et l'athée est vainqueur.....

Mais non ; par tous mes sens Dieu rentre dans  
 mon cœur ;

Il règne ; il a tout fait ; auteur de la justice ,  
 Laisserait-il sans prix un noble sacrifice !  
 Nous aurait-il trompés ? eh quoi ! lui qui peut tout ,  
 Qui donne de ses biens l'espérance et le goût ,  
 Et qui sans s'appauvrir peut toujours les répandre ,  
 Nous les refuserait exprès pour nous surprendre ?  
 Non , non. Il nous paiera ce qui nous sera dû :  
 S'il fit la conscience , il aime la vertu. —  
 Mais , dit-on , que lui fait un vœu si téméraire ?  
 Qu'est-ce qu'il doit à l'homme ? — Il lui doit son  
 salaire.

Vois l'être généreux , dont le zèle discret  
 Console l'infortune et garde son secret ;  
 Que doit-il à tous ceux dont il tarit les larmes ?  
 Eh quoi ! de la pitié son cœur connaît les charmes ,  
 Et Dieu n'aurait pour lui qu'insensibilité !  
 L'auteur d'un être bon serait-il sans bonté ?  
 La vertu lui fut-elle en tous tems étrangère ,  
 Ou s'en dépouilla-t-il pour embellir la terre ?

. . . . .  
 . . . . .

O mon fils , mon cher fils ! toi que le ciel  
propice

De grâces et d'esprit avait si bien orné ,  
Es-tu comme une fleur , pour toujours moissonné ?  
Ne reverrai-je plus tes traits remplis de charmes ?  
Pour prix de tant de soins , n'aurai-je que des  
larmes ?

Cher enfant , digne objet des vœux les plus  
constans ,

Toi qui dus être un jour l'appui de mes vieux ans ,  
Toi que j'ai tant aimé , tu ne serais que cendre !

Ah ! s'il en est ainsi , pourquoi ta voix si tendre  
Retentit-elle encor dans mon sein paternel ?

Faut-il qu'un souvenir , si triste et si cruel ,  
Qui , comme le remord dévore sa victime ,  
Au plus pur sentiment laisse le prix du crime ?

Non ! tu réparaitras sous mon œil enchanté.

La vie est un appel à l'immortalité.....

.....  
.....

AUGUSTE GAUDE.

---

A LA MARQUISE DE \*\*\*,  
*TANDIS qu'elle soupaît avec son Amant ,  
qui était borgne.*

*Io*, sans savoir l'art de feindre ,  
D'*Argus* sut tromper les cent yeux ;  
Nous n'en avons qu'un seul à craindre ;  
Pourquoi ne pas nous rendre heureux.

VOLTAIRE.

---

COUPLET

A MADAME É. DE L.  
*SUR SA GROSSESSE.*

UN bel enfant ,  
Qui se rit de votre colère ,  
Un bel enfant  
Est l'auteur de votre tourment.  
Il finira bientôt , j'espère ;  
Mais , avant tout , il faut nous faire  
Un bel enfant.

Fene JULIE CRABERE.



## O D E

TRADUITE D'HORACE.

*Solvitur acris hyems , etc.*

LE fougueux aquilon retient sa froide haleine ;  
Le printems de retour ramène le zéphir ;  
Les neiges ont quitté les vallons et la plaine ;  
La nature s'éveille et sourit de plaisir.

Les vaisseaux tristement enchaînés au rivage ;  
S'élancent avec joie au vaste sein des eaux ;  
Les troupeaux empressés volent au pâturage ,  
Le laboureur reprend ses utiles travaux.

A la douce clarté de la lune tremblante ,  
Les nymphes , en cadence et se donnant la main ,  
Dansent d'un pied léger sur l'herbe renaissante ;  
La mère des amours conduit ce jeune essaim.

Tandis que de *Lemnos* les forges retentissent ,  
Sous les coups redoublés du cyclope endurci ,  
Et que des noirs cachots les soupiraux vomissent  
Des tourbillons épais dont l'air est obscurci.

Enfin voici le tems de ceindre notre tête  
De myrte verdoyant ou de nouvelles fleurs ;  
Allons dans ce bocage , et qu'à *Faune* on s'apprête  
D'immoler un agneau , pour prix de ses faveurs.



La mort, ô *Sextius*, est inflexible et fière ;  
La cabane du pauvre et le palais des rois ,  
Ne peuvent garantir de sa faulx meurtrière ;  
Nos projets et nos jours sont soumis à ses lois.

De ses bras redoutés la cruelle te presse ;  
Vois déjà près de toi les Dieux mânes errans ;  
Du séjour de *Pluton* nous approchons sans cesse ;  
Adieu de nos festins les plaisirs et les rangs.

CHAS.

---

---

## ROMANCE

A MADEMOISELLE DE \* \*.

DEPUIS que je t'ai connue ,  
Le calme a fui loin de moi ;  
Le jour je cherche ta vue ,  
Et la nuit je rêve à toi.  
Dans chaque objet je t'adore ;  
Ton nom seul vient m'enflammer :  
Je t'aimerais mieux encore  
Si je pouvais mieux t'aimer.

Souvent ma bouche brûlante  
Voulut t'avouer mes feux :  
Toujours ma lèvre tremblante  
A retenu mes aveux.

Quand vers toi l'amour me guide  
Mon œil même craint le tien.  
Va : l'on n'est aussi timide ,  
Que lorsqu'on aime aussi bien.

Tu sais quel fut mon silence ?  
Je ne le romps qu'à regret.  
Oui , c'est la seule souffrance  
Qui me ravit mon secret.  
Si l'amour me rend coupable  
Le suis-je hélas : sans retour ?  
Dieux ! que n'es-tu moins aimable ?  
J'aurais pour toi moins d'amour.

J. C. GRANCHER.

---

A MADAME C - R.

*QUI, à-propos de l'amour, vint à parler  
de Platon et d'Épicure.*

J' AIME bien l'amour de *Platon* ,  
Quand votre esprit prend sa défense ;  
Mais en vous voyant, belle *Hortense* ,  
Je sens qu'*Épicure* a raison.  
Le vrai bien , qu'on ne trouve guère ,  
Consiste à les unir tous deux.  
Quel homme borné dans ses vœux ,  
Parmi tous vos moyens de plaire  
Pourrait n'en voir qu'un d'être heureux !

AUGUSTE GAUDE.

---

---

À MON MAÎTRE ET MON AMI.

QUAND il nous dit que pour écrire  
Il faut être maudit des cieux,  
Carré (1) module sur sa lyre  
Des accens si mélodieux,  
Que l'on dirait que tous les Dieux  
Ont pris plaisir à le maudire.

---

---

## LA MATERNITÉ.

ROMANCE.

QU'IL est touchant, qu'il est aimable,  
Le tableau qui s'offre en ces lieux !  
Un berceau près de cette table  
Attire et charme tous les yeux.  
Un enfant, d'un sommeil tranquille  
Goûte la pure volupté.  
Ah ! mon cœur reconnaît l'asile  
De la tendre Maternité.

---

(1) Professeur de Belles-Lettres, Membre de  
plusieurs Sociétés Littéraires.

Je sens, j'adore sa présence. —  
O Maternité, ton amour,  
Émule de la providence  
Crée et conserve tour-à-tour.  
Tout soin plaît, tout soin est facile  
Au cœur de tes lois enchanté.  
Le vrai plaisir a son asile  
Auprès de la Maternité.

Doux objets de leur vigilance,  
Croissez pour vos tendres parens;  
S'ils protégèrent votre enfance,  
Qu'un jour vous charmiez leurs vieux ans!  
Non, il ne sera point stérile  
Le souvenir de leur bonté :  
Vos vertus pareront l'asile  
De la tendre Maternité.

Charmante sœur d'un charmant frère,  
C'est peu de rappeler leurs traits;  
Unissez vos soins pour leur plaire,  
S'ils ont pour vous joint leurs bienfaits :  
Qu'à leurs vœux, votre cœur docile,  
Fasse un jour leur félicité !  
Fixez le bonheur dans l'asile  
De la tendre Maternité.

DEMORE, *Membre de l'Athénée de Lyon.*

## I M P R O M P T U

*A une Dame qui arriva le premier jour  
de l'an.*

**J**E veux vous épargner l'ennui d'un compliment :  
Dans ce jour où chacun parle de bonne année ,  
Je vous dirai sans fard ; mais bien sincèrement  
Que je borne mes vœux à vous voir fortunée ;  
Et l'an ne peut offrir qu'un doux commencement ;  
Puisque de ce beau jour date votre arrivée.

HAZARD.

## LA PIERRE PRÉCIEUSE ET LA ROSÉE ,

## F A B L E.

**S**EULE avec ses remords , la veuve de *Ninus* ,  
Loin du tumulte et des pompes du trône ,  
Aimait à parcourir ces jardins suspendus  
Qu'on admirait jadis au sein de Babylone.  
Un soir , errant sans but au gré de ses ennuis ,  
Un des magnifiques rubis  
Qu'enchassait l'or de sa couronne ,  
Se détacha. Le lendemain ,  
Quand le soleil s'élança sur le monde ,  
Ce rubis , qu'une nuit profonde

Avait d'abord recélé dans son sein ,  
S'anima des feux du matin.  
Mais en vain la pierre embrâsée  
Fait étinceler sa rougeur ,  
Qu'est-elle auprès de la rosée  
Que l'aurore à dessein semble avoir déposée  
Sur chaque feuille et chaque fleur ?  
Maintes gouttes éblouissantes ,  
Par cent couleurs effacent sa couleur ,  
Et par des clameurs insolentes  
D'une voix ironique exaltent sa splendeur,  
Le rubis remit sa vengeance  
A l'astre auteur de leur éclat.  
» Vous éclipsez , dit-il , mon modeste incarnat ;  
» L'azur , la pourpre et l'or parent votre existence ;  
» Et cependant je l'emporte sur vous ;  
» Perles d'une heure , est-ce un brillant fluide  
» Que vous opposerez à mon cristal solide ?  
» Éclatez plus que moi , je n'en suis point jaloux ;  
» Bientôt de ses rayons inondant l'atmosphère ,  
» Le soleil en vapeur légère  
» Résoudra les pleurs de la nuit.  
» Je vis long-tems , rien ne me nuit :  
» Votre triomphe est éphémère ;  
» C'est une gloire passagère  
» Qui vous consume et vous détruit.

HENRI BOILLEAU , *Membre de  
l'Académie des Sciences , Arts et  
Belles - Lettres de Toulouse.*

## MES VŒUX.

J'AI vu les dignités, l'éclat et l'opulence,  
Et rien n'a pu tenter ma modeste espérance.  
Un palais fastueux ne fait point le bonheur :  
Le bonheur, c'est la paix de l'esprit et du cœur.  
Mais en vain ce secret est facile à comprendre ;  
Il ne frappe que ceux qui sont faits pour l'entendre.  
Plus on court le plaisir, et plus le plaisir fuit.  
Mes douces passions respirent loin du bruit ;  
Et c'est là qu'on entend la voix de la sagesse,  
Besoin de l'âge mûr, tourment de la jeunesse.  
J'ai de purs sentimens et n'ai point de regrets ;  
Mes vœux m'ont occupé sans me troubler jamais,  
Et ces tableaux rians que mon esprit décore,  
S'effacent tour-à-tour, et me charment encore,  
Comme un songe flatteur, fils léger du sommeil,  
Qui, même en s'échappant, plaît encore au réveil.

Cependant je voudrais sur un coteau fertile  
Une maison modeste, un solitaire asile,  
Qui m'offrit du repos la douce volupté.  
Son luxe peu coûteux serait la propriété ;  
Une source abondante, en cascade agitée,  
Roulerait les trésors de son onde argentée,  
Dans un vallon tranquille et fait pour les amours ;  
Un rivage de fleurs couronnerait son cours ;  
Et c'est là que *Zélis*, mollement étendue,  
De fraîcheur et d'éclat verrait *Flore* vaincue.



O Nature ! ô *Zélis* ! ô tableau plein d'appas !  
Si l'esprit le conçoit , il ne le dépeint pas.  
Que cet asile heureux accroîtrait mon ivresse !  
Je verrais sans témoin sa taille enchanteresse  
Se dessiner par-tout sur des tapis de fleurs ;  
Sa voix , organe fait pour les tendres faveurs ;  
Sa voix qui donne un prix aux accords de ma  
lyre ,

Désapprendrait enfin dans cet heureux délire  
Et l'accent de la plainte et celui du refus.

Quelquefois pour *Cérès* je quitterais *Vénus*.  
Qu'il est doux d'égarer sa vue et sa pensée  
Sur l'onde qui gémît de sa fuite forcée ;  
De respirer en paix , sur les monts embaumés ,  
L'air qui baisa les fleurs et les fruits parfumés !  
Heureux l'ami des vers qui voit de son asile  
Et la roche sauvage , et la plaine fertile ,  
Et le pampre en feston riant sous le figuier ,  
Et le front des côteaux où règne l'olivier !  
Son œil ne peut quitter ni la forêt altière ,  
Déployant dans les airs sa robe printanière ,  
Ni les jardins fleuris , ni les mûriers touffus ,  
Ni les dons de *Pomone* aux rameaux suspendus ;  
Et sa muse redit cet ensemble admirable ,  
Des plus riches tableaux modèle inimitable.

Ah ! vous brillez en vain à mes yeux enchantés ,  
Séjour divin , beaux lieux que *Delille* a chantés !  
Mais si ma faible voix ne charme point l'oreille ,  
Si *Flore* sur ses vers épuisa sa corbeille ,  
Je veux , du moins , je veux , au retour du matin ,  
De ses accords heureux saluer mon jardin ,

Et tout près de la rive , assis sur la verdure ,  
Du chef-d'œuvre de l'art encenser la nature.

Ouvrez-vous à l'amant , bosquets , voûtes de  
fleurs ,

Sur mes yeux éblouis répandez vos douceurs !

En vain du peuplier la feuille *tremblotante*

Sur les épis flottans porte son ombre errante ;

Vainement la rosée , en fuyant de l'ormeau ,

Retombe en diamant sur le jeune sureau ;

L'air imprégné de feu me chasse des prairies :

Ouvrez-vous , protégez mes tendres rêveries !

C'est sous l'ombrage frais que naquit l'art des Vers ;

Cet art dont les tableaux embrassent l'univers.

L'homme froid goûte peu sa brillante peinture ;

Les fleurs sont à ses yeux un tort de la nature ;

Le poète pour lui n'est qu'un décorateur ;

L'amour a trop de feu , les prés trop de fraîcheur ;

Son esprit méthodique , assis sur les surfaces ,

Soumet tout au compas et ne croit point aux grâces.

Art charmant ! n'es-tu pas un peu trop décrié ?

Les bons vers font plaisir , les mauvais font pitié ;

Mais le choix est permis , et ma lyre tremblante

Mêlera quelques sons au concert qui m'enchanté.

Venez , chantres divins , venez m'environner ;

De myrte et de laurier je veux vous couronner !

Qu'un indigne rival , dans son jaloux délire ,

Insulte avec orgueil aux maîtres de la lyre ,

Qu'il les chasse du trône où tendent tous ses vœux ;

Moi , je ne sais qu'aimer ce qui me rend heureux.

O divine amitié ! toi que mon cœur appelle ,

Et qui , plus que l'amour , me fus toujours cruelle ,

J'ai

J'ai voulu vainement embrasser tes autels,  
Ah ! ton culte sacré , méconnu des mortels ,  
Règne sans doute aux cieux avec celui d'*Astrée* ;  
Mais je garde du moins ton image adorée.  
Et vous aussi , beaux-arts , je dois tous vous chérir :  
C'est parmi tous les arts qu'est celui de jouir.  
Notre esprit , fatigué du spectacle des vices ,  
Des plaisirs les plus purs goûte mieux les délices ;  
Et sur leur douce image aime à se reposer ;  
Beaux - arts ! à tous mes vœux , venez vous  
proposer.

Mais l'ombre s'épaissit au fond de ce bocage ;  
Déjà dans ce vallon le zéphir plus volage  
A rafraîchi des fleurs le calice odorant ;  
Déjà je vois pâlir la pourpre du couchant ,  
Et *Phébus* , en quittant son éternel empire ,  
Sur les sommets voisins jette un dernier sourire.

Toi , *Zélis* , viens aussi sourire à ces objets ,  
A l'amant le plus tendre , au jardin le plus frais ;  
Viens , sensible toujours , mais plus impatiente ,  
Mais respirant l'amour qui pour toi me tourmente !  
Ah ! viens , cet heureux jour ne doit point revenir ;  
Il fuit , et ce cyprès nous dit qu'il faut jouir.  
Regarde cette fleur qui meurt dans la poussière :  
Tu vantais ce matin sa fraîcheur printanière ;  
Elle a baisé ta bouche et couronné ton front ;  
Ainsi tous tes appas un jour se faneront.  
Que dis-je ! ta beauté , ta jeunesse brillante  
Auprès de cette fleur peut tomber expirante.  
Tu frémis... Ah *Zélis* ! ce malheureux vieillard  
Chargé d'ans et de maux attriste ton regard.

Il avait des amis , des enfans , une femme ;  
La mort a dévoré ce qui charma son ame.  
Isolé maintenant , sans désir , sans vigueur ,  
Pour comble d'infortune , il sent encor son cœur.  
Vois-tu son pied tremblant heurter contre la pierre ?  
Vois-tu son œil chercher un rayon de lumière ? ...  
Il n'en a pas besoin pour voir dans le tombeau  
Les yeux qui l'animaient d'un feu toujours  
nouveau ,  
La bouche qui s'ouvrait pour charmer sa tendresse ,  
Et la main qui pressait la sienne avec ivresse !  
Dieux ! détournez de lui ces objets effrayans ,  
Des malheureux mortels inutiles tourmens !  
Faut-il que tant de mal succède au bien suprême ;  
Et n'est-ce pas assez de perdre ce qu'on aime ?  
Puisse l'urne fatale , où sont tant de rigueurs ,  
S'ouvrir , pour terminer de si longues douleurs !  
Dans ce cercle de maux , errant par habitude ,  
Qu'a-t-il gagné de vivre ? hélas ! la certitude  
D'être jusqu'à sa fin souffrant et malheureux.

Dieux puissans ! exaucez du moins mes derniers  
vœux.

Quand l'arrêt du destin brisera mon argile ,  
Quand la mort , que j'attends d'un œil ferme et  
tranquille ,  
Eteindra dans mon cœur l'espérance et l'amour ,  
Que Zélis se console et m'oublie en ce jour !  
Ou si de vains regrets devaient trop la poursuivre ,  
Ne pouvant m'oublier , qu'elle cesse de vivre !  
Qu'importent des regrets que je n'entendrai plus ,  
Et quel tems choisit-on pour payer nos vertus !

*Zélis*, je ne veux point qu'une douleur amère  
Hamecte de tes pleurs ma demeure dernière,  
Ni qu'une froide tombe, asyle de la paix,  
De tes gémissemens rétentisse jamais!  
Eh! puissions-nous plutôt, amans vieillis ensemble,  
Chérir au dernier jour le nœud qui nous rassemble,  
Passer en même tems dans l'éternelle nuit,  
Et descendre au tombeau sans orgueil et sans bruit!

Jouissons cependant; le tems, le lieu nous presse:  
Que la peur de la perdre augmente notre ivresse;  
Couronnons-nous de fleurs, et que dans ce beau  
jour,

Ton amour seul, *Zélis*, égale mon amour!

AUGUSTE GAUDE.

---

A MONSIEUR D\*\*\*\*.

*QUI m'avait écrit que j'étais bâtard  
de Jupiter.*

**Q**UOI! de ce Dieu, dont le petard  
Aux coupables humains annonce sa colère,  
Vous prétendez, ami, que je suis le bâtard?  
Oh! c'est trop d'honneur pour ma mère.

PRUADERE, habitant de St. Girons.

## LE SONGE D'UN PRISONNIER.

ROMANCE.

Doux sommeil, oubli de mes peines,  
Viens, suivi des songes rians !  
En guirlandes changes nos chaînes,  
Et ces murs en bosquets charmans !  
Au morne flambeau qui m'éclaire,  
Prête l'éclat du plus beau jour ;  
Et sous un abri solitaire  
Qu'*Emma* réponde à mon amour.

O bonheur ! je la vois sourire.  
Je vole et tombe à ses genoux.  
A ses pieds repose ma lyre,  
Et les amours planent sur nous.  
Je prends sa main : ma lèvre ardente  
A cueilli le premier baiser....  
Un nouveau désir me tourmente...  
*Emma* ! voudras-tu l'appaiser ?

Le veux-tu ? ... Sa bouche mi-close  
Laisse échapper un doux soupir.  
*Emma* me présente une rose,  
Et je suis prêt de m'en saisir ;  
Mais, ô regret ! déjà l'aurore  
Me livre aux horreurs du reveil ;  
Et je n'ai pu jouir encore  
De tous les bienfaits du sommeil !

DUAULT,

---

---

I M P R O M P T U

*MIS sous un tableau de GUÉRIN , exposé  
au salon en 1800.*

AU pied de ce sombre tableau  
L'envie a déposé ses armes ;  
La critique éteint son flambeau ,  
Le sentiment verse des larmes.

*Feue* BOURDIC-VIOT.

---

---

## A U T R E

A MADAME DE BOUFLERS ,

*DONT l'Auteur venait d'apprendre la Fête.*

LA Magdelaine , au milieu des Apôtres ,  
Baisait les pieds de son divin époux :  
Belle *Bouflers* , il eût baisé les vôtres ,  
Et Saint Jean même en eût été jaloux.

VOLTAIRE.

## LE HIBOU PHILOSOPHE.

## F A B L E.

LE Hibou fit un jour afficher du matin  
Qu'il ouvrirait le lendemain,  
Dans un grenier connu de la gent volatile,  
Un cours, où, mariant l'agréable à l'utile,  
Il ferait l'exposé d'un système nouveau  
*Sur l'Univers.* L'avis était fort beau,  
Outre qu'on l'avait mis dans le moindre passage:  
(Le droit du timbre alors n'était pas en usage.)  
Aussi le lendemain, dès que le jour parut,  
Une foule d'oiseaux lestement accourut  
Au lieu désigné pour la classe.  
Le docteur reçut bien l'équipage écolier.  
Puis, quand chacun eut pris sa place,  
Il se mit gravement au centre du grenier,  
Et là, tint ce discours de démençe profonde:  
" Amis, j'ai découvert qu'il n'est rien dans le  
monde  
" De ce que nous croyons y voir:  
" Que la terre, le feu, l'eau, le blanc et le noir,  
" Les arbres, les maisons, tout cela n'est qu'espace,  
" Et rien par conséquent. L'oiseau même ébloui,  
" Qui croit ici-bas tenir place,  
" N'est pas d'autre nature. Aussi n'est-il en lui  
" Nul sentiment: Supposons qu'une pierre  
" Le frappe; il n'en reçoit qu'un mal imaginaire;



« Car une pierre et lui n'étant rien, l'on sent bien

» Que rien ne saurait blesser rien.

« J'ai dit; je vais prouver.... » — Attends que je  
te prouve

Avant cela ce que j'éprouve,

Dit, en l'interrompant, un Vautour en fureur;

Qui, de son bec aigu, dardant le discoureur,

Lui fit pousser un cri d'une force effroyable.

A ce cri, les oiseaux bernant le pauvre diable;

Hélas! s'écria-t-il, ayez pitié de moi:

Je souffre horriblement. — Tu te moques, je croi,

Répliqua le Vautour d'une voix ironique:

Mon cher ami, rien pourtant ne te pique.

Tout n'est qu'espace au monde, et rien par  
conséquent;

Aussi n'est-il en nous nul sentiment:

Sur toi donc, quelque effet que mon bec ait  
pu faire,

Tu n'as dû recevoir qu'un mal imaginaire:

Car un bec, un hibou, n'étant rien, tu sens bien

*Que rien ne saurait blesser rien.*

Ma Fable est un avis: Auteurs de faux systèmes,

Avant de les produire essayez-les vous-mêmes.

J. C. GRANCHER.

## LA DÉCLARATION.

A ÉLÉONORE,

ÉLÉONORE joint au plus heureux génie  
L'empire des talens et celui des attraits ;  
Belle sans le savoir , aimable sans apprêts ,  
En elle on voit la grâce à la décence unie ;  
Et la douceur embellir tous ses traits.

Il suffit de la voir pour lui rendre les armes :  
La fleur des champs que l'on vient de cueillir  
A moins d'éclat , de fraîcheur et de charmes ;  
Elle embellirait tout , rien ne peut l'embellir.  
Sur l'incarnat de ses lèvres mi-closes  
L'amour a fixé le désir.

Sous un voile jaloux sont deux boutons de roses ;  
Aux doux feux du baiser prêts à s'épanouir. ....  
Heureux , cent fois heureux celui qui doit l'instruire  
Et qui , de sa froideur ayant su la guérir ,  
Des marches de l'autel un jour doit l'introduire  
Dans le temple magique où règne le plaisir.

Dieux ! si j'obtiens les faveurs où j'aspire !  
Mais quel pressentiment fait palpiter mon cœur ;  
L'amour m'appelle , et je le vois sourire , ...  
Ah ! que dis-je ? insensé délire  
Qu'abuse un espoir séducteur !

Peut-être tant d'attraits causeront mon martyre ;  
Il me serait si doux qu'ils fissent mon bonheur !

AUGUSTE DE LABOUISSÉ.

## VERS

A M. AUGUSTE DE LABQUISSE.

TANTÔT léger comme *Catulle*,  
Ta muse joue en chantant le plaisir,  
Tantôt sensible, et rival de *Tibulle*,  
Ta lyre frémit de désir.  
Qu'elle est aimable, ta maîtresse,  
Quand elle couronne tes feux !  
Mais tu ne pouvais qu'être heureux  
En peignant si bien la tendresse.

P. DE BONNAFON, *Officier*  
*d'Artillerie Légère.*

## VERS

A UNE DAME

QUI demandait si l'on pouvait médire d'elle.

OUI, sans blesser la vérité,  
De vous, *Églé*, l'on peut médire ;  
Mais il faut faire la satire  
De l'esprit et de la beauté.

AUGUSTE GAUDE.

---

---

A MONSIEUR \*\*\*\*\*

*QUI paraissait fâché de ne pas recevoir de  
réponse des Administrateurs de \*\*\*\*.*

**P**OURQUOI donc voulez-vous lancer  
**AUX Administrateurs** les flèches de votre ire ?  
C'est bien à tort vous courroucer ;  
Attendez qu'ils sachent écrire.

A. L. C. A. D\*\*\*\*\*,  
*Correspondant de plusieurs Académies.*

---

---

DISTIQUE

PLACÉ SOUS MON PORTRAIT.

**J'**AI le droit d'être un jour membre de l'Institut ;  
Je naquis en l'année où *Voltaire* mourut.

J. P. J. A. D. L. \*\*\*\*

## VERS

A. M. ÉVARISTE PARNY.

**J**E maudirais *Tibulle* autant que vous, *Parny*;  
S'il eût chanté le nom de l'objet que j'adore.

Ne pouviez-vous choisir *Jenny*,  
Ou *Corinne*, ou *Lise*, ou *Fanny*,  
Et me laisser *Éléonore* ?

Vous auriez eu toujours ce naturel charmant ;

Ce style aisé qu'on aime, qu'on admire ;

Cet heureux abandon, ce gracieux délire

Inspiré par le sentiment.

Vous eussiez peint également

La rechûte, l'impatience,

Le lendemain, le souvenir,

La frayeur, les adieux, les sermens et l'absence ;

N'importe sous quel nom ; des vers pleins  
d'élégance

Se font aisément retenir.

AUGUSTE DE LABOUISSÉ.

---

Note des Éditeurs.

Nous avons reçu les vers de MM. de *Labouisse* et *Parny* avant leur insertion dans le *Journal de Toulouse*. Voici ce que M. de *Labouisse* nous écrit à ce sujet : « Attaqué dans plusieurs *Satires*, » j'ai pensé que la plus noble manière de répondre » aux outrages d'un anonyme, était de publier » le suffrage que j'ai obtenu de la muse de M. » *Parny*. J'aurais pu imprimer d'autres témoignages » poétiques, mais c'était le plus flatteur et j'ai » dû le choisir ».

## R É P O N S E

A M. DE LABOUISSÉ

SALUT au poète amoureux  
Qui chante une autre *Éléonore* !  
Ce nom favorable et sonore  
Embellit quelques vers heureux  
Qu'au Parnasse on répète encore.  
Que dis-je, heureux ! est-ce un bonheur  
De faire pleurer l'élégie ?  
Et le sourire du lecteur  
Peut-il dédommager l'auteur,  
Qui perd une amante chérie ?  
Votre succès sera plus doux.  
L'amour est sans ailes pour vous :  
Dans vos vers point de longue absence ,  
Point d'hymen forcé , d'inconstance ,  
D'exil , ni d'adieux éternels.  
Combien les adieux sont cruels !  
Votre muse heureuse et féconde  
Chante des amours sans regrets ;  
Et d'*Éléonore - seconde*  
J'en félicite les attraits.

PARNY.

DES

## MES DÉSIRES.

J E désirais trouver une beauté ,  
Simple , sans fard , belle , sans imposture ,  
Sage , mais sans sévérité ;  
Qui fuyant l'art et la parure ,  
Et tout ornement emprunté ,  
Joignit aux attraits du bel âge ,  
Cette douceur , cette naïveté ,  
Qui dans ses charmes arrêté ,  
Rendrait constant le plus volage ,  
Et séduirait l'austérité ,  
De l'homme même le plus sage.

Je désirais que son cœur agité ,  
D'une tendresse vive et pure ,  
N'eût de guide que la nature ,  
Et d'instinct que la volupté.

. . . . .  
. . . . .

J'aurais voulu , dans une douce ivresse ,  
Coulant les jours les plus heureux ,  
Que le dégoût , ni la tristesse ,  
Cruels enfans de la molesse ,  
Ne versassent jamais leurs poisons dangereux ;  
Dans notre douce et paisible retraite ;  
Que les ris , les amours , les plaisirs , et les jeux ,  
Filassent à jamais les doux et tendres nœuds  
De l'amitié la plus parfaite ;

Que chaque jour fût pour nous une fête,  
Que notre sort fût envié des Dieux,  
Toujours tendre, toujours sincère  
J'aurais voulu que ma bergère,  
Brûlât pour moi des mêmes feux,  
Et que jamais un destin rigoureux  
Ne la rendit inconstante et légère.  
Sur mille objets j'errai déconcerté  
Pour trouver un si beau modèle.  
L'amour qui me trompait, me montra la plus belle,  
Mais dans son cœur, en naissant infecté,  
L'amour n'était chez l'infidèle  
Qu'un tissu d'artifice et de légèreté.....  
Ce souvenir qui me déchire,  
Augmente encore mes douleurs :  
Au seul nom même de *Zémire*,  
Hélas ! mon faible cœur soupire,  
Mes yeux se remplissent de pleurs.  
Mais un destin nouveau m'éclaire,  
M'aimant sans feinte et sans détours,  
*Laure* sensible à mes amours,  
Viens adoucir ma pénible carrière,  
Et de mes maux interrompre le cours.

ANDRÉ CATHALA-COTURE,

*Professeur à Montauban.*



## S O U V E N I R.

J'ÉTAIS heureux lorsqu'aux pieds de *Thémire* ;  
Mon cœur osait de timides aveux ;  
Sur nous l'amour essayait son empire ;  
J'étais aimé , j'aimais , j'étais heureux.  
Plus de bonheur : j'ai perdu mon amie !  
Des jours de deuil remplissent mes beaux jours.  
Qui me rendra le printemps de ma vie !  
Qui me rendra mes premières amours !

J. C. GRANCHER.

## LA BONNE FORTUNE.

## C O N T E.

U N jeune et pauvre matelot ;  
A qui la cruelle fortune  
Avait départi pour son lot  
Une misère peu commune,  
Ennuyé de peiner beaucoup ,  
Sans en avoir plus de richesse ,  
Dit à sa femme : Pour le coup ,  
Je veux partir ; je te délaisse.  
Dans un certain pays lointain ,  
Qui va , dit-on , faire voyage ,  
S'en revient chargé de butin ;

L 2

D'aller dans ce pays j'enrage.  
Pour changer donc notre destin ;  
Des mers j'ai résolu de tenter le passage ;  
Ce parti-là me paraît le plus sage :  
Adieu , ma chère , adieu ! je pars demain ;  
Prends bien soin du petit ménage ,  
Et sur-tout souffre avec courage  
Ton veuvage.  
A mon retour tout ira meilleur train.

Il part : sa dame en parut affligée ;  
Mais fort aisément sa douleur ,  
En très-peu de tems fut changée  
En des jours remplis de douceur.  
Ainsi qu'on le voit dans l'absence ,  
Comme un défunt on l'oublia :  
On dit même qu'on publia  
Qu'il ne reviendrait plus en France ;  
Est-ce à dessein qu'on employa  
Ce stratagème ? Je le pense.

Bref : notre époux revient , et court à son logis ;  
Au lieu de son mauvais taudis ,  
Il voit une maison de fort belle apparence ;  
Il la regarde , et croit s'être mépris ;  
Il s'informe , il appelle ; on vient en diligence :  
C'est justement sa femme qui s'élance  
Entre ses bras ,  
Et qui , d'un air plein d'assurance ,  
Sans marquer le moindre embarras ,  
Le prend par la main , et s'avance

¶ Vers la maison. Il entre , et trouve tout au mieux.

— Qu'est donc ceci , s'écria-t-il ? O Dieux !

D'où vient cette magnificence ?

— C'est le ciel , lui dit-on , d'un air fort gracieux ;  
Qui sur nous a daigné verser sa bienfaisance.

— Et ce beau lit , ces meubles précieux ?

— C'est un don de la providence.

— Dieu soit béni , nous allons vivre heureux ;

Comme il s'extasiait sur toutes ces merveilles ,

Il entend la voix d'un enfant

Qui vient chatouiller ses oreilles.

Le marmot entre en sautillant :

A cet aspect , le mari sent

Redoubler sa vive surprise ,

Puis il demande , en sourcillant ,

Si c'est un céleste présent

Dont encor Dieu le favorise ?

Oui , vraiment , lui répond sa femme avec franchise :

Morbleu ! reprit l'époux , ne demandons plus rien ,

Le ciel , à mon insçu , m'a donné trop de bien.

---

---

L'INFLUENCE DES MŒURS SUR LES TALENS.

## ÉPI TRE

D'UN PERE A SON FILS,

*COUROMNÉE en l'an X, par la Société  
des Belles-Lettres de Montauban.*

OBJET des soins de ma vive tendresse,  
O cher enfant qu'ont élevé mes mains !  
A tes succès, à tes brillans destins  
Tu sais combien mon ame s'intéresse.  
Enorgueilli de tes rares talens,  
Qu'avec transport, de tes progrès naissans ;  
Je parcourus la rapide carrière !  
De mes travaux j'y trouvais le salaire ,  
Et la douceur qui charmaient mes vieux ans.  
Ils sont passés ces doux ravissemens !  
Tes pas ont fui la retraite paisible,  
Jadis si chère à mon ame sensible,  
Où nous puisions dans les sources du beau ;  
Où nos regards contemplaient la nature ,  
Où , des talens, le magique flambeau  
Jetait sur nous une clarté si pure.  
Errant au gré des inconstans désirs,  
Nonchalamment bercé par les plaisirs,  
Au sein des jeux tu consumes ta vie.....  
Tremble, ô mon fils ! tremble pour ton génie.

Dans la mollesse et dans l'oisiveré  
On perd le goût et l'amour de l'étude.  
De la pensée abjurant l'habitude,  
L'esprit se livre à la frivolité :  
De grands travaux il devient incapable.  
Les vastes plans, l'invention, la fable,  
L'art de l'intrigue, et les détails heureux,  
Les sentimens nobles et généreux,  
Une chaleur et féconde et durable,  
Sont étrangers aux cœurs voluptueux.  
Des *Fénétons*, des *Rousseaux*, des *Corneilles*,  
Loin d'eux la verve et les doctes merveilles :  
Loin d'eux le noble et vigoureux crayon,  
Qui de *Burrhus* dessina la belle ame,  
*Phèdre* mourante, et sa coupable flamme :  
Loin le burin de l'immortel *Buffon*,  
Le naturel, la force, l'abondance,  
Qui, de *Voltaire*, annoncent les écrits ;  
Et de l'auteur du *jeune Anacharsis*,  
Le coup d'œil juste et la douce éloquence.  
Que, sur la terre, attachant ses regards,  
Fuyant des cieux la voûte éblouissante  
Leur muse faible, énervée, impuissante,  
Ne tente point de sublimes écarts,  
Et qu'elle rampe à l'abri des hasards.  
Des sons mesquins dépourvus d'harmonie,  
Des chants communs qui n'émeuvent jamais ;  
Point de tableaux ; quelques minces portraits  
Bien grimaçans, à couleur rembrunie,  
Un cadre étroit, des desseins imparfaits,  
Des chairs sans vie, et de débiles traits,

Et des couleurs d'où la grâce est bannie ;  
Un style froid , et de tristes pamphlets ,  
Et des horreurs , et d'infâmes couplets. ....  
Voilà , voilà les fruits de leur génie !  
O volupté ! ce sont là tes bienfaits.  
Oui , sous le joug de la vile molesse ,  
L'ame , perdant l'audace et la vigueur ,  
Se rétrécit , se dégrade , s'affaisse.  
Oui , les écrits qu'enfante sa langueur  
Mettent au jour les vices de l'auteur :  
Il nous l'a dit , l'oracle du *Permesse* ;  
*Le vers se sent des bassesses du cœur.*  
A ce tableau tu frémis d'épouvante.....  
De ces dangers , que l'image effrayante ,  
Serve de guide à tes pas chancelans :  
Ouvre les yeux : des mœurs sur les talens  
Connais enfin l'influence puissante.

Quand l'Éternel , au jour de sa bonté ,  
Donna des lois à la société ,  
Pour l'embellir il créa le génie ,  
Pour l'affermir il créa la vertu :  
Des plus beaux dons ce couple revêtu ,  
Dans les états fit régner l'harmonie :  
Le ciel l'unit d'indissolubles nœuds ;  
Mais il voulut , dans cet accord heureux ,  
Pour prévenir le dangereux délire ,  
Qui trop souvent égare nos esprits ,  
Que les talens aux mœurs fussent soumis :  
Des mœurs sur eux , de-là l'auguste empire.

Vois-les , mon fils , dans le sacré vallon  
( *Leur précieux , leur antique héritage* ) ,

S'intéresser aux enfans d'*Apollon*,  
Leur départir la force et le courage,  
Un cœur sensible, un esprit juste et sage,  
Les vifs transports de l'émulation,  
De la santé le suprême avantage,  
L'empressement, la constance à l'ouvrage,  
Et de l'honneur, l'ardente passion,  
De leurs succès infaillible présage.

C'est sous les lois, sous la garde des mœurs  
Que le talent naît et prend sa croissance :  
Leurs tendres soins, leurs soins conservateurs,  
Ont élevé sa longue et faible enfance,  
Mais, sur les pas de l'aigle audacieux,  
Il a franchi la barrière des cieux....

Mœurs ! vous guidez l'essor de sa jeunesse ;  
Vous soutenez ses rapides élans ;  
Il tient de vous la grâce et la noblesse :  
De ses desseins il vous doit la richesse,  
Son feu, sa verve et ses mâles accens.  
Il vous doit tout ; et quand la noire envie,  
Quand la hideuse et basse calomnie  
Sur ses lauriers distillent leur poison,  
Vous accourez, vous prenez sa défense ;  
Vous immolez à sa juste vengeance  
Ce couple affreux que vomit l'*Achéron*.

Soutiens des arts, des sciences, des lettres ;  
O mœurs ! garans de l'immortalité,  
Vous inspiriez, vous formiez nos ancêtres  
Versez vos dons sur leur postérité.  
Comment, sans vous, sonder le vaste abyme  
De la nature et de l'immensité ?

Où découvrir l'obscur vérité ?

Du double mont comment gravir la cime ?

Ce chêne antique , honneur de nos côteaux ;

Au front superbe , au magnifique ombrage ,

Qui défiant et la foudre et l'orage ,

Jusques aux cieux élève ses rameaux ,

Par sa grandeur , sa force , son usage

De la nature est le plus bel ouvrage :

Tel le génie inspiré par les mœurs.

Mais qu'un insecte invisible et vorace ,

Sous son écorce exerçant ses fureurs ,

Pompe sa sève.... O mortelle disgrâce !

Du chêne , en butte à de mornes langueurs ;

On voit pâlir la tête verdoyante ,

On voit tomber sa feuille jaunissante ,

Ses faibles bras pendans de tous côtés

Sèchent autour de sa tige mourante....

Tel le génie en proie aux voluptés.

Lis ton devoir , mon fils , dans ma peinture :

De ton destin cet arbre est la figure.

De la mollesse abjure les erreurs ;

Brise ses fers si tu chéris la gloire ;

Pour parvenir au temple de mémoire

Il faut passer par le temple des mœurs.

TAVERNE , *ancien Maître des Jeux  
Floraux , Membre de plusieurs  
Académies.*



---

---

À MADEMOISELLE DE \*\*.

PENSER que je vous aime enchantait mon loisir  
Avant que je me pusse hier à vous le dire.  
Aujourd'hui j'ai besoin d'un surcroît de plaisir  
Et je le trouve à vous l'écrire.

J. C. GRANCHER.

---

---

## À MADAME DE L \*\*.

*EN lui renvoyant les œuvres de Boufflers.*

L'AIMABLE auteur que je vous rends,  
Grâce à des maitresses jolies,  
A fait sans doute en peu de temps,  
Beaucoup de vers et de folies;  
Mais, entre nous, l'on a parlé  
Un peu trop de ce double ouvrage;  
S'il vous avait connue, *Églé*,  
Il en eût fait bien davantage.

*Par le même.*

## IMITATION DE CATULLE.

VIVONS, ô ma tendre *Lesbie*,  
Vivons pour nous aimer toujours ;  
Et méprisons les vains discours  
De cette vieillesse ennemie,  
Qu'indignent nos jeunes amours.

Des feux dont l'horison se dore,  
Si la splendeur s'éteint dans les ombres du soir,  
Le matin ramène l'espoir  
D'une clarté plus belle encore :  
Mais quand la mort qui nous poursuit,  
Dissipe de nos jours le pâle météore,  
Nous tombons au sein d'une nuit  
Que ne remplace aucune aurore.  
Ah ! puisque tel est notre sort,  
Crains d'opposer des refus à ma flamme.  
Donne moi ta bouche, ô mon ame,  
Et dans un mutuel transport,  
Oubliant l'univers, sous ce feuillage sombre,  
Unissons nos baisers avec un art si doux,  
Que jamais les yeux des jaloux  
N'en puissent deviner le nombre.

GERAUD, de Bordeaux.

CHANSON.

## CHANSON.

AIMEZ, aimez légèrement :  
C'est aujourd'hui la mode en France ,  
L'homme sujet au changement  
Ne s'y pique point de constance.  
Cesse enfin de nous tourmenter  
Sentimentale extravagance ,  
Si nous aimons , sachons aimer ,  
Comme aujourd'hui l'on aime en France.

Il faut effleurer un instant ,  
Mais ne point se mettre à la gêne ;  
Lors qu'on veut avoir un amant  
Le prendre et le quitter sans peine.  
L'amour est un amusement ;  
N'y mettons point de l'importance.  
Sachons aimer en plaisantant :  
C'est ainsi que l'on aime en France.

C'est-là , qu'on bannit la raison ,  
Que l'on encense la folie ,  
Et que l'on fait une chanson  
Quand on a perdu son amie.  
C'est-là , que l'on vit sans façon ,  
Que l'on agit sans prévoyance ;  
Qu'on parle sans réflexion :  
Ah ! l'heureux pays que la France.

MAURICE ANGLIVIEL.

M

---

---

LES QUATRE HISTOIRES,

O U

## LA FILLE A ÉLEVER.

C O N T E. (1)

F U I S loin de moi , raison toujours sévère ,  
Trop de réserve entraîne trop d'ennui ;  
Le ridicule et la gaieté légère  
Sont les seuls Dieux que j'invoque aujourd'hui.

C E grand *Artus* , si connu dans le monde  
Par ses hauts-faits et par sa table ronde ,  
Eut une fille au déclin de ses ans.  
En était-il le véritable père ?  
Ce point encor divise bien des gens ;  
Mais , à coup sûr , *Genièvre* était sa mère.  
Que *Lancelot* en fut pour la façon ,  
Et que l'époux n'en fut que pour le nom ,  
C'est ce qu'on voit dans plus d'une famille.  
La damoiselle était d'ailleurs gentille ,

---

*Note des Éditeurs.*

(1) La longueur de ce Conte nous empêche de le publier en entier. Nous espérons que l'auteur voudra bien nous permettre de donner le reste de cet intéressant ouvrage dans notre second volume.

Et, pour la paix de l'auguste maison,  
Il suffisait qu'*Artus* la crût sa fille.  
Elle grandit. Le bon roi, de rêver  
Sur les moyens de la bien élever.  
Il eût voulu qu'elle fût sans caprices  
Et sans aucun de ces aimables vices  
Dont le beau sexe a fait ses agrémens ;  
Et qu'on enseigne aux filles de ce temps.  
*Artus* disait : Il faut un caractère :  
La femme tendre aime et s'attache bien ;  
Par vanité , l'orgueilleuse est sévère ,  
Et, par instinct, la froide n'aime rien.  
Trois choses donc mènent à la sagesse,  
Mais qui jamais les possède à la fois ?  
Qui peut unir fierté , froideur, tendresse ?  
Il ne s'agit que de faire un bon choix.  
*Artus* alors se souvint d'une fée  
Que ses sujets consultaient au besoin ;  
Loin de la cour, habitant un recoin,  
Mise à l'antique, et toujours mal coiffée ;  
Elle était vieille ; on citait sa bonté,  
Mais on avait oublié sa beauté.  
*Sincère* était l'arbitre des familles,  
De ses trésors aidait les vieux guerriers,  
S'intéressait au sort des chevaliers,  
Et s'attachait sur-tout aux jeunes filles.  
Elle aimait mieux employer son pouvoir  
A protéger les maris que leurs femmes :  
L'hymen donnait trop d'esprit à ces dames,  
Qui l'égalaient, disait-elle, en savoir.  
En pareil cas, *Artus* crut nécessaire

De recourir à l'habile *Sincère*,  
Il résidait alors à *Cramelot* :  
Laisant sa femme aux soins de *Lancelot* ,  
Sans suite un jour il quitta cette ville :  
Il eût mieux fait de demeurer tranquille ;  
Car la sagesse est encore un vain mot  
Pour une belle au sortir du maillot.  
Un peu plus tard , elle est fort inutile ;  
Et quelquefois , alors qu'on est nubile ,  
Trop de sagesse est un très - grand défaut.  
Enfin , voilà le monarque en voyage ,  
Par monts , par vaux , trottant , malgré son âge ,  
Il traversa maints et maints beaux pays ,  
Que maints auteurs ont très au long décrits.  
N'imitant pas leur verbeuse faconde ,  
Peignons plutôt *Artus* , à chaque pas  
Interrogeant , arrêtant tout le monde ,  
Cherchant sa fée et ne la trouvant pas.  
Devant les feux de l'aube matinale ,  
L'astre des nuits , dans sa marche inégale ,  
Avait pâli pour la trentième fois ,  
*Artus* errait déjà depuis un mois ,  
Quand , sur le soir , aux environs d'un bois ,  
Il rencontra certaine damoiselle ;  
Elle était triste , et n'était plus fort belle ,  
Mais on voyait qu'elle l'avait été.  
*Artus* passait son chemin sans rien dire ;  
On ne prend part qu'aux pleurs de la beauté.  
Eh ! lui dit-elle , où courez - vous , beau Sire ?  
Venez à moi , vous serez satisfait ;  
J'ai le cœur tendre , et l'esprit fort bien fait.

— Vous avez donc , Madame , été bien sage ?  
— Ah ! Monseigneur , j'ai toujours bien aimé.  
Le Roi breton , qu'allécha ce langage ,  
De son cheval descendit tout charmé.  
L'aveu , dit-il , est tout à votre gloire ;  
Asseyons-nous : contez-moi votre histoire.

Mais il fallut gagner le bois voisin :  
Sait-on conter au bord d'un grand chemin ?  
Pour deviser , rien n'est tel qu'un bocage.  
Dans le sentier où le couple s'engage ,  
Les yeux baissés , *Artus* marchait rêvant.  
Ainsi que lui , la dame devant elle ,  
Les yeux baissés , marchait en soupirant.  
S'il était vieux , la pauvre damoiselle  
Était si tendre , était si peu cruelle ,  
Qu'elle eût voulu son histoire augmenter  
D'un incident , au lieu de la conter.  
A leurs regards , auprès d'une onde pure ,  
S'offrit un pré qu'émaillaient mille fleurs ;  
Mille arbrisseaux , mariant leur verdure ,  
En exilaient le jour et ses ardeurs ,  
Et mille oiseaux , chantres de la nature ,  
Y célébraient l'amour et ses faveurs.  
Là , deux amans , seuls avec leurs erreurs ,  
Auraient mis fin à plaisante aventure.  
Tandis qu'*Artus* , que suit son palefroi ,  
Se dirigeait vers ce beau paysage :  
Tant bien que mal , la pucelle , à part soi ,  
Disait : Tâchons d'en tirer avantage.  
Mais le hasard déranger ses projets ,  
Et lui montra , sur la mousse étendue ,

Une autre dame au fond de ces bosquets,  
Le vieil *Artus* sourit à cette vue,  
Qui le tirait d'un assez mauvais pas.  
Il observa pourtant que l'inconnue  
A son aspect ne se dérangea pas ;  
Que dans ses yeux régnait l'indifférence ;  
Que son maintien annonçait l'indolence ,  
Et que le tems , exerçant sa puissance ,  
Avait un peu dégradé ses appas.  
Si bien qu'*Artus* , que trop de complaisance  
Avait failli mettre dans l'embarras ,  
Lors se piqua de trop d'insouciance.  
Enfant gâté de certain Dieu malin ,  
Il eût voulu , sans prendre feu soudain ,  
Qu'on l'accueillit d'un air de prévenance.  
Enfin rompant le premier le silence ,  
Pardon , dit-il : mais il est imprudent  
De reposer ainsi seule en plein champ :  
Qui sait , Madame , un passant téméraire....  
— On ne craint rien avec mon caractère.  
— Quel est-il donc ? — Je suis froide , Seigneur.  
— Oh ! oh ! tant mieux ; ceci change l'affaire.  
Racontez-moi comment avec froideur  
On sait filer le roman de son cœur.  
— Autant , à vous , le dire qu'à tout autre ;  
C'est mon défaut ; n'avez-vous pas le vôtre ?  
*Artus* se tut , quoiqu'il n'en convint pas ;  
Mais il dormait toujours entre deux draps ,  
Onc n'ont couché rois à la belle étoile.  
Voyant la nuit qui déployait son voile ,  
Et la clarté s'éteindre à l'occident ,



Il s'occupa d'abord très-prudemment  
De s'éloigner d'un séjour si sauvage ,  
Et de chercher quelque autre logement  
Qu'un gazon frais sous un agreste ombrage.  
Des toits dorés , au-dessus du feuillage ,  
Étincelaient des feux du jour mourant ;  
Il engagea ces dames à le suivre.  
Dirigeons-nous , dit-il , de ce côté ;  
Ce dôme annonce une grande cité ;  
Si , du pays , le souverain sait vivre ,  
Je vous promets un souper excellent ,  
Quelques honneurs , et sur-tout un asile  
Où nous pourrions causer commodément.  
On le suivit : mais cette grande ville  
Ne se trouva qu'un superbe palais.  
L'architecture en était d'un bon style :  
Quoique nombreux , prodigués sans excès ,  
Les ornemens en avaient été faits  
Et dispersés par une main habile.  
*Artus* , surpris qu'on eût , à si grands frais ,  
En lieux déserts construit ce domicile ,  
Donna carrière à ses yeux stupéfaits.  
Il aperçut , au fond du péristile ,  
Troisième Dame , assise sous un dais ,  
Qui lui cria , d'un ton fort malhonnête :  
Rois , chevaliers , pontifes et savans  
Ont seuls le droit de pénétrer céans.  
Le rang d'*Artus* fit passer sa requête ;  
Et , comme on sait , Dames sont de tous rangs ,  
On admit donc le Monarque et sa suite.  
Or , du palais , sans être décrépité ,

L'hôtesse avait à se plaindre du tems.  
Tout en rendant justice à son mérite,  
*Artus* vit bien qu'on a tort, à trente ans,  
D'être encor fière, eût-on des agrémens,  
Il admira sa sorte destinée,  
Qui lui faisait, dans la même journée,  
Trouver ainsi trois beautés sans appas.  
C'est qu'au bon tems de la chevalerie,  
Se rencontrait fille gentile à tout pas.  
Était-on vieille? on dérobait sa vie;  
Était-on laide? on ne se montrait pas.  
Ce que je dis sera traité de fable :  
Le monde, hélas! n'est plus reconnaissable;  
Avec le tems, tout doit dégénérer.  
*Artus* auquel on voulait tout montrer,  
N'aspirait, lui, qu'au moment d'être à table.  
Lorsqu'on a faim, on sait mal admirer.  
Il témoigna sa vive impatience.  
Un ambigu, tel que, même en ce jour,  
Un enrichi n'en donne point en France,  
Parut enfin dans ce charmant séjour.  
A sa recherche, à sa magnificence,  
Le Roi pensa, si tant est qu'un Roi pense,  
Qu'on le jouait d'un bien aimable tour.  
Il soupçonnait tant de galanterie  
D'appartenir à l'art du négromant;  
En attendant qu'un beau coup de féerie  
Vint couronner un tel commencement,  
*Artus* sentit, qu'avec sa compagnie,  
Son mieux à faire était, buvant d'autant,  
De bien manger, et, table desservie,

De deviser jusqu'au matin suivant.  
Il soupa bien ; mais , la puce à l'oreille ,  
A chaque instant craignant que chaque vieille  
A son plaisir ne tournât l'entretien.  
Ayant vidé la dernière bouteille ,  
Il s'empêssa de le tourner au sien.  
Allons , dit - il , femmes , veuves ou filles ,  
Retracez - moi toutes vos peccadilles.  
On observa qu'il devait commencer.  
— En cheveux blancs peut-on intéresser ?  
Répondit-il. Un vieillard manque d'ame.  
Pour les récits , vivent les jeunes - gens !  
Les miens , jadis si vifs et si plaisans ,  
Sont bons , au plus , pour endormir ma femme.  
— Quoi , Monseigneur , vous êtes marié ?  
— Eh ! oui vraiment ! Cela vous fait pitié ;  
Mais , qui plus est , ma belle , je suis père.  
Ma fille aura bientôt quelque raison ;  
Je veux , d'honneur , en faire un parangon ;  
Voilà pourquoi je cours après *Sincère*.  
Ainsi , parlez : à votre âge on dit tout ,  
Et , comme vieux , j'ai droit de tout entendre.  
L'une de vous m'a dit qu'elle était tendre ;  
L'autre m'a dit être froide par goût ,  
Et la troisième a l'air d'être un peu fière.  
Je veux savoir , pour prendre mon parti ,  
Comment chacune a fourni sa carrière ,  
Et dans le monde a jadis réussi.  
Il s'agissait d'une grande princesse ,  
Le vieux trio se sentit très-flatté  
De lui donner des leçons de sagesse.

N'a-t-on pas vu , de tout tems , la vieillesse ;  
Moralisant avec sévérité ,  
Cacher ses torts aux yeux de la jeunesse.  
Tel , abusant de son autorité ,  
Un Prince injuste ordonne la justice :  
Ainsi , le cœur en proie à l'avarice ,  
Aime à prêcher la prodigalité.  
Mais venons-en au fait , sans verbiage.  
On s'accorda , sans parler davantage ;  
On fit silence ; en cercle on se plaça ,  
Et la première aussi-tôt commença.

## MYRHINE.

J'AI nom *Myrhine* , et je suis née en Grèce  
Dans l'indigence et dans l'obscurité ;  
Mais j'étais belle : avec de la beauté ,  
Mon sexe a mieux que fortune et noblesse.  
Rien n'égalait ma sensibilité :  
Il faut aimer alors qu'on est jolie.  
J'aimai donc bien , et ne m'en cachai pas.  
Je voulais être une femme accomplie ;  
Par des talens j'animai mes appas.  
J'avais choisi , pour recevoir mon ame ,  
Cet instrument , né d'une tendre flamme ,  
Qu'inventa *Pan* , et que brisa *Pallas*.  
Des flots d'amans s'empressaient sur mes pas ;  
On m'appelait aux festins , au théâtre ,  
Et , des autels , je passais aux salons.  
On me fêtait , on me comblait de dons ;  
De ma beauté tout était idolâtre ;

Nul ne parlait du charme de mes sons.  
Sourd à mes airs, que dictait la nature,  
Le fol essaim de mes admirateurs  
Applaudissait devant moi sans mesure  
A des accords savans et peu flatteurs.  
Combien de fois, accusant ma figure,  
Et m'irritant de lui devoir les cœurs,  
N'ai-je pas craint de soigner ma parure ;  
Mais je finis par braver la censure,  
Et je m'en tins à mon goût seulement.  
Mon avis même aujourd'hui, quoique vieille ;  
Est que le Grec, peuple d'ailleurs charmant,  
Avait alors moins de cœur que d'oreille,  
Et que la flûte est un froid instrument,  
Quand le joueur manque de sentiment.  
Dans mon dépit, j'avais quitté la ville.  
Un soir, assise au fond d'un petit bois,  
Qui dérobaît l'aspect de mon asile,  
Je fis passer ma douleur sous mes doigts.  
M'abandonnant aux écarts du caprice,  
Je modulais mes sons avec délice,  
Un calme frais régnait sur l'univers,  
Et l'écho seul répondait à mes airs :  
Lorsqu'un soldat, entr'ouvrant le feuillage,  
Vint arracher ma flûte à mes accens.  
Il la couvrit de cent baisers brûlans,  
Et puis, me tint brusquement ce langage :  
Ah ! que ne suis-je admis au rang des Dieux,  
Pour l'élever jusqu'à moi dans les cieux !  
Si son abord m'avait un peu troublée,  
Son compliment fut loin de me saisir :

Tous les *bravos* de la Grèce assemblée  
Ne m'auraient pas fait autant de plaisir.  
J'en pleurai même, et cachai ma faiblesse ;  
Mais, plus sincère, il pleurait sans rougir,  
Et ses regards exprimaient son ivresse.  
— Heureux celui qui touchera ton cœur !  
S'il est un Roi digne de ta tendresse,  
C'est à ce Roi qu'appartient le bonheur !  
Ainsi parlait sa naïve éloquence,  
Et le modeste et sensible *Eumédon*  
Sur ses rivaux obtint la préférence.  
Jamais, jamais je n'oublierai son nom :  
Est-il permis d'oublier, de sa vie,  
Le nom porté par son premier amant ?  
Le sort guida sa valeur en Asie :  
Je le suivis près de ce conquérant,  
Prétendu fils du maître du tonnerre,  
Qui, né jadis pour désoler la terre,  
A son bonheur dut le surnom de *grand*.  
Hélas ! percé d'une flèche cruelle,  
Mon *Eumédon* périt aux champs d'*Arbèle*.  
Le conquérant m'honora d'un regard.  
Simple en mes goûts, affligée, et sans art,  
Je dédaignai l'hommage d'*Alexandre* ;  
Il m'oublia dans les bras de *Thais*.  
Mais, quoique sage, avec une âme tendre,  
D'être infidèle on ne peut se défendre.  
Un autre amant sur les rangs s'était mis ;  
C'était le brave et galant *Ptolomée*.  
J'avais besoin d'aimer et d'être aimée,  
Sans y penser, mon cœur se trouva pris.

Il devint Roi ; je l'aimai sur le trône :  
*Démétrius* lui ravit sa couronne ,  
Et je l'aimai dépouillé de grandeur.  
Mais son rival , jaloux de son bonheur ,  
Lui disputa jusques à sa maîtresse ;  
Et sa maîtresse , esclave de son cœur ,  
En le plaignant , se soumit au vainqueur.  
Eh ! qui n'eût pas imité ma faiblesse ?  
Je n'avais plus ma première jeunesse ;  
Il était beau , vaillant , et plein d'ardeur....  
O mon esprit ! rappelle-moi sans cesse ,  
Non ces honneurs , ces dons , ces vains trésors  
Qu'à mes désirs prodiguaient ses transports ,  
Mais ces instants d'abandon et d'ivresse  
Où , loin du bruit et des yeux de la cour ,  
Nous n'existions que pour le seul amour.  
Grâce aux faveurs , aux refus , au mystère ,  
Je fus toujours l'amante de son choix.  
Ma seule crainte était de lui déplaire ,  
Ses volontés étaient mes seules lois.  
J'étais facile , et je devins sévère ;  
Je crus aimer pour la première fois.  
Hélas ! je pleure encor ce temps prospère ,  
Illusion charmante et passagère ,  
Même au séjour de l'immortalité ,  
Ton souvenir fait ma félicité !  
Eh ! dit *Artus* , interrompant *Myrhine* ,  
Expliquez-vous ; je n'entends point cela.  
— C'est que la mort , de sa faux assassine ,  
Par un beau jour coupa ce beau nœud-là.  
*Démétrius* , que ma perte accabla ,

Eût tout donné pour toucher la cruelle.  
Qui peut changer un arrêt du destin ?  
Je n'étais plus à cet amant fidèle ,  
Qu'il me pressait encor contre son sein.  
Il fit placer ma dépouille mortelle  
Dans un tombeau , qu'au fond de son palais  
Son désespoir fit ériger exprès ;  
Et , m'honorant d'une pompe inouïe ,  
N'aspirant plus qu'au terme de sa vie ,  
Mourut bientôt consumé de regrets.  
Un tel amour étonna ses sujets.  
On me bâtit un temple en *Phénicie* :  
Une *Vénus* , qu'on surnomma *l'Amie* ,  
Prit désormais place au congrès des Cieux.

A sa toilette en vain *Lucine* en glose ,  
Je suis déesse , et le suis par l'Amour :  
Lorsque ce Dieu fait une apotheose ,  
Tout applaudit au céleste séjour.

. . . . .  
. . . . .

HENRI BOILLEAU, *Membre de*  
*l'Académie des Sciences , Arts et*  
*Belles - Lettres de Toulouse.*



## ANECDOTE.

*D*ENIS, nièce de *Voltaire*,  
Venait de rendre, avec succès,  
De *Zaïre* le caractère;  
Certain campagnard du Valais  
L'en louait fort, à sa manière.

- Dans ce rôle, répond notre actrice honoraire,  
Que pour *Gaussin* mon oncle fit exprès,  
Je sens qu'il me faudrait pour plaire  
Être jeune, avoir des attraits.  
— Ah ! Madame, repart le niais,  
Vous êtes bien la preuve du contraire.

PONCET-DELPECH, *ex-Constituant*.

## LE RETOUR A L'AMOUR FIDÈLE.

*A*h ! je le sens ; l'amant fidelle  
Peut seul connaître le plaisir.  
Que mon erreur était cruelle,  
Et qu'il est doux d'en revenir !

Cessez, concerts de la folie,  
Qui retentissiez de mes vœux !  
Et toi, douce mélancolie,  
Viens, je pleure, et je suis heureux.

Je disais dans un vain délire :  
Le sentiment n'est qu'une erreur ;  
On aime assez quand on désire ;  
Jouer vite est le vrai bonheur.

Ainsi pour mon cœur infidelle  
L'amour même fut importun ,  
Et je cueillais la fleur nouvelle  
Avant qu'elle eût pris son parfum.

Infortuné ! de quelques charmes  
Que mon œil séduit s'enivrât ,  
Je ne vis plus de douces larmes  
Couler sur un sein qui m'aimât.

Aux pieds d'une nouvelle amie  
Je jurais bien d'aimer toujours ;  
Mais pour lui conserver la vie,  
Je n'aurais plus donné mes jours.

O charme , ô vertu de mon ame ,  
Touchante sensibilité !  
Tu renaissais , tu rends à ma flamme  
Sa chaleur et sa pureté.

J'ai besoin d'aimer , et j'adore.  
Mais j'ai dit au Dieu des amours :  
Si mon cœur te reçoit encore ,  
C'est pour te retenir toujours !

AUGUSTE GAUDE,

---

---

C O N T E.

U N Prince qu'on citait pour un Roi vertueux ,  
Dans le transport d'une aveugle colère ,  
Ordonna que sur l'heure un pauvre malheureux ,  
Sur l'échafaud terminât sa carrière.  
Ma peine va finir , Sire , dit humblement  
L'infortuné qu'on sacrifie ;  
Mais le remords , qui vous attend ,  
Vous rongera toute la vie.  
Cette sage leçon et l'air du patient  
Furent comme un trait de lumière.  
Le Roi fit aussi-tôt grace à cet innocent ,  
Et reconnut dès ce moment ,  
Que la colère était mauvaise conseillère.

CHAS.

---

---

L E C A F É.*AIR de la Pipe de Tabac.*

P OËTES , vantez l'hippocrène ;  
Buveurs , le jus de *Saint-Péré* ;  
*Céladon* vante ta *Climène* :  
Moi je n'aime que le café.  
Le vin trouble l'esprit du sage ;

N 3

Par sa maîtresse, on est trompé ;  
Sur les auteurs, sifflets font rage ;  
Je savoure en paix mon café.

Par une migraine maudite  
Quand j'ai le cerveau déchiré ,  
Aussi-tôt je la mets en fuite ,  
Avec la vapeur du café.  
Ai-je des chagrins ou des peines !  
J'avale un moka parfumé ,  
Et la gaité coulé en mes veines  
Avec les flots d'un bon café.

Si sur l'océan atlantique  
Jamais l'on me voit embarqué ;  
Ah ! croyez qu'à la Martinique  
J'irai chercher du bon café.  
De vos trésors, Pérou, Mexique ,  
Mon cœur est assez peu touché ,  
Et je ne prise l'Amérique  
Que pour son excellent café.

La chère même la plus fine ,  
Le meilleur vin n'est pas compté ;  
Si le festin ne se termine  
Par une tasse de café.  
Au café , la cérémonie  
Fait place à plus de liberté.  
C'est le moment de la saillie ;  
La sagesse rit au café.

Le nectar vanté dans la fable  
Procurait l'immortalité.  
D'une vertu presque semblable  
Les Dieux douèrent le café.  
J'accrois mes jours par ce breuvage  
D'un tems au sommeil dérobé :  
Pour vivre et jouir davantage ,  
Mortels , usez donc de café.

Souvent l'auteur prend son génie  
L'amant son amabilité ,  
Le guerrier , sa valeur hardie ,  
Dans une tasse de café.  
Si moi-même aujourd'hui je chante  
Des Dieux ce présent fortuné ,  
Les couplets que pour lui j'enfante ;  
Je les dois à du bon café.

DEMORE , *Membre de l'Athénée  
de Lyon.*

## CLÉOPATRE À AUGUSTE.

H É R O Ï D E.

A I-JE bien lu cet ordre ? O ciel ! puis-je le croire ?  
Moi , mère , épouse , sœur , fille de souverains ,  
Dont le sceptre et l'honneur ont vieilli dans  
    l'histoire ,  
Sous le joug d'un tyran , abaissant mes destins ,  
J'attacherais mon front au char de sa victoire ,  
Et des fers chargeraient mes glorieuses mains !  
*Octave* , quelle est donc ton étrange pensée ?  
Croirais-tu qu'oubliant ma fortune passée ,  
Je pourrais avilir , aux yeux de l'univers ,  
Un nom qui paraissait au-dessus des révers ?  
Où sont ces temps heureux qui couronnaient  
    ma vie ,  
Quand , parmi des lauriers honorés de l'envie ,  
Le vainqueur de Pharsale et le rival des Dieux ,  
Apportait à mes pieds , amant respectueux ,  
L'encens qu'il recevait de la terre asservie ?  
De quel charme ces bords furent alors couverts !  
L'éclat d'un Dictateur , la puissance romaine ,  
Les aigles , les faisceaux , menaçant l'univers ,  
Déployez avec pompe à la cour d'une Reine ;  
Mon empire couvert d'armes , de légions ;  
*Neptune* , des climats du Tibre et de Golconde ,  
Déposant à mes pieds les offrandes du monde ;  
L'hommage de cent Rois , tout l'or des nations

Prodigué par l'amour en de superbes fêtes ;  
L'ivresse des plaisirs, le fracas des conquêtes ,  
Mon palais répandant le bonheur et l'effroi ;  
D'une gloire immortelle entouraient ma couronne ;  
Et dans ce grand éclat répandu sur mon trône ,  
*César*, Rome, les Dieux, s'abaissaient devant moi.  
L'inflexible *Caton*, dominant en Afrique ,  
Arracha de mes bras cet aimable vainqueur ;  
Mais à Rome, à Munda, dans les plaines d'Utique,  
J'avais toujours pour moi ses décrets et son cœur.  
Bientôt ce demi-Dieu, tonnant au capitolé ,  
Tombe sous les poignards de *Brutus* qui l'immole.  
Déjà sur le tombeau de tous ses assassins ,  
La main des Triumvirs, de carnage fumante ,  
Disputait de *César* la dépouille sanglante ,  
Je vis tomber *Lépide* ; *Antoine* eut l'orient ;  
Son rival, plus heureux, gouverna l'occident.  
*César* fut mon amant, *Antoine* mon esclave.  
Malgré les cris de Rome et du jaloux *Octave* ,  
Il fait tout pour ma gloire, il courbe , sous mes  
pieds ,  
Des Rois et des romains les fronts humiliés ;  
Au char de mon triomphe il s'attache lui-même ,  
Il couronne mon front d'un triple Diadème ;  
Il prodigue à mon sang, états, sceptres, honneurs.  
Parmi ces deux rivaux, ivres de ses fureurs,  
L'ambition allume une guerre barbare :  
On s'arme ; contre nous le sénat se déclare.  
J'ai tracé mon bonheur, je vais peindre mes maux.  
O combat d'*Actium* ! . . . . ô fuite criminelle !  
Ne troublez plus mes sens d'une image cruelle :

La victoire semblait couronner ses drapeaux ;  
*Antoine* l'abandonne et me suit sur les eaux.  
Arrête , malheureux ! ... , va du sein de *Neptune*  
Sur un autre élément relever ta fortune ;  
A trente légions rends leur chef , un héros ;  
Sers ton nom , ton parti que ton amour immole ,  
Et la foudre à la main , enchaîne , au capitole ,  
Ce sénat avili qui cherche à t'accabler ,  
Et que ton fier rival soit réduit à trembler.  
Inutiles discours ! ..... vaincu par sa faiblesse ,  
L'univers disparaît auprès de sa maîtresse ;  
Le plus grand des héros s'éloigne des combats ;  
Il fuit loin d'*Actium* , de son camp , de la Grèce ;  
Ciel ! le danger redouble , il perd tous ses soldats ,  
Le sénat le proscrit , *Octave* veut sa tête ;  
Mais le courroux du sort ne l'intimide pas ;  
Il s'arme d'un poignard , et bravant la tempête ,  
Il sourit à la mort en tombant dans mes bras.  
Et moi , loin d'imiter ce généreux courage ,  
Amante sans tendresse , et Reine sans honneur ,  
Du trône je pourrais tomber dans l'esclavage ,  
Et survivre à l'amant dont j'ai fait le malheur !  
Et quand de ce héros la cendre fume encore ,  
A ces mânes craignant de me sacrifier ,  
J'embrasserais les loix d'un monstre que j'abhorre ,  
Des dépouilles d'*Antoine* exécration héritier !  
Quoi , Rome , tu verrais une superbe Reine  
Conduite dans tes murs , où d'insolens exploits  
Ont gravé mes malheurs et la honte des Rois ,  
Suivre en habits de deuil une pompe inhumaine ,  
Un char environné d'illustres malheureux ,



Roulant parmi les flots d'un peuple furieux ,  
Dont la clameur vénale et les sanglans outrages ,  
D'un amant trop chéri souilleraient les images ;  
Un char, où je verrais un despote orgueilleux ,  
Fouler d'un pied tranquille et d'une audace  
extrême ,

Les Rois , les nations , le sénat et moi-même ;  
Et , lâche imitateur des fureurs de *Sylla* ,  
Me réserver encor le sort de *Jugurtha* !

Mais, *Octave*, à quel titre et pour quelles conquêtes  
Ordonner ces apprêts, ces esclaves, ces fêtes ?

Sans doute avec raison sur ce superbe char

La victoire plaçait et *Pompée* et *César* ;

Et Rome avec transport , au sein de ses murailles ,

Couronnait des héros si grands dans les batailles.

Mais en toi, qui pourrait aux yeux des nations

Justifier l'orgueil de tes prétentions ?

Dis-moi qui t'a porté sur le trône du monde ?

Serait-ce tes talens, ta science profonde ?

Parle ; de quel éclat as-tu su couronner

Les fers avilissans que tu veux me donner ?

De tous les Triumvirs tu fus le plus barbare ;

Tremble ; un Dieu te poursuit des gouffres du

Ténare ;

L'ombre de *Cicéron* s'élance sur tes pas.

Montre-nous tes lauriers cueillis dans les combats ?

Lorsque le bras vengeur du généreux *Antoine*

Triomphait de *Brutus* aux champs de Macédoine ,

Dans ta tente , accablé de mortelles frayeurs ,

Tu traçais le tableau de nouvelles horreurs :

Sans le bras d'*Agrippa* , sans l'esprit de *Mécène* ,

Lâche , aurais-tu conquis la grandeur souveraine ?  
Ah ! si pour obtenir tout l'éclat du pouvoir ,  
Il suffit de réduire un peuple au désespoir ,  
D'outrager un ami dans l'honneur de sa femme ,  
De surpasser *Cinire* et sa luxure infame ,  
De plonger un poignard au sein d'un bienfaiteur ,  
De trahir son parti , d'incendier des villes ,  
De cacher des complots , sous des dehors  
tranquilles ;

J'en conviens , et ne puis l'avouer sans horreur ,  
Nul ne mérite plus ce coupable bonheur.  
Puisse ta tête un jour , de son tronc arrachée ,  
Aux murs de ton palais , avec pompe attachée ,  
Effrayer les tyrans , et venger les humains !  
J'armerai les enfers , au défaut des Romains.  
Sur ce monstre cruel , sanglantes *Euménides* ,  
Déchaînez les vautours , les serpens homicides ;  
Et toi , peuple Romain , qui me mets au tombeau ,  
Jadis ami d'*Antoine* , et depuis son bourreau ;  
Esclave couronné qui règues dans les chaînes ,  
Extrême en ton amour , plus encor dans tes haines ,  
Cruel dans tes plaisirs , farouche en tes vertus ,  
Et servant tour-à-tour et *César* et *Brutus* ,  
Détruisant par orgueil et Carthage et Numance ,  
Des Peuples et des Rois dévorant la substance ,  
Et couvrant à la fois toutes les nations  
Des funestes éclats de tes divisions ;  
Puisse les Dieux vengeurs , indignés de tes vices ,  
T'arracher ton pouvoir , ton sénat , tes comices ,  
Te donner des tyrans à la place des lois ,  
Et livrer à l'enchère et ta vie et tes droits !

Qu'héritiers

Qu'héritiers de tes mœurs et de tes barbaries,  
 Mille monstres armés du flambeau des furies,  
 Du trône et de l'empire, avides concurrens,  
 De leurs cruels efforts te déchirent les flancs !  
 Puissent, sur les débris de tes cités fumantes,  
 Du Nord dévastateur les cohortes sanglantes,  
 Engloutir tes trésors, disputer tes lambeaux,  
 Anéantir ces arts dont tu fus idolâtre,  
 Et venger à la fois le monde et *Cléopâtre* !  
 Mais, pourquoi soulever l'implacable avenir,  
 Lorsque d'un autre soin je dois m'entretenir,  
 Quand je vois du tyran la sacrilège escorte,  
 Qui, de la Pyramide, ose assiéger la porte ?  
 Cruels ! ne troublez pas le séjour de la paix ;  
 Je n'ai plus de mon rang la pompe accoutumée ;  
 Vous possédez ma cour, mon trône, mon palais ;  
 Respectez les tombeaux où je suis renfermée ;  
 Les tombeaux font trembler l'audace et les forfaits.  
*Caton*, que ton poignard se présente à ma vue ;  
*Socrate*, prête-moi ta force et ta ciguë ;  
 Illustres malheureux, qu'opprima le destin,  
 Soutenez mon courage et mon noble dessein.  
 Et vous, orgueil du sang, amour, transports de  
     haine,  
 Impérieux tyrans qui régnez sur mon cœur,  
 Mânes de mes aïeux, qui blâmez ma lenteur,  
 Allumez dans mon ame une fureur soudaine ;  
 Du monde où j'ai régné sortons avec honneur ;  
 Je dois cesser de vivre en cessant d'être Reine.  
 Hâtons-nous, le temps presse ; approchons de  
     mon sein

158 ALMANACH DES MUSES.

Ce redoutable aspic.... qu'il y porte soudain  
Un germe destructeur de la nature humaine.  
*Dieux ! quel poison mortel me suit de veine en  
veine !*

Il m'enflamme , il me brûle , et pénétrant mon  
cœur ,

De mes jours malheureux il va briser la chaîne.

*Cléopâtre* succombe.... Une horrible pâleur

A détruit tout l'éclat de sa beauté fatale.

*Vénus* , console- toi , tu n'as plus de rivale.

Et toi , dont j'ai causé l'infortune et la mort ,

J'imite ton exemple , et partage ton sort ;

*Antoine* , aux bords du Styx mon ame va descendre ;

Tu mourus dans mes bras , je mourrai sur ta  
cendre.

AILLAUD , *Fondateur de l'Athénée  
de Montauban , Membre de plusieurs  
Académies.*





# NOTICE

## SUR LES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LES HABITANS DES DÉPARTEMENS MÉRIDIONAUX.

**O**DES SACRÉES ou les Psaumes de *David*, le *Magnificat*, et le *Te Deum*, en vers Français. Traduction nouvelle par *A. Rippert*, Curé du Diocèse de Grénoble, Lyon, *Tournachon-Molin*. Paris, *Giguet* et *Michaud*.

*Il y a dans cette traduction des morceaux écrits avec chaleur ; mais on y remarque, malheureusement, beaucoup de vers totalement dépourvus d'harmonie.*

**RECHERCHES** sur les Costumes des Anciens, etc., etc. Par *M. Maillot*, de plusieurs Académies. I vol. in-4°. Paris, *Didot*.

*Cet ouvrage, fruit de 30 années de recherches et de travaux, sera très-utile aux artistes.*

**TRAVAUX** de l'Athénée du Gers, pendant le premier semestre de l'an XII. Séance publique du premier Germinal. In-4°. de 44 pages. Auch, *J. P. Duprat*.

*On trouve dans ce Recueil :*

1°. Une OBSERVATION d'Apopléxie par vice organique de cœur, qui se préparait depuis plusieurs années, rapportée par *M. Destieux*, Médecin.

2°. Une OBSERVATION sur une Hydro-Spermatocèle très-volumineuse, par *M. Pardiac* Chirurgien.

3°. ANCIEN *système Monétaire*, comparé avec le nouveau. — Avantages de celui-ci sur le précédent. — Nécessité d'une refonte générale des Monnaies. Par M. *Vidaloque*.

4°. RAPPORT d'une *affection hystérique*, essuyée par une Dame d'Auch, dans le huitième mois de sa grossesse. Par M. *Destieux*, Médecin.

5°. NOTICE d'un *Mémoire* sur la section de la Symphise des os Pubis, présenté à l'Athénée par M. *Boutan*, Médecin.

6°. NOTICE d'une *Dissertation* imprimée sur la fièvre Puerpérale, présentée à l'Athénée par M. *Laborde*, Médecin, à Condom.

7°. ODE A BONAPARTE, sur son retour d'Egypte. Par M. *Chaudruc*, Secrétaire de l'Athénée.

8°. FRAGMENT d'un Poëme intitulé, *Télémague dans l'île de Calipso*. (1) Par M. *Jamme fils*, Membre de l'Athénée de Toulouse, correspondant de celui du Gers.

9. RAPPORT sur les *Plans* présentés par divers Artistes pour le monument qui doit être érigé à la mémoire d'*Antoine Megret-d'Étigny*, ancien Intendant d'Auch et Pau. Par M. *P. Sentet* fils, Inspecteur-conservateur des monumens des Arts dans ce Département, Archiviste de l'Athénée.

10°. IMITATION de deux Odes d'*Horace*, par M. *Toulouzet*.

11°. LES DEUX CHIENS : Fable. Par M. *Beaugrand*.

12°. ÉLÉGIE. Par M. *Chaudruc*.

(1) Ce Poëme avait été déjà imprimé dans le Recueil des ouvrages lus dans la séance publique du Lycée de Toulouse, le 30 Germinal an VIII.

13°. DESCRIPTION du Bouclier d'Hercule, Traduction libre d'Hésiode, par M. Bruguière.

*L'Athénée du Gers a publié plusieurs recueils intéressans. Tous les amis des lettres doivent applaudir à l'émulation et aux talens des Membres de cette estimable Société.*

RAPPORT fait au Citoyen Brun, Préfet du Département de l'Ariège, sur un grand nombre de Vaccinations pratiquées dans l'arrondissement de St. Girons, pendant le dernier semestre de l'an XI. Par Dominique Latour, ex-Chirurgien des armées de la République, natif de Sentein, même Département. Toulouse, Guiramand Libraire.

*Cet ouvrage n'est pas sans mérite. La seconde partie sur-tout, contient des vues utiles et très-bien exposées.*

A M. PICARD, Épître, par Desbarreaux.

*De la prose, malgré les rimes.*

FABLES nouvelles, avec un avertissement relatif à une nouvelle édition des conseils donnés à une mère sur l'éducation de ses enfans. par P. Cavayé. Montpellier, Durville. Toulouse, Manavit.

*L'Auteur dit dans son avertissement : « en présentant ces Fables au public, je n'ai pas prétendu solliciter le titre de Fabuliste; une telle prétention serait coupable : on ne peut que glaner dans un champ où Lafontaine a cueilli les prémices d'une moisson dont les restes ont été le partage des Aubert, des Lamotte, des Florian, etc. »*

*En publiant ces Fables, M. Cavayé a voulu être utile à l'enfance, nous croyons que ses desirs seront accomplis. On trouve dans son livre d'excellentes*

*leçons de morale. Si le style n'est pas toujours agréable, il est du moins correct, et c'est maintenant un grand mérite.*

ODES CHOISIES d'*Horace*, traduites en vers Français, avec des Remarques critiques et littéraires, à l'usage des Lycées et des Écoles secondaires. Par M. D. *Toulouzet*, Professeur de Belles-Lettres. Paris. Toulouse, chez *Guiramand*.

*Plusieurs de ces Odes avaient paru dans les recueils de l'Athénée du Gers. L'auteur a du talent et de la facilité; mais on est fâché de trouver, dans des morceaux très-agréables, des vers tels que ceux-ci :*

Esclave, apporte ce flacon.

Sulpicius, de son caveau

Doit tirer pour nous un carreau.

Il est chez moi, *Mécène*, un carreau, de bon vin,  
Des parfums précieux, des fleurs dont l'*ambroisie*  
Vous presse de venir demain.

SATIRES *Toulousaines*. Bruxelles. *Wandermann* frères. Ces Satires avaient d'abord paru manuscrites. L'auteur a eu tort d'attaquer des gens de lettres d'un mérite reconnu : il faut avouer cependant qu'il a montré beaucoup de talent. Pour faire connaître sa manière nous prendrons, au hasard, quelques passages de son opuscule.

Tajan, aux yeux hagards,  
Jette sur l'*Hélicon* de dédaigneux regards,  
Et fier d'avoir un jour rendu dans l'*Athénée*  
Un prolix détail des travaux de l'année,  
Sa notice à la main, se proclame avec feu  
L'héritier des talens de défunt *Montesquieu*.  
*Saint-Jean* le suit de près, et ses mains prosaïques



Agitent vingt discours qu'il croit académiques ;  
*Pié*, des neuf chastes sœurs, clandestin favori,  
 Se promène tout seul, de lui-même ravi ;  
 Mais l'orgueil sur son front vainement se déploie,  
 Il n'a vécu qu'un jour, comme son *Ver à soie*. (1)  
 Et toi, son fier rival, toi qu'il prône par-tout,  
 Qu'il proclame l'apôtre et l'arbitre du goût,  
 Toi, *Baour-Lormian*, dont la muse guindée,  
 Sans le secours d'autrui n'eut jamais une idée,  
 Qui du vieil *Ossian* flétris les beaux lauriers,  
 Qui mutilas *le Tasse* et ses tableaux guerriers ;  
 Rimeur lâche et diffus, sans verve et sans audace,  
 Condamné par *Lebrun* au borbier du Parnasse,  
 Et qui dans tout Paris, comme un *Pradon* cité,  
 Viens de ton sot orgueil fatiguer la cité ;  
 C'est toi, c'est toi, sur-tout, dont ma muse  
 dévoue

Le nom au ridicule, et les vers à la boue.

*Le Satirique*, après avoir rimé la liste de l'*Athénée*,  
 exprime ainsi sa douleur :

Toulouse, voilà donc ton malheureux destin !  
 Ton éclat autrefois n'était point incertain ;  
 Tu brillais par tes jeux, tes spectacles, tes fêtes ;  
 Les beaux arts dans ton sein étendaient leurs  
 conquêtes,  
 Et *Clémence*, enflammant le cœur des Troubadours,  
 Dotait, pour ton orgueil, les chantres des amours.  
 Quand le troisième jour du mois chéri de *Floré*,  
 Rougissait l'horison de sa brillante aurore,  
 Tes Magistrats, unis aux soutiens de nos lois,  
 Décernaient le triomphe et la palme à la fois ;  
 Cent hymnes, du vainqueur éternisaient la gloire,

---

*Note des Éditeurs.*

(1) M. *Pié* a publié un excellent Poëme  
 didactique, intitulé : *Le Ver à soie*.

Et le portaient vivant au temple de mémoire !  
*Hélas ! des jours si beaux se sont évanouis !....*

LA CONTRE-SATIRE, suivie de quelques  
 pièces fugitives, par M. *Auguste de Labouisse*.  
 Toulouse. Veuve Douladoure.

*Les pièces fugitives, mises à la suite de la Contre-  
 Satire, sont très-agréables.*

ÉPÎTRE à l'Auteur des *Satires Toulousaines*,  
 par M. *Baour-Lormian*. Toulouse.

*Cet ouvrage a eu un succès mérité, malgré les  
 injustes critiques de plusieurs personnages que M.  
 Baour a vengés des sarcasmes du Satirique vers  
 le milieu de son Épître. M. Baour conseille au  
 Satirique de ne plus attaquer les Auteurs ; puis il  
 ajoute :*

Si pourtant la nature, aveugle en son caprice,  
 A jeté sur ton sort quelque noir maléfice ;  
 Si pour toi la satire est un affreux besoin,  
 Vers un but généreux tends avec plus de soin :  
 Fais avec le délire un utile divorce ;  
 Au lieu de ces tableaux sans couleur et sans force,  
 Peins à grands traits la fraude et la duplicité,  
 Le vice énorgueilli de sa publicité,  
 L'usure au cœur d'airain, à l'œil louche et perfide,  
 L'envie et ses poignards, l'avarice stupide,  
 L'aveugle ambition, et l'orgueil hébété,  
 De ses vieux parchemins pleurant la nullité.  
 Poursuis, d'un fer sanglant, jusque dans ses  
 repaires,  
 Le jeu, démon fatal, au front ceint de vipères ;  
 Raille ce parvenu, cet ignoble *Valbois*,  
 Qui naguère, commis à trente francs par mois,  
 Aujourd'hui, sur un char qu'attèle l'opulence,  
 De ses vols pardonnés affiche l'insolence ;  
 Qui, couvrant de bijoux une infame beauté,  
 Trafique de la honte et de l'impunité,

Tandis que sous le chaume où naquit sa misère,  
Peut-être de besoin expire son vieux père.

SEPTIEME et huitième *Satires Toulousaines*,  
suite aux six premières. Genève.

*L'auteur accuse quelques Membres de l'Athénée  
d'avoir fait imprimer les six premières Satires, et il  
répond à M. Baour-Lormian; puis il représente ce  
dernier entrant dans le Musée de Toulouse.*

Franchissant le parvis de cette auguste enceinte,  
De ses nuages gris ayant la tête ceinte,  
Escorté de *Lassere*, appuyé sur *Tajan*,  
Paraît le grand *Baour*, assassin d'*Ossian*.  
A l'aspect de son *Roi*, la troupe réjouie  
Ne craint plus les efforts ni les coups de l'envie;  
Chacun sent aussi-tôt renaître son orgueil,  
Et le peintre *Lucas* bondit sur son fauteuil.

RÉCLAMATION du véritable *Satirique*, en  
réponse à M. *Baour-Lormian*, Montauban, veuve  
*Denis*.

*On trouve de beaux vers dans cette Satire.*

HOMMAGE à l'*Insecte anonyme*. Par *Mouzet* et  
*Deloné*.

AL DELPARRABISSAIRE des *Sabens de la  
bilo de Toulouse*.

QUELQUES VUES d'améliorations, mises sous  
les yeux de l'Empereur des Français. Par M.  
*J. F. Ayral*, de Toulouse.

A L'AOUTOU clandestin de las *Satyros  
Toulousainos*. Par M. P. *Lassère*

RÉPONSE d'un anonyme au libelliste anonyme.  
*Weissenbourg*.

**CARNABAL** *dins l'ïlo des Satgés*, Pouëmo  
 én-quatrè cants , et én bersés. Par J. D.

*Poëme Philosophique.*

**NEUVIÈME** *Satire Toulousaine* : réponse au  
 libelle ordurier intitulé : *Ma Réclamation*.  
 Genève.

*Le Satirique relève toutes les fautes qu'il a  
 remarquées dans la Réclamation ; et s'adressant à  
 l'Auteur il dit :*

*Eh bien , que penses-tu de ces fautes grossières ?  
 Ne marche plus tout seul et retourne aux lisières ;  
 Ne crois plus dans ces lieux pouvoir passer pour  
 moi ,  
 N'extorque plus mon nom pour défendre ton Roi ;  
 Ne viens plus me doter de ta sottise extrême.  
 Malheur à l'homme vil qui craint d'être lui-même.*

*Et plus bas :*

*Réprimez cependant vos cris , votre impudence ,  
 Un chef-d'œuvre peut seul m'ordonner le silence.  
 Auteurs , pour mettre un terme au cours de mes  
 bons mots ,  
 Faites sortir Pallas du creux de vos cerveaux.  
 Newton vit arrêter sa plume trop féconde ;  
 Pour répondre à l'envie , il inventa le monde.*

**RÉCLAMATION** *contre la réclamation* , et les  
 mœurs de Toulouse.

*De grosses injures , une ignorance complète de  
 notre langue et des bienséances , voilà ce que nous  
 avons remarqué dans ce libelle attribué avec juste  
 raison au petit S. . .*

**LE JUGEMENT** *et la mort du Satirique* ,  
*Poëme Heroï-Comique* , par M. *Verax*. Genève.

*Peu de bons vers , des calomnies , et des fautes*

*de Français. Ce Poëme est de la façon d'un personnage long-temps soupçonné d'être l'auteur des Satires. On a cependant imprimé que M. J. avait composé ce pamphlet. Ceux qui connaissent le style de cet estimable membre de l'Académie des Jeux Floraux, ne lui attribueront jamais une semblable platitude.*

LE TESTAMENT *du véritable satirique*, Satire en réponse au Poëme ayant pour titre le jugement et la mort du Satirique. Auch. Girod.

*Il y a quelques jolis vers dans ce petit ouvrage.*

Mémoire sur les eaux Thermales d'Audinac, près Saint-Girons (Ariège), par M. Guichou, Membre de la Société de Médecine de Toulouse, associé correspondant de l'Académie de la même ville.

*Ce mémoire est écrit avec pureté.*

## ERRATA.

- Page 2, vers 15, *Barthe*, lisez *Barthéz*.  
Page 10, vers 9, *Prenez-vous*, lisez *Pressez-vous*.  
Page 11, vers 6, *Perdus*, lisez *Perdu*.  
Page 33, vers 8, *Déclina*, lisez *Déchira*.  
Page 35, vers 9, *Secour*, lisez *Secours*.  
Page 41, vers 11, *Non ! moins fort*, lisez *Non.  
Moins forts*.  
Page 72, vers 5, *Un*, lisez *Une*.  
Page 73, vers 20, *Que*, lisez *Qui*.  
Page 74, vers 11, *Produirait*, lisez *Produirais*.  
Page 79, vers 14, *Esclave*, lisez *Elève*.  
Page 80, vers 3, *Parlant*, lisez *Pensant*.  
Page 121, vers 15, *d'instinet*, lisez *d'instinct*.  
Page 123, vers 6, *remplissent*, lisez *remplacent*.  
Page 124, vers 1, *dans*, lisez *dans*.

---



---

## T A B L E.

|                                                           |        |
|-----------------------------------------------------------|--------|
| LETTRE d'une grand' tante à sa petite                     |        |
| nièce ,                                                   | page 1 |
| À quelques amis réunis à table chez moi.                  | 9      |
| À <i>Lesbie</i> , imitation de <i>Catulle</i> .           | 10     |
| Conte.                                                    | 11     |
| Les Nations vengées , Ode.                                | 12     |
| Le Songe , à <i>Eléonore</i> .                            | 14     |
| À Madame <i>Julie Crabere</i> , Quatrain.                 | 16     |
| Vers en réponse au Quatrain.                              | 17     |
| Réponse aux Vers précédens.                               | ibid.  |
| Stances imitées des anciens.                              | ibid.  |
| Les deux Mariages , Fable.                                | 20     |
| À M. <i>Auguste de Labouisse</i> .                        | 23     |
| À M. <i>Auguste Gaude</i> .                               | ibid.  |
| Réponse à Madame de <i>Montanclos</i> .                   | 24     |
| Épigramme.                                                | 26     |
| Balade par <i>Eustace Morel</i> .                         | ibid.  |
| Traduction de la X <sup>e</sup> Épître d' <i>Horace</i> . | 28     |
| Épigramme faite en l'an VI.                               | 32     |
| Le Converti , Conte.                                      | ibid.  |
| La Faible Résolution , à <i>Eléonore</i> .                | 34     |
| Ode tirée du Pseaume CXI.                                 | 35     |
| Stances sur la guerre actuelle.                           | 37     |
| Le Chien d'Europe & l'Africain , Fable.                   | 41     |
| À Madame de <i>Bourdic</i> ,                              | 42     |
| Réponse de Madame de <i>Bourdic</i> .                     | ibid.  |

|                                                                      |         |
|----------------------------------------------------------------------|---------|
| La Résurrection de <i>Lazare</i> .                                   | page 43 |
| Vers sur une Violette donnée dans un Bal.                            | ib.     |
| Le Renard mourant, Fable.                                            | 44      |
| À Mile de M * * * le jour de sa Fête.                                | 46      |
| Épître à un jeune Auteur tragique.                                   | 47      |
| Vers à Madame de G.                                                  | 53      |
| Sur St. <i>François</i> , mon Patron.                                | 54      |
| Les Personnes publiques.                                             | 55      |
| Le Nom. À <i>Eléonore</i> .                                          | 56      |
| Aux Mânes du Général <i>Joubert</i> .                                | 58      |
| Épigramme.                                                           | 59      |
| Épître à Madame C-R.                                                 | 60      |
| Couplet élégiaque.                                                   | 64      |
| Le Moine guéri, Conte.                                               | ibid.   |
| Madrigal.                                                            | 68      |
| Vers à M. J.                                                         | 69      |
| Sur les Vers précédens.                                              | ibid.   |
| Stances sur les Beaux-Arts.                                          | 70      |
| Épître.                                                              | 72      |
| Couplets à une <i>Marie</i> .                                        | 75      |
| Stances sur la mort d'une jeune Fille.                               | 76      |
| Souvenir.                                                            | 77      |
| À Mademoiselle <i>Justine</i> * * *.                                 | ibid.   |
| Le Songe.                                                            | 78      |
| À Madame <i>Eléonore de Labouisse</i> .                              | 88      |
| Épître à un Anglais.                                                 | 81      |
| Imitation libre de la XXXIV <sup>e</sup> Ode<br>d' <i>Anacréon</i> . | 89      |
| Couplets à Madame <i>Julie Crabere</i> ,                             | 90      |
| Réponse.                                                             | 91      |



# T A B L E.

171

|                                                      |         |
|------------------------------------------------------|---------|
| Vers à Mademoiselle <i>Georgon</i> .                 | page 93 |
| Fragmens des Chants religieux.                       | 94      |
| À la Marquise de ***                                 | 98      |
| Couplet à M <sup>de</sup> É. de L. sur sa grossesse. | ibid.   |
| Ode traduite d' <i>Horace</i> .                      | 99      |
| Romance.                                             | 100     |
| À Madame C-R.                                        | 101     |
| À mon Maître & mon Ami.                              | 102     |
| La Maternité, Romance.                               | ibid.   |
| Impromptu.                                           | 104     |
| La Pierre précieuse & la Rosée, Fable.               | ibid.   |
| Mes Vœux.                                            | 106     |
| À Monsieur D ****                                    | 111     |
| Le Songe d'un Prisonnier, Romance.                   | 112     |
| Impromptu mis sous un Tableau de<br><i>Guérin</i> .  | 113     |
| Autre à Madame de <i>Boufflers</i> .                 | ibid.   |
| Le Hibou Philosophe, Fable.                          | 114     |
| La Déclaration. À <i>Eléonore</i> .                  | 116     |
| Vers à M. <i>Auguste de Labouisse</i> .              | 117     |
| Vers à une Dame.                                     | ibid.   |
| À M. *****                                           | 118     |
| Distique.                                            | ibid.   |
| Vers à M. <i>Evariste Parny</i> .                    | 119     |
| Réponse à M. de <i>Labouisse</i> .                   | 120     |
| Mes Désirs.                                          | 121     |
| Souvenir.                                            | 123     |
| La Bonne Fortune, Conte.                             | ibid.   |
| L'Influence des mœurs sur les talens ,<br>Épître.    | 126     |

|                                                                                       |              |
|---------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| À Mademoiselle de **                                                                  | page 131     |
| À Madame de L * *                                                                     | <i>ibid.</i> |
| Imitation de <i>Catulle</i> .                                                         | 132          |
| Chanson.                                                                              | 133          |
| Les Quatre Histoires , ou la Fille à élever ,                                         |              |
| Conte.                                                                                | 134          |
| Anecdote.                                                                             | 147          |
| Le Retour à l'Amour fidèle,                                                           | <i>ibid.</i> |
| Conte.                                                                                | 151          |
| Le Café.                                                                              | <i>ibid.</i> |
| Cléopâtre à Auguste.                                                                  | 153          |
| Notice sur les Ouvrages publiés par<br>les Habitans des Départemens mé-<br>ridionaux. | 159          |

*Fin de la Table.*



